

Jules Pophilat

Ce petit vent qui vient avec la pluie

Chronique coloniale



Jules Pophilat

Ce petit vent qui vient
avec la pluie

Chronique coloniale



*« La vie c'est comme l'igname :
un côté dur, un côté mou »*

Proverbe Fang

I

Port-la-Ville

Six perroquets gris surgissent tous les soirs au-dessus de la rivière. Volant en V ils dépassent les maisons, en route vers leur dortoir, dans un méandre où les palmiers épineux leur construisent une forteresse imprenable. Leur vol est irrégulier, loin de la discipline militaire des oies ou de l'élégance désinvolte des cigognes. Ce sont des bavards. Ils jacassent, poursuivant on ne sait quelle conversation. L'un siffle de façon mélodieuse, les autres lui répondent par des croassements joyeux. Dix ou quinze brasses en arrière, il y a un retardataire qui force son vol et leur crie contre, soit qu'il ne réussisse pas à les rattraper, soit qu'il les insulte de ne pas l'attendre.

À peine les oiseaux ont-ils disparu vers l'autre rive que le jour commence à décliner. À l'horizon le ciel se couvre de traînées noirâtres, dans lesquelles le soleil

sombre si rapidement, qu'il a tout juste le temps d'enflammer le sommet des grands arbres.

Souvent, à cette heure-là, le vent se lève. Il y a d'abord un silence, puis survient une bourrasque, si brutale, qu'elle tord les petits arbres et les buissons. Des nuages de poussière rouge s'élèvent du sol, puis retombent, mollement. Alors, les lisières de la forêt, tous les bosquets et les haies fleuries qui entourent les maisons se mettent à frémir longuement, avec le bruit d'une crécelle qu'on agite. Ce petit vent annonce la pluie.

*

* *

En ce temps-là, la forêt était épaisse, malsaine et impénétrable, sinon par voie d'eau. Seule la côte océanique était véritablement occupée par l'administration coloniale. Faiblement d'ailleurs : personne ne se bousculait pour ces places sans intérêt et sans prestige. Au demeurant, ce pays à la population clairsemée était plutôt calme même si, dans les profondeurs des brousses, les Farangs et les Barakotas continuaient à s'entretuer épisodiquement.

« Ça les occupe, pensait « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* », peu enclin à organiser de pénibles expéditions punitives. Et tant qu'ils ne s'en prennent ni aux « *pères-la-foi* », ni aux « *coupeurs-du-bois* »... »

D'ailleurs les nouvelles cheminaient si lentement que, lorsque venu des profondeurs humides, le récit

imprécis d'une guerre indigène mal localisée parvenait à la côte, tout était terminé depuis longtemps.

Plusieurs grands fleuves alimentés par de larges rivières drainaient vers la mer l'eau, dont les vapeurs ne se dissipaient jamais et transformaient la forêt en un immense bain turc, au décor de jardin tropical. Peu de Blancs avaient le goût et la force de santé nécessaires pour tenter de survivre dans ce cloaque infesté d'insectes piquants, urticants, ou pénétrant la peau pour y loger leurs larves. Les scorpions, les araignées et les serpents ne manquaient pas non plus. Celui qui se risquait à l'intérieur du pays devait prendre garde où poser ses pieds et inspecter soigneusement ses vêtements et ses chaussures avant de les enfiler.

*

* *

Les hommes de la brousse surgissaient de temps à autre sur la côte, après de longs voyages en pirogue. Ils étaient accompagnés par des indigènes ne parlant que la « langue », vêtus de peu, et couverts de gris-gris dont le pouvoir maléfique, supposé, épouvantait les serviteurs des maisons coloniales. Ces broussards ne faisaient rien pour atténuer la mauvaise réputation de leur gîte. Leurs récits inquiétants évoquaient des serpents énormes à l'affût dans les arbres, des crocodiles géants de la taille d'une baleine, affamés et avides de chair humaine, des chauves-souris suceuses de sang,

grosses comme des poules faisanes... Pour épater ces dames de la Colonie, les émouvoir et leur arracher quelques soupirs, certains se lançaient dans des narrations épiques dont ils étaient inévitablement les héros. Ça n'allait jamais plus loin : ces Européennes bêtasses et amollies ne les tentaient pas vraiment. Et puis, dans un si petit poste, comment organiser clandestinement un rendez-vous galant ? Ils connaissaient en brousse des amours autrement épicées, les femmes des villages n'étant pas farouches et leurs maris plutôt conciliants. Mais de cela, on ne se vantait jamais. « *Madame l'Administrateur-en-Chef* » n'avait-elle pas déclaré, au cours d'un dîner :

« Coucher avec une négresse, est avant tout une faute de goût ! »

Ces messieurs qui, cependant, avaient tous leurs habitudes des heures de sieste avaient bien entendu acquiescé vivement.

*

* *

Les plus respectés parmi les habitants de l'intérieur étaient les « *coupeurs-du-bois* ». Leur attitude résolue d'hommes habitués à commander et à ne compter que sur eux-mêmes faisait s'écarter les badauds lorsqu'ils débarquaient sur la côte pour s'y ravitailler et ramasser leur courrier. Leurs retraites forestières n'étaient pas les campements insalubres qu'ils décrivaient complaisam-

ment. Experts en matière de bois, ils s'étaient construits de fort belles demeures dans des sites choisis, sur une hauteur, à côté d'une rivière. Ils y vivaient bien, ayant su éduquer une nombreuse troupe de serviteurs. Heureux d'avoir de la compagnie, ils invitaient les étrangers de passage et leurs habitations constituaient autant de relais pour les voyageurs parcourant la contrée. Grands chasseurs, ils avaient appris à leurs cuisiniers à tirer le meilleur parti des produits de la forêt : chevrotains, antilopes, porcs épics et même pangolins dont la chair acidulée, un peu surprenante à la première bouchée, se révélait ensuite tendre et savoureuse.

Tous vivaient tout à fait maritalement avec une ou plusieurs femmes indigènes. Ils les traitaient bien et se préoccupaient des enfants qu'ils leur faisaient. Ces femmes avaient été rejointes par certains de leurs parents venus vivre alentour de la maison forestière. Ils devenaient bûcherons, piroguiers, fournisseurs attirés de viande et de poisson et même cuisiniers, ou majordomes. Un village grossissait, attirant à son tour d'autres émigrants venus des hameaux perdus. Parfois, une petite communauté de Pygmées y installait un relais afin de pouvoir troquer avec les Grands Noirs, qui les traitaient avec arrogance et mépris :

« Toi tu es la viande ! » était une des gentillesses coutumières employées à leur rencontre.

Cette allusion, qui les ravalait au rang de gibier, les humiliait profondément. Mais comment résister à ces géants plus forts et plus nombreux ? Aussi, baissaient-

ils la tête, passant leur chemin pour regagner les profondeurs qui, loin de leur être hostiles, leur servaient de retraite et d'abri.

*

* *

Les bâtiments de l'administration, regroupés sur la côte, avaient fini par former une grosse bourgade à laquelle on avait donné un nom : Port-la-Ville. Il y avait là la résidence de « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* », une imposante maison en bois, entourée d'un espace défriché et planté d'une espèce de gazon local. Cette maison, sans étage, avait une toiture haute et pentue qui ménageait dans les grandes pièces des espaces sombres et frais. Les fenêtres étaient équipées de volets en bois, dont les lattes inclinables tamisaient la lumière et la chaleur. L'eau abondante des pluies était récupérée dans des bidons métalliques par un drainage méthodique des gouttières. Une tuyauterie apparente, peu esthétique mais efficace, permettait de renvoyer cette eau à l'aide d'une pompe à main depuis les bidons du bas jusqu'à d'autres disposés au pourtour du toit. Ainsi, « *Madame l'Administrateur* » disposait-elle d'une réserve lui permettant d'alimenter une douche.

Comme toutes les maisons du voisinage, la « *Résidence* » disposait d'un four à pain construit en briques de latérite et de « toilettes » extérieures : une cabane en bois construite à l'écart, au-dessus d'un grand trou

creusé dans la terre. Deux fortes poutres, écartées comme il faut, permettaient de s'y installer dans une position favorable à l'entretien de la souplesse des genoux et des hanches. Un manoeuvre saupoudrait quotidiennement le fond à l'aide de quelques pelletées de terre. Lorsque la fosse était à peu près pleine, on la recouvrait, puis on en ouvrait une autre un peu plus loin. Cependant, une fois désaffectée, la cabane précédente n'était pas toujours détruite. Cela avait donné lieu quelques mois auparavant à un accident consternant, dont le souvenir était encore dans tous les esprits.

*

* *

Port-la-Ville s'était dotée d'un dispensaire. « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* » était extrêmement fier de cette innovation qui permettrait aux populations indigènes de bénéficier des bienfaits de la médecine moderne. À un tel établissement il fallait un directeur. L'administration avait lancé une campagne pour le recrutement d'un médecin expérimenté. Malheureusement, la réputation de Port-la-Ville n'était pas telle que cette offre puisse attirer un praticien d'élite. Le temps passant on avait fini par se contenter d'un demi-retraité, qui s'ennuyait dans une ville de province, après avoir passé quelques années au baigne de Cayenne. Comme médecin : cela va de soi ! Il en était revenu avec des habitudes coloniales qui l'avaient tout

de suite fait apprécier de l'élite portlavilloise. Il portait en toutes circonstances des habits de coton blanc, immaculés et empesés. En s'asseyant, il prenait grand soin des plis de ses amples pantalons à fond large (il était un peu enveloppé). Un casque colonial, blanc lui aussi, rehaussait sa silhouette. Pourvu d'un système pileux abondant, il portait la barbe. Tous ces cheveux et ces poils avaient dû être d'un noir de jais du temps de sa jeunesse. L'âge venant, ils avaient pris des reflets poivre et sel : ce qui lui allait très bien.

Les Portlavillois étaient satisfaits de leur docteur et le trouvaient très chic. Et le Dr Grozalez leur en donnait pour leur argent. Dans les soirées il pérorait intarissablement, un énorme cigare à la bouche, vidant verre sur verre sans apparemment en souffrir. Ses souvenirs du bagne faisaient frémir les dames et ses expériences en médecine tropicale ravissaient l'assistance. Certains détails un peu crus (il y en avait toujours quelques-uns) faisaient rougir les jeunes filles, mais on était plein d'indulgence à son égard.

« Il faut comprendre, c'est un médecin, et il a baroudé » répondait « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* » à son épouse qui trouvait que : « Quand même, ce soir il y est allé un peu fort... »

Or, au cours d'une soirée, le Dr Grozalez, pris d'un de ces besoins qui n'épargnent personne, demanda discrètement à son hôte où se trouvaient les commodités. Celui-ci les lui indiqua bien volontiers et lui proposa, la nuit étant très noire, de le faire accompagner par un

planton muni d'une lampe-tempête.

« Vous n'y pensez pas, j'en ai vu d'autres » répondit Grozalez en s'emparant de la lampe et en partant d'un pas décidé. »

La soirée continua son cours. Tout de même, passées une trentaine de minutes, le maître de maison, seul au courant de l'escapade, fut pris d'inquiétude.

« Pourvu qu'il n'ait pas été pris d'un malaise, se dit-il, avec ce qu'il a bu... »

À son tour, il sortit discrètement et, afin de préserver l'amour-propre du docteur, se dirigea seul et sans lumière vers les « endroits ». En approchant, un léger bruit attira son attention, ainsi qu'une forte odeur qu'il reconnut aussitôt.

« Mon Dieu, dit-il, il n'est quand même pas... »

Eh bien si : sûr de lui et pressé, le Dr Grozalez avait par erreur utilisé la cabane précédente, désaffectée mais restée ouverte, dont les poutres vermoulues avaient cédé alors qu'il s'abandonnait en toute confiance. La fosse presque pleine, au contenu visqueux, et sa petite taille lui interdisaient d'en sortir seul. La lampe-tempête, ayant sombré dans l'accident, s'était progressivement enfoncée dans le magma puant, comme un chameau dans les sables mouvants. À présent, Grozalez suffoquait dans le noir, tâtonnant prudemment pour chercher un endroit plus solide et plus élevé au fond de la cuve et y prendre appui, mais redoutant en même temps de perdre pied, s'enfoncer et disparaître.

« Sauvez-moi, sauvez-moi », murmura-t-il à bout de souffle, le nez en l'air et les lèvres au ras de la bouillie.

– Ah, mon pauvre ami, mon pauvre ami ! » Fit l'autre, partagé entre sa répugnance, la compassion et la crainte du scandale.

Puis, pris d'une inspiration, il ramassa un rondin solide et le posa à cheval sur les bords de la fosse :

« Accrochez-vous là ! dit-il, je vais chercher du secours... »

Dans un effort surhumain, Grozalez glissa au fond, faillit sombrer, mais s'agrippa finalement des deux mains au bâton sauveur. Aussitôt il reprit du poil de la bête :

« Arrangez-vous pour que personne ne le sache ! » dit-il sur un ton sans réplique.

La discrétion convenait également à son hôte, qui alla réveiller son homme de confiance : il dormait dans un appentis au fond de la concession.

« Raphaël, Raphaël, cria-t-il sourdement, viens vite ! Et en silence, s'il te plaît ».

Raphaël apparut prestement. C'était un grand Noir musclé et, dans la nuit, on ne voyait que le blanc de ses yeux.

« C'est quoi Patron ? dit-il, mal réveillé.

– C'est le Docteur, il est tombé dans les grands cabinets, viens ! »

Arrivés à l'endroit du sinistre, Raphaël, ayant pris la mesure de la situation, eut cette remarque désabusée :

« Alors là, le Docteur, vraiment, il est dans la merde...

– Tu vas m'aider : il faut le tirer de là sans que personne ne le sache ».

Raphaël envisagea mentalement plusieurs opérations de sauvetage, puis :

« Moi-même, seul, je ne peux pas l'attraper maintenant, sa personne est trop gluante. »

Après un temps :

« Là, il faut que tu m'aides Patron, sinon il va se noyer.

– Ah non, fut le cri du cœur, c'est trop dégueulasse !

– Eh bien merc... » fit le docteur. Mais à ce moment-là ses doigts glissèrent sur le bâton et il s'enfonça de plusieurs centimètres.

« Tu vois bien, crétin, il faut le sortir de là, et vite, vite !

– Attends, dit Raphaël, je vais chercher l'échelle du poulailler. »

Le poulailler, c'était une cabane en bois de la taille d'une maison de poupée. On y rentrait les poules la nuit pour les mettre à l'abri des serpents, des civettes et des fourmis ; construite sur pilotis, les poules y accédaient par une échelle de rondins. Raphaël revint avec l'outil et dit :

« Maintenant, lui là, il faut le mettre au fond du trou. Après le Docteur, lui, il grimpe et il sort. »

Et il entreprit de faire glisser l'échelle à la verticale le long d'une paroi : elle était un peu plus courte que la hauteur et, une fois en place, elle disparut complètement.

« Bon, Grozalez, maintenant essayez de vous déplacer en direction de l'échelle, si vous parvenez à mettre un pied sur le premier barreau, vous êtes tiré d'affaire.

– Toi tu lâches pas le bâton, ajouta Raphaël, et puis tu cherches avec tes pieds. »

Et pendant quelques minutes, retenant leur souffle au point qu'ils ne sentaient plus l'odeur, ils imaginèrent les mouvements prudents du Docteur sous la surface. Soudain, son visage s'éclaira : ils devinèrent que son pied tâtonnant avait trouvé le premier montant.

« Ça y est », lança-t-il.

Dans un mouvement audacieux il lâcha le bâton, pensant basculer vers l'échelle. Hélas ! La consistance visqueuse du contenu fécal freina son élan. Il agrippa bien un barreau, mais non sans que son visage, qui affleurait tout juste la surface, ne disparût pendant quelques secondes. Seule, une touffe de cheveux poivre et sel dépassait encore. Le maître de maison, mû par un réflexe, faillit la saisir comme, paraît-il, Mahomet saisit les croyants pour les faire entrer au Paradis. Il n'en eut pas le temps. Pestant et crachant, Grozalez surgit des tréfonds comme un scaphandrier en hurlant :

« Pouvez pas m'aider, non ? »

Alors, péniblement, il s'arracha, chaque échelon l'obligeant à déplacer son volume de liquide, et apparut : noir comme une statue d'ébène et révélant les odeurs abominables du cul de la fosse, que la croûte sommitale avait jusqu'alors masquées.

« Raphaël, tu vas m'emmener le Docteur au marigot et puis tu l'aideras à rentrer chez lui discrètement. Moi je retourne à la maison, on va s'inquiéter. »

Puis revenant sur ses pas :

« Et surtout, abruti, pas un mot. Si quelqu'un entend parler de cette histoire, je te fais bouffer par les Pygmées. »

Au moment où il arrivait chez lui sa femme et plusieurs invités sortaient en criant :

« Mais où étais-tu ? Et où est passé le Docteur ?

– Il y a eu une urgence au dispensaire, j'ai envoyé Raphaël le raccompagner. »

« Ouf ! pensa-t-il, il était moins une ! » Pendant ce temps, Raphaël éloignait le docteur :

« Tes habits, ils sont foutus, dit-il. Tu vas les enlever. Après tu te laves au marigot et après je te donne un pagne, et tu rentres à la maison. Le reste, je vais le jeter loin, loin. Personne ne le trouvera.

– Mais, il faut traverser la ville, on va forcément rencontrer quelqu'un.

– Non, « *Mon Docteur* », laisse-moi faire, je connais les raccourcis malins. »

Vingt minutes plus tard, toujours précédé de quelques effluves, le Dr Grozalez, les pieds nus s'écorchant dans les sentiers obscurs où l'entraînait Raphaël, était presque rentré chez lui. Seuls quelques chiens de rencontre les avaient brièvement approchés, s'écartant très vite, écoeurés par l'odeur et poussant des petits grognements indignés. Grozalez frissonnait dans la nuit :

« C'est bien Raphaël, tu peux me laisser maintenant. Et rappelles-toi, pas un mot. »

Puis comme son sauveteur s'éloignait :

« Raphaël ? Si quelqu'un est malade dans ta famille... Tu viens me voir : je m'en occuperai personnellement. »

Raphaël disparu dans l'ombre, Grozalez s'apprêtait à s'introduire chez lui sans être vu, lorsqu'une voix goguenarde le fit sursauter :

« Eh bien Docteur, vous rentrez à la sauvette ? »

C'était Tirejus, adjudant-chef de la compagnie de tirailleurs qui, revenant éméché, l'avait aperçu.

« Non, non, fit Grozalez, je prenais le frais dans le jardin.

– Vous m'en direz tant. Mais... vous êtes en pagne, sacrebleu ! Ah, Docteur, je devine : vous étiez chez une petite, le mari vous a surpris et vous avez dû sortir par la fenêtre.

– C'est ça, c'est ça », fit Grozalez, souhaitant éviter que Tirejus ne s'approchât à portée de nez.

– Sacrés carabins, tous les mêmes ! Mais rassurez-vous, Tirejus est un vrai gentleman : motus et bouche cousue, telle est ma devise, ah, ah, ah... »

Évidemment, le lendemain, tout le monde savait que le Dr Grozalez découchait et rentrait chez lui pieds nus au petit matin. Ayant constaté la disparition de la lampe-tempête la patronne de Raphaël l'accusa de l'avoir volée. Et il lui raconta tout. Le surlendemain, tout le monde connaissait l'histoire dans ses moindres détails.

*

* * *

À Port-la-Ville, l'aventure du Dr Grozalez avait laissé des traces dans les esprits. Certains s'en épouventaient :

« Mon Dieu ! Imaginez que cela soit arrivé chez nous ? dit « *Madame l'Administrateur* » à son époux.

– Vous avez raison, je vais y mettre bon ordre, répondit celui-ci. »

Il laissa passer un délai avant de produire un décret qui réglementait la disposition des dépendances dans toutes les maisons de la Colonie. Cela concernait aussi bien les abris à bois que les fours à pain, les habitations des serviteurs, la hauteur des haies d'ibiscus séparant les concessions, le volume des bidons servant à stocker l'eau, l'entretien de la partie privée des pistes en latérite qui reliaient les maisons au centre ville ou l'incinération des ordures ménagères. Un ultime para-

graphe précisait que les « feuillées », couramment utilisées dans toutes les résidences, devaient désormais être comblées après avoir été désaffectées, et l'abri qui les protégeait détruit. Très satisfait d'avoir fait œuvre utile et, en même temps, réaffirmé son autorité, il décida dans le même élan la création d'une taxe municipale.

Le Dr Grozalez s'étonnait des conversations qui s'interrompaient à son arrivée ou des éclats de rires qui, en certains endroits, surgissaient dans son dos. Il préféra faire semblant de ne pas s'en apercevoir mais, à la longue, sentit bien que l'image qu'il croyait avoir réussi à imposer à la colonie se dégradait. Il en prit ombrage. Sous divers prétextes, il refusa désormais toutes les invitations de M. et Mme Beaugrenus, propriétaires et directeurs des « *Grandes-Galeries-Portlavilloises* » qui l'avaient reçu ce soir-là. Mme Beaugrenus, qui s'était empressée de tout raconter à chacune de ses amies, sous le sceau du secret : « N'allez pas le répéter surtout ! », était la véritable responsable des ragots. Elle se vexa néanmoins de voir délaissé sa maison et attendit l'occasion de se venger. M. Beaugrenus, soupçonnant Raphaël d'indiscrétion, l'accusa du vol de la lampe et en prit prétexte pour le renvoyer à son village. Avec recommandation de ne plus remettre les pieds à Port-la-Ville.

*

* *

À quelque temps de là, Mme Beaugrenus conversait avec une de ses voisines, venue tailler un patron de robe (et une petite bavette) à son domicile.

« Ce docteur Grozalez, enfin, il semble qu'il n'ait jamais été marié ?

– Vous avez raison, Gertrude, à son âge et dans sa situation, c'est tout à fait surprenant.

– Remarquez bien qu'il est peut-être veuf...

– C'est vrai, c'est vrai, mais avec ses manières de vieux garçon, ça doit faire un certain temps qu'il vit seul.

– Que voulez-vous dire exactement par : « ses manières de vieux garçon ? »

– Eh bien, cette façon de prendre soin en permanence de son apparence, de boire sans retenue dans les soirées et surtout de fumer ses gros cigares puants sans se soucier du voisinage. Tout cela sent son célibataire endurci.

– Pourtant, on ne lui connaît aucune aventure depuis qu'il est ici ? »

Un ange passa. Toutes deux songeant en aparté qu'elles soupçonnaient leurs époux respectifs de faire quelques écarts avec les employées de maison ou, pire, d'entretenir des maîtresses dans les quartiers indigènes.

« Peut-être qu'il n'aime pas les négresses, reprit Mme Beaugrenus, faussement conciliante.

– Ou peut-être, tout simplement, qu'il n'aime pas les femmes, répondit sa complice...

– Ah bon, vous avez des informations ?

– Mais non, ce que je voulais dire c'est que dans ce pays, avec la chaleur et vivant seul... Comment fait-il ?

– Vraiment, vous pensez que la chaleur...

– Mais quelle autre explication ma chère ? Vous voyez bien les nègres, toujours prêts à s'accoupler au fond du jardin ou au bord d'un marigot. »

Un nouvel ange passa, pour les mêmes motifs, leurs époux eux aussi, semblant être saisis par la contagion. Elles-mêmes, d'ailleurs, soupiraient parfois en se retournant pendant la sieste. Des images fugitives de beaux mâles bruns et musclés surgissaient alors de leurs rêves, à l'improviste. Honteuses, elles les refoulaient bien vite.

« Pas seulement dans les marigots : savez-vous ce qui s'est passé aux « *Grandes-Galleries* » la semaine dernière ?

– Mais non, mais non, fit la voisine en s'installant plus confortablement.

– Eh bien, Gertrude, figurez-vous que Jaqueuline, oui, ma femme de chambre, y faisait des emplettes. Et justement elle portait un petit ensemble qu'elle avait confectionné elle-même avec de la toile de pagne, en prenant exemple sur un de mes vêtements. L'ennui, c'est que la jupe est un peu courte et, quand elle se baisse, la toile a tendance à remonter.

– Ah oui ? fit Gertrude, à laquelle tous ces préliminaires semblaient bien inutiles.

– Non, non, vous allez voir, ça a son importance. Donc, Jaqueuline cherchait un objet sur l'étagère la

plus basse. Elle était penchée en avant et alors la jupe a remonté et... Bref, on voyait ses genoux et le bas de ses cuisses.

– Et alors ?

– Eh bien, à ce moment-la est arrivé un type, vous savez, un de ces broussards qui descendent avec les « *coupeurs-du-bois* ». En voyant Jaqueuline penchée ainsi, il n'a pas hésité...

– Non ? Vous ne voulez pas dire...

– Si, si, hoqueta Mme Beaugrenus, prise entre la confusion et une sorte de fou rire nerveux.

– Mais, comment ? Il a...

– Oui, il a retroussé la jupe et comme Jaqueuline ne porte pas de culotte...

– Alors ?

– Alors il l'a, heu, il s'est, enfin...

– Vous voulez dire : complètement ?

– Oui, complètement.

– Tout entier... » laissa filer Gertrude en imaginant la scène torride dans la demi-obscurité des « *Grandes-Galeries-Portlavilloises* », entre les piles de pagnes bon marché, les échafaudages de manches de pioches et les lampes à pétroles neuves et emballées de papier kraft.

« Mais, heureusement, il n'y avait personne d'autre ? risqua Gertrude, toujours fascinée.

– Vous plaisantez, ma pauvre, c'était samedi après-midi et il y avait foule... Et puis Jaqueuline s'est mise à crier...

– Mon Dieu, mon Dieu, soupira Gertrude ajoutant mentalement des personnages à la scène. Et comment ça s'est-il terminé ?

– Oh ! Très simplement : le type a remis sa culotte, est passé à la caisse régler le rouleau de fil de fer qu'il était venu acheter, et puis il est parti.

– Et Jaqueuline, comment...

– Ne m'en parlez pas. Elle a baissé sa jupe sous les acclamations et plusieurs célibataires, qui l'avaient vue en action, sont venus lui proposer la dot.

– Pardon ?

– Ils ont proposé de payer la dot pour l'épouser.

– Ah ! Et c'est tout ?

– Mais non, dès que j'ai appris ça, j'ai envoyé chercher Léon à la « *Crapette-Réjouie* », où il faisait sa partie de bésigue.

– Est-il venu ?

– Certainement, séance tenante... « Mon pauvre ami, lui ai-je dit, il s'en passe de belles dans ton magasin quand tu n'es pas là. »

– Alors ? Il a retrouvé le type ?

– Non, mais il a renvoyé Jaqueuline.

– Oui, évidemment.

– Ensuite, il a convoqué le père M'BoBaba, qui est le chef coutumier du village voisin. Bien sûr, il était déjà au courant.

– Est-ce qu'il ne travaille pas chez vous ?

– Si, justement Léon l'a promu chef de rayon le mois dernier.

– Et alors ? »

Alors... Léon Beaugrenus et Désiré Léopold M'BoBaba avaient eu une discussion.

« Tu comprends, Désiré, des choses comme ça, c'est pas possible au magasin. Le samedi, les religieuses du « *Grand-Comptoir* » viennent faire leurs achats. Tu imagines si l'une d'elles avait assisté à tout ça ?

– Oh oui Patron, j'imagine, j'imagine, fit Désiré, qui regrettait tant lui-même de ne pas y avoir assisté.

– Bon, alors j'ai été obligé de la renvoyer. Je ne peux pas garder une fille comme ça a la maison...

– Oui, oui, Patron, bien sûr. Remarques, tu n'as pas toujours dit ça !

– Je parle sérieusement, Désiré, fit Léon, haussant le ton. »

Il avait effectivement eu quelques faiblesses pour Jaqueuline, au fond du jardin, ou bien lorsqu'il la surprenait dans une chambre, un balai à la main. « C'est vrai qu'elle avait un beau cul », songea-t-il avec nostalgie. Aussitôt la pensée qu'il la renvoyait peut-être par jalousie ou par dépit lui effleura l'esprit : « Mais non, je suis au-dessus de ça », pensa-t-il.

« T'en fais pas pour la Jaqueuline, continua Désiré, qui lisait dans ses pensées, maintenant elle va trouver un bon mari.

– Et le type-là, reprit Léon, tu ne crois pas que comme chef coutumier...

– Patron, c'est quoi ? Le coupa Désiré, tu veux, moi, que je le punisse ?

– Enfin Désiré, si tous les types qui viennent au magasin empoignent la première fille qui leur fait envie, au milieu des rayons, où on va ?

– Mais cette fille-là, Jaqueuline, d’abord, si elle n’avait pas montré son cul, peut-être que rien ne serait arrivé.

– ... !!

– En plus, le pauvre homme, il avait les « circonstances ! »

– Les « circonstances », qu’est-ce que tu veux dire ?

– Il avait les circonstances... « contraignantes », finit par lâcher Désiré, qui n’était pas très sûr du mot.

– Atténuantes : des circonstances « atténuantes », voilà comment il faut dire. Et je voudrais bien savoir lesquelles ?

– « Atténuantes » ou « contraignantes », c’est tout pareil, parce qu’il pouvait pas faire autrement.

– Là, Désiré, tu vas un peu loin, tu te payes ma tête ou quoi ?

– Non Patron, je paye pas la tête pour toi. Le pauvre homme-là, il arrivait direct de brousse : trois jours de pirogue, dans les rapides !

– Je ne vois pas le rapport, rétorqua Léon, qui en fait commençait à imaginer où Désiré voulait l’emmener.

– Comment Patron, tu ne comprends pas ? fit Désiré en le regardant droit dans les yeux : le pauvre homme n’avait pas connu la femme depuis TROIS

jours ! Alors quand il a vu les fesses de la fille, il n'a pas résisté : il était obligé. »

Un long silence suivit.

« Tu veux une cigarette Désiré, demanda Léon ?

– Oui, Patron.

Ils se mirent à fumer.

« La Jaqueuline, commença Léon...

– Oui, il va falloir la remplacer, fit Désiré.

– C'est bien ça.

– J'y avais déjà pensé... T'en fais pas, je te la montrerai avant. »

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Cette fois j'y suis. Curieuse arrivée : en dépit de son nom Port-la-Ville n'est pas un port. Après presque un mois de traversée nous avons donc jeté l'ancre au fond de la baie, là où se trouvent les véritables installations portuaires. Il faut ensuite remonter jusqu'à la ville en empruntant une grosse pirogue à moteur. Personne ne semblait prévenu de mon arrivée et je suis resté un long moment sur le môle, mes deux cantines aux pieds. C'est à ce moment-là, soudainement, que j'ai ressenti physiquement mon départ, l'éloignement et le début de ma nouvelle vie. J'allais renoncer à attendre quelqu'un venu m'accueillir, lorsqu'un grand type dégingandé, vêtu d'une tunique blanche portée par-dessus un pantalon de

toile et coiffé d'un chapeau à large bord, s'est dirigé vers moi. Il s'est présenté : « Je suis le père Morné, vous avez l'air perdu. » J'ai alors compris que la tunique était une vieille soutane usée et rétrécie par de multiples lavages. Il remontait vers Port-la-Ville et m'a proposé de m'y accompagner. Le trajet est long et nous avons eu tout le temps de bavarder. Enfin, c'est surtout moi qui ai parlé : il m'a laissé lui raconter mon départ, mon voyage et ma curiosité pour un continent inconnu et encore sauvage. Tout en m'écoutant il m'observait avec attention, si bien que j'ai fini par me surveiller. Il a senti ma réserve et, changeant d'attitude, il s'est mis à me parler du pays. Il voyage beaucoup dans l'intérieur et parle plusieurs langues. Il y a en effet plusieurs ethnies ici, sans compter les Pygmées qui vivent au plus profond de la forêt et qu'on ne voit quasiment jamais à proximité de la côte. Tout ce petit monde ne s'entend pas au mieux et de véritables guerres se déroulent encore aux tréfonds de la brousse. Il m'a finalement déposé au débarcadère du Dispensaire. Comme je le remerciais, il a demandé : « À dimanche sans doute ? » J'ai évité de répondre, mais il a bien compris et n'a pas voulu en rester là : « Est-ce que vous jouez aux échecs ? Eh bien, venez faire une partie un de ces soirs ». S'il croit m'avoir comme ça !

*

* *

Mes tribulations n'étaient pas terminées. Les quelques tirailleurs censés surveiller le débarcadère ont chargé mes bagages sur une plateforme roulante et, malgré ma demande et mes explications, m'ont escorté non pas aux bureaux de mon supérieur hiérarchique, auquel je désirais me présenter, mais à la résidence de l'Administrateur-en-Chef. Réception affectée et légèrement échevelée : apparemment dérangé au cours de sa sieste, M. l'Administrateur a feint de s'étonner :

« Nous étions pourtant prévenus de votre arrivée. Comment ? Personne ne vous attendait ? »

Finale­ment, on est allé chercher le Dr Grozalez :

« Cher jeune confrère, j'avais pourtant donné des ordres ! Décidément, ces nègres sont des jean-foutre ! »

Ça commence bien... Enfin, je suis maintenant installé. On m'a octroyé une case de passage assez vaste, mais peu confortable, qui a cependant un avantage : elle est isolée et j'y jouis d'une relative tranquillité. On m'a également attribué un planton chargé de garder la maison et de faire le ménage : une sorte de demeuré sournois que je soupçonne de fouiller dans mes affaires et dont j'ai décidé de me débarrasser le plus rapidement possible.

*

* * *

Pétrissé était arrivé dans ce pays couvert de forêts peu après la dernière guerre. Originaire d'une petite

ville, il fuyait le séminaire où ses parents avaient voulu l'enfermer, et avait décidé de devenir chercheur d'or, parce que ce destin lui paraissait fabuleusement romantique, donc propre à épater Zézette sa bonne amie de toujours. De toute façon, dans sa ville natale, il n'était plus qu'un bon à rien sans avenir...

Plusieurs années avaient passé, jalonnées de faibles trouvailles tout juste suffisantes pour lui permettre de survivre. Certes, il y avait de l'or dans ce pays, mais si clairsemé. Et sa méthode d'extraction était si rudimentaire : quelques Noirs, loués à bas prix, prêtaient leurs bras à des travaux de défrichage et de terrassement dont la simple surveillance se révélait épuisante.

Pétrissé était un petit rouquin aux mollets de coq, arrogant, flambeur et exubérant. Doué d'un culot superbe, sa confiance en lui avait redoublé dans ce pays d'administration coloniale, où le Blanc est par essence un chef. Une fois fortune faite, croyait-il, il retournerait dans sa bourgade pour y épouser Zézette. En jetant par les fenêtres autant d'argent qu'il en faudrait, afin de bien montrer à tous « qui » il était devenu ! Mais pour l'heure l'argent, ou l'or plutôt, ne rentrait pas et Jean-Baptiste Pétrissé, arrivé sûr de lui et prêt à tout dévorer, avait bien changé. Généralement vêtu d'un short malpropre et d'un « marcel » porté par-dessus la ceinture, sa peau blanchâtre de roux s'irritait à la moindre écorchure et ne s'était jamais décidée à bronzer. Aussi toutes les parties apparentes de son corps étaient-elles recouvertes de plaques d'érythème et de boursouflures

plus ou moins furonculeuses. Des accès de dysenterie ou de malaria, bénins mais répétés, l'avaient fortement affaibli ; la mauvaise nourriture, trop épicée, des cuisines de brousse avait démoli ses intestins ; l'abus d'alcool commençait à alourdir ses traits. Languissant, crasseux et négligé, passant ses mauvaises humeurs sur les indigènes : « Ces cons de nègres abrutis et paresseux... » L'idée de rentrer au pays lui venait à l'esprit de plus en plus souvent. Pour tout arranger Zézette n'écrivait presque plus. Les longues lettres enflammées qu'il recevait par bateau tous les trois mois s'étaient progressivement faites plus rares. Elle se lassait d'attendre et, connaissant son tempérament de feu, il fallait craindre qu'elle ne le remplaçât. C'est alors que Pétrissé rencontra Grocemarek.

*

* *

Port-la-Ville était construite sur une côte sablonneuse, face à l'Océan. Plus au sud, à une heure et demie de pirogue environ, était l'estuaire du fleuve M'Bowindo qui, avant d'atteindre la mer, se résolvait en une profusion de bras dans les enchevêtrements d'une mangrove profonde. Les villages lacustres, perdus dans ce labyrinthe, étaient peuplés de pêcheurs qui cultivaient aussi quelques légumes sur de grands plate-formes sur pilotis, à demi flottantes. Le bras principal du fleuve était encombré par une multitude de troncs

d'arbres. Certains avaient été arrachés aux rives par les crues et leurs racines emmêlées formaient un fouillis dans lequel vivait toute une population d'oiseaux bruyants et multicolores. Sur les troncs en partie immergés on voyait parfois passer d'énormes varans, se dandinant et frottant leur ventre sur les écorces. D'autres troncs d'arbre, lisses et cylindriques, s'étaient détachés des grands radeaux que les « *coupeurs-du-bois* » laissaient régulièrement flotter vers la côte. Une petite usine avait été construite qui récupérait les grumes et le traitait. Un village l'entourait.

Au fond de l'estuaire, à l'abri de la houle profonde de l'océan, on avait construit de grandes plateformes flottantes sur lesquelles les cargos déchargeaient leurs marchandises, que des petits remorqueurs transbattaient jusqu'à la côte. Là, elles étaient entreposées dans des hangars. Tout cela, et les quelques habitations construites pour héberger les marins de passage, formaient une agglomération que l'on avait pris l'habitude d'appeler Bowindo, du nom du fleuve. L'atmosphère y était très différente de celle de Port-la-Ville. Autour des pensions de famille, proposant aux marins des chambres à prix réduit, quelques bars offraient une ambiance musicale et alcoolisée. Des filles un peu défraîchies y languissaient, prêtes à subir le repos du marin. Les hommes de l'intérieur y séjournaient volontiers lors de leurs escapades sur la côte. Ils s'y mêlaient aux matelots en bordée. La nuit, l'argent et l'alcool coulaient à flot. Cela se terminait parfois par des batailles

rangées et l'endroit avait mauvaise réputation. À Port-la-Ville on prétendait même que des cadavres de marins noyés, peut-être après avoir été poignardés au cours d'une rixe, y flottaient certains matins entre les troncs morts échoués sur les berges.

C'est là que Pétrissé débarqua un matin, venant de l'intérieur. Il avait voyagé avec un « *père-la-foi* » qui rentrait après plusieurs mois de brousse. Ils étaient tous les deux sales et barbus, et contents d'échapper au piment et aux bâtons de manioc pendant quelque temps.

« Salut père, fit Pétrissé, tu remontes quand ?

– Pas avant plusieurs semaines.

– Alors, bon séjour. Moi je descends ici : je vais chez Laffleur, comme d'habitude. »

Le père devait encore remonter la côte pendant une petite heure avant d'atteindre l'embarcadère du « *Grand-Comptoir* » :

« Au revoir, Jean-Baptiste, porte toi bien et soigne toi, tu n'as pas l'air bien en forme. »

Pétrissé attrapa son sac et remonta le long de la plage. La rive était encombrée d'épaves de barques défoncées et de pirogues pourries. Des carcasses d'objets non identifiables, envahis par des plantes grimpantes, s'y oxydaient lentement. Quelques villageois raccommodaient leurs filets. Des femmes drapées de cotonnades, passaient, une cuvette de linge fraîchement lavé sur la tête. Des enfants au cul nu pêchaient dans les flaques et se poursuivaient en criant. Le sable était fin et profond

et Pétrissé s'y enfonçait jusqu'aux chevilles : « Bon sang ! C'est vrai que je ne tiens pas la grande forme », pensa-t-il, en trébuchant sous le poids de son sac. Le cœur battant fort et la poitrine soudain rétrécie, il remonta péniblement la planche inclinée qui permettait d'atteindre le niveau de la rue et eut comme un éblouissement : « Ça va vraiment pas bien du tout, il faut que je voie un docteur ».

Enfin, il atteignit la « *Pension Laffleur* », une grande maison construite un peu à l'écart et qui possédait plusieurs chambres. Le propriétaire, en maillot de corps sans manche et en pantalon à poches multiples, sirotait son café sur la terrasse de derrière, face à un terrain plutôt vague, mais que la fécondité tropicale avait transformé. Les graines, répandues au hasard des vidages de poubelles, du passage des oiseaux ou des petits animaux qui trottaient la nuit entre les jardins, avaient germé. De grandes fleurs et de petits arbres s'enchevêtraient sans ordre, formant un enclos charmant où tous les tons de vert se mélangeaient. Julien Laffleur avait un foulard noué autour du cou et, malgré l'heure matinale, ses cheveux noirs, impeccablement gominés, étaient partagés sur le haut du crâne par une raie tracée au cordeau. Des bouclettes luisantes, en forme d'accroche-cœur, bordaient son front et frisaient par-dessus ses oreilles. Une petite moustache, fine, noire, également gominée, surmontait sa bouche aux lèvres minces et comme éternellement pincées. « Mon Julien, il a fait faraud », disait, admirative, Célestine, sa

concubine, une belle grande femme de l'estuaire aux reliefs abondants et fermes, en le voyant sortir après ses ablutions, l'œil brillant et embaumant l'Eau-de-Lilas.

« Salut Laffleur ! » et Pétrissé laissa tomber son sac sur la terrasse en bois qui bordait la cour intérieure. Il était en nage et des taches rouge sombre avaient envahi le haut de ses pommettes.

– Salut Jean-Baptiste ! Tu as l'air épuisé, assieds toi. Célestine ? Apporte du café. »

Pétrissé qui, depuis des semaines, avait dû se contenter pour son petit-déjeuner d'une tisane de bardane, pompeusement baptisée « thé » par son cuisinier, se jeta sur le café chaud et odorant et sur le pain frais que Célestine confectionnait elle-même.

« Ça va mieux ! dit-il après avoir vidé son deuxième pot.

– Quand même, Jean-Baptiste, dit Lucien, tu n'as pas bonne mine : tu devrais voir le médecin. Profite que tu es là pour passer au dispensaire.

– Le nouveau médecin, celui qui est tombé dans la merde ? Tout le monde en parle en brousse... Tu crois vraiment que...

– C'est vrai qu'il a la réputation d'en dire plus qu'il n'en fait. Enfin, pour le moment il n'a encore tué personne. Mais tu pourrais peut-être voir son assistant, un jeune : « Dubâton »... Non, Dugoujon ! Il fait la chirurgie aussi. Masthurin, le père de Célestine, qui traîne une vilaine hernie depuis des années, dit qu'il va peut-être y aller, prochainement.

– Et pourquoi attendre alors ?

– Il veut voir si ceux que Dugoujon a opérés depuis son arrivée survivent suffisamment longtemps. C'est un prudent ! »

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Voilà deux mois déjà. J'ai toujours aussi chaud, jour et nuit. L'océan est à deux pas : ce serait si facile, et sans doute si agréable de s'y plonger. J'en rêve parfois. Mais, ici, apparemment ça ne se fait pas. Peur des maladies, peur du qu'en-dira-t-on, peur d'être vu en situation d'infériorité par des indigènes... Tout cela s'en mêle. Pour le moment je n'ai pas encore osé transgresser. Grozalez m'a prévenu à mon arrivée : « Vous faites partie du corps médical, donc de l'élite. Nous devons donner l'exemple de la dignité, surtout vis-à-vis des nègres. Alors, pas d'incartade, n'est-ce pas ? » Est-ce que nager dans l'océan est une incartade ? Je n'y tiens plus. J'ai repéré un endroit tranquille le long de la plage : j'irai cette nuit.

*

* *

On ne risque pas l'isolement, ici. Ce serait plutôt le contraire : peu de soirées sans l'opportunité d'une invitation chez l'un ou l'autre. Je pensais qu'avec le temps, et passé l'engouement pour un nouveau venu, célibataire et médecin (il reste quelques jeunes filles à marier), on

m'oublierait un peu. Ce n'est pas le cas. Ces gens, qui se détestent souvent et se jalouent toujours, vivent de façon quasi grégaire. Les invitations ont quelque chose d'automatique et de rituel et il est impossible ne pas prier ensemble tous les membres d'une coterie : les exclus ne s'en remettraient pas. D'autre part, personne ne semble capable de supporter une soirée en tête-à-tête avec lui-même ou bien avec ses proches ! Alors, tous les soirs, ou presque, les mêmes cercles se réunissent, se répètent les mêmes banalités, et l'alcool coule à flots.

*

* * *

Au milieu des circonstances dans lesquelles je vis actuellement, le besoin impérieux s'est fait sentir, pour moi de noter mes pensées, mes impressions et mes quelques idées sur la vie de chaque jour. Il y a longtemps que je voulais le faire, mais le souvenir de tous ces journaux commencés et ensuite jetés au panier, m'avait jusqu'ici arrêté. Ce carnet me sert de refuge et de mémoire. Est-ce que je continuerai ? Je ne crois pas avoir le courage de la régularité d'un véritable journal, et surtout pas l'envie. C'est une façon de supporter la solitude et l'isolement, sans doute... Isolement, oui, mais solitude, ce n'est pas vraiment le mot.

Le problème ici, et de plus en plus, c'est qu'il est impossible de rester seul, de passer une soirée à lire calmement, ou même à ne rien faire. Refuser une invita-

tion est très mal pris. J'ai essayé plusieurs fois de me retrancher derrière des obligations professionnelles, une urgence, la fatigue ! On m'a très vite fait sentir qu'il ne fallait pas en abuser, sous peine d'être exclu. On verra. Mais je ne suis certainement pas venu en Afrique pour mener cette vie-là. Il faudra que ça change, où que je m'en aille...

*

* *

Le travail au dispensaire est assez décevant. Je pensais que nous serions submergés par l'affluence et l'abondance de cas rarement observés en métropole. Il n'en est rien. Je crois que les indigènes sont un peu effrayés par cette installation nouvelle et préfèrent continuer à faire confiance à la médecine traditionnelle, dont ils ont l'habitude : ce que mon directeur appelle des sorciers, ou des charlatans. Il a institué vis-à-vis des malades un protocole quasi militaire, assez ridicule, censé leur inspirer le respect pour la « vraie médecine ». J'ai essayé d'en parler avec lui et aussi de la peur qu'ont les Africains de l'hospitalisation dans ces grandes salles, où ils se retrouveraient seuls et isolés de leur famille : il a feint de ne pas m'entendre. À vrai dire, je ne suis pas sûr non plus qu'il soit un très bon médecin. Malgré ses rodomontades, à Cayenne il ne faisait que des visites de routine et il avait cessé toute activité médicale depuis plusieurs années lorsqu'il a postulé pour venir ici.

*

* * *

Un des aspects les plus pénibles de la vie grégaire entre Blancs est l'impossibilité où l'on se trouve d'entretenir des relations autres que de dominant à dominé avec les Africains. Tout ce qui peut sembler un relâchement dans le maintien permanent de cette distance est réprimé par des attitudes courroucées, et même, en ce qui concerne Grozalez, par des reproches exprimés de vive voix. Le seul domaine où une certaine souplesse est tolérée, à condition d'être discret, c'est celui du sexe. Effet du climat ou affaiblissement des barrières morales, tout le monde pratique en grand ici. Moi aussi d'ailleurs : c'est ma seule distraction. Les occasions ne sont pas rares et maintenant qu'il est établi que je suis amateur, chaque soir des filles viennent tourner autour de ma maison : il n'y a qu'à choisir.

J'ai fini par me débarrasser de mon gardien. J'ai embauché à sa place un gamin que j'avais soigné d'une assez vilaine blessure au pied. Il donne un coup de balai de temps en temps et ça me suffit bien. Je me demande tout à coup... s'il n'est pas pour quelque chose dans l'affluence de mes visiteuses, le soir ?

*

* * *

Les « *coupeurs-du-bois* » vivaient harmonieusement avec la grande forêt et formaient une caste à part, que l'on ne dérangeait pas. L'administration coloniale ne leur apportait rien et ils ne lui demandaient rien. Leurs commensaux les plus immédiats étaient les « *pères-la-foi* » ; d'abord peu nombreux, ils essaïmaient régulièrement depuis le *Grand-Comptoir* de la *Compagnie*, sur la côte. Indubitablement courageux et déterminés, ils mettaient un point d'honneur à visiter à pirogue, et parfois à pied, les villages les plus reculés. Leur ambition première était de réussir à désigner parmi les populations un « *fil-de-Dieu* », sorte d'ecclésiastique laïque formé à la va-vite. Son rôle était de relayer la transmission du message divin en l'absence du « *père* » et d'abord, d'obtenir de ses concitoyens la construction d'une chapelle communautaire, lieu de culte sylvestre et rudimentaire, fait d'un toit de palmes abritant quelques bancs construits avec des rondins. La chapelle était équipée d'un tambour : un cylindre de bois évidé, fendu d'une ouverture rectangulaire sur toute sa longueur. De bon matin, alors que les premiers levés començaient à remuer les braises des cuisines, une tambourinade guillerette achevait de les réveiller. Les ouailles se rendaient silencieusement à la chapelle dans la vapeur des brumes de l'aube. Là, le catéchiste improvisait ou récitait, selon son talent, une brève harangue dans laquelle la vie de Jésus et de ses copains pêcheurs de Nazareth ressemblait furieusement à celle des villageois, eux aussi pêcheurs et

comptant sur le produit quotidien de la pêche pour avoir de quoi manger. La petite réunion s'achevait par un chant. Ces chants en « langue » étaient composés par les villageois eux-mêmes. Ils racontaient généralement un épisode de la Bible révisée à la mode africaine, c'est-à-dire racontée comme un récit de griot.

Peu importait d'ailleurs le sens des paroles, pour celui qui passait alors à proximité. Le talent naturel des chanteurs pour la polyphonie, ou l'unisson, leurs trouvailles musicales renouvelées, la justesse du ton, le rythme, qui s'amplifie progressivement jusqu'au moment où, tous désormais debout, ils achèvent leur chant en dansant sur place et en frappant dans leurs mains, en faisaient un petit miracle en soi.

En entendant cette musique dans la fraîcheur du petit matin, lorsque la forêt et les hommes s'éveillent ensemble et que les premiers rayons du soleil percent les brumes, lorsque les femmes en pagne vont se baigner dans la rivière tiède et que les pêcheurs pagayant l'eau d'huile grise du fleuve vont relever leurs filets, personne ne pouvait manquer d'être profondément ému.

*

* *

Beaucoup des « *pères-la-foi* », venus de familles rurales pauvres, avaient trouvé en Afrique l'espace nécessaire à l'épanouissement et au déploiement de leur énergie. La vie était rude dans la forêt mais, en

contrepartie, ils étaient maîtres de leur temps et de leur destin pendant de longues semaines. Les séjours forcés qu'ils devaient régulièrement accomplir au « *Grand-Comptoir* », sur la côte, leur pesaient ; avec la discipline et les horaires retrouvés. Et, que dire des congés en métropole, également obligatoires : plusieurs mois tous les quatre ans. La pension généreusement offerte dans une communauté de religieuses d'un petit bourg de province. La sollicitude pesante de ces bonnes femmes, croyant bien faire. Les veillées et leurs anecdotes bien-pensantes et idiotes, l'ennui incomplètement compensé par la prière...

Ah le retour ! La chaleur et l'humidité retrouvées qui envahissent brusquement les poumons avec les odeurs de fleurs pourries et de terre mouillée... La silhouette des femmes, de vraies femmes celles-là, vives, rondes, musclées, enroulées dans leurs pagnes. Marchant le long des chemins avec leur port de reine, la tête souvent couverte d'un grand panier, elles sont toujours prêtes à répondre à un salut par une œillade, un fou rire, ou une de ces réparties grivoises et imagées dont les Noirs ne se privent ni entre eux ni vis-à-vis des étrangers.

*

* *

La proximité de leurs vies établissait des rapports singuliers entre les « *pères-la-foi* » et les « *coupeurs-du-*

bois ». Les premiers auraient pu reprocher aux seconds leur vie dissolue, selon la religion : les femmes qui décoraient leurs foyers, sans compter les « occasions » dont ils ne se privaient pas aux hasards de leurs haltes dans les villages riverains de leurs déplacements ; les ribambelles d'enfants qui les entouraient, et dont on ne savait plus très bien qui était la véritable mère... Mais au fond, ces femmes : ils les traitaient bien. Les dotant, pour leur permettre de se marier selon la coutume, le moment venu. Devenues vieilles, elles pouvaient toujours compter sur leur ancien maître pour trouver un coin de cuisine dans les maisons alentour, une couche, à manger et des enfants à endormir.

Ces enfants toujours bienvenus que les Africains aiment d'où qu'ils viennent et quels que soient leurs parents, et que les femmes se repassent de bras en bras, et parfois de sein en sein, dans les cuisines basses où se déroule l'essentiel de la vie familiale des petits. Si confiants eux-mêmes dans la protection de la grande famille, qu'ils passent sans difficulté des bras de leur mère à ceux de leur tante, de leur grand-mère, leur grande sœur ou d'une amie de passage qui, sitôt assise sur un des tabourets bas qui permettent de survivre sous la fumée des feux allumés à même le sol, prend naturellement sa place dans la communauté.

Alors, faut-il vraiment leur reprocher ces excès, qui au fond témoignent de leur vitalité ? Les enfants qu'ils ont faits et qu'ils reconnaissent sans difficulté comme les leurs, ils les aiment, les élèvent, les vêtent, les protè-

gent. Certains envoient au loin, faire des études, les plus doués de leurs rejetons. C'est que les « *coupeurs-du-bois* » ne sont pas seulement des seigneurs dans leur forêt, ils sont riches aussi. Dans leurs maisons, on trouve quelquefois de beaux meubles, venus de leur village natal, et souvent une de ces horloges paysannes à carillon dont les résonances, insolites et graves, étonnent dans ces grandes bâtisses en bois. Le confort de leurs maisons accueillantes, la bonne chère, le vin parfois (un véritable luxe dans ces forêts, même s'il a tendance à madériser un peu rapidement), tout cela mérite bien un peu d'indulgence...

Et puis, beaucoup de ces « *pères-la-foi* » ont découvert ici plus que la liberté de diriger leur vie quotidienne et leurs déplacements comme il leur chante. Ici, les préceptes touchant à la chasteté et à la fidélité conjugale ont bien du mal à être respectés. Le plaisir charnel n'est pas suspect. Il est recherché, à juste titre : agréable et souvent gratuit, la vie est si courte qu'il ne faut pas s'en priver. Les religieux peinent à convaincre leurs ouailles qu'il s'agit d'un péché. D'autant plus qu'une arme décisive ailleurs leur fait défaut : celle du déshonneur d'une grossesse non voulue. Allez dire à une jeune fille qu'être fille-mère est source de grands malheurs, elle vous rira au nez. Le plus grand malheur ici c'est de ne pas avoir d'enfants, justement. Alors, en avoir, de surcroît avec le partenaire de son choix et avant, quelquefois, d'être obligé d'épouser un

inconnu et de le suivre dans son village, ce n'est certainement pas un malheur.

Au fur et à mesure que les années passent et que le pays s'ouvre, percé de routes précaires et souvent reconstruites et que les bourgades en dur remplacent les villages, la force des traditions recule. Les jeunes gens, qui se fréquentent dans les écoles, trouvent dans les longs trajets à pied qui les ramènent au village, toutes les occasions de se rencontrer. Ils ne s'en privent pas, sachant l'indulgence de leurs parents, et regardent avec une condescendance amusée les religieuses qui leur reprochent de pécher, et ne connaissent rien de ce dont elles parlent. Quant aux « pères », les jeunes savent à quoi s'en tenir quant à leur chasteté. Certaines même le savent précisément.

*

* *

Le jeune assistant du Dr Grozalez en avait fait l'expérience, peu après son arrivée. Justin Dugoujon était doué d'un tempérament robuste, et ne se privait pas de profiter des multiples occasions que sa jeunesse et le prestige lié à sa profession lui ouvraient. Après quelques mois, il était devenu un redoutable concurrent pour tous ceux qui couraient la gueuse (et parfois plusieurs à la fois), à l'heure de la sieste. L'un d'eux, qui courtisait une galante depuis plusieurs mois et se précipitait chez elle, ayant enfin réussi à expédier au loin

son épouse acariâtre et bedonnante, arriva chez la belle pour y trouver Justin, « installé ».

« On ne lutte pas avec un célibataire », remarqua-t-il, désabusé mais beau joueur. Et il s'en fût chercher aventure ailleurs.

Beaucoup d'activité sexuelle, même chez des sujets jeunes et bien entraînés, peut à la longue provoquer une certaine fatigue. Une brève période de chasteté, qui permet de reprendre des forces, peut alors devenir nécessaire. Chez des sujets plus âgés le surmenage peut prendre un caractère chronique et il faut, soit renoncer, ou bien avoir recours à des palliatifs. En Afrique, ces problèmes sont résolus depuis longtemps : il existe toute une gamme de remèdes traditionnels agissant soit sur le mental (assez peu fréquemment touché dans ces contrées, sauf cas d'envoûtement), soit sur le physique.

Justin, soucieux de ne pas décevoir ses multiples conquêtes, et professionnellement intéressé par l'opportunité de tester les produits de la pharmacopée locale, avait donc absorbé une dose raisonnable d'une décoction miracle. Fabriquée à partir du trempage de certaines écorces dans le vin de maïs, elle propageait une odeur de vomi et le goût en était très amer. Tout cela avait finalement convaincu Justin de n'absorber qu'une dose modérée. Bien lui en prit. Le breuvage se révéla parfaitement efficace, et même au-delà. Par chance, afin que l'expérience fût complète, il avait eu la prévoyance de ne pas dormir seul cette nuit-là. Pris

d'une érection de type priapique de grande qualité, il put honorer sa charmante partenaire jusqu'à six fois : une expérience peu courante...

Malheureusement, si l'érection persistait, les vésicules séminales n'avaient plus rien à donner : assez rapidement une éjaculation véritable était devenue impossible. Pour parvenir à un spasme qu'il espérait libérateur, car le priapisme est douloureux à la longue, notre héros devait consentir à de plus en plus d'efforts et sa malheureuse partenaire également. D'abord flattée, elle avait fini par s'en irriter : au sens propre ! Et pourtant il fallait parvenir à l'épuisement pour faire enfin cesser le bourgeonnement intempestif. La jeune fille, malgré sa toute bonne volonté, finit par s'ouvrir à son partenaire de l'incapacité dans laquelle elle se trouvait d'accepter plus longtemps ses va-et-vient douloureux. Prévenant, mais pris par l'urgence, le jeune homme décida alors de changer de face. Il ne l'avait jamais fait : c'était décidément la nuit des innovations. Docile, elle lui présenta un adorable petit derrière comme seules les Africaines peuvent en montrer. Tout en pensant qu'il avait eu bien tort de ne pas essayer plus tôt, mais qu'il allait désormais rattraper le temps perdu, il entreprit de s'introduire avec délicatesse. Il lui semblait en effet probable qu'il s'agisse pour elle aussi d'une première fois. Eh bien non : et c'est ici que nous revenons à la sexualité des « *pères-la-foi* ». Au moment où il la prenait, elle tourna gracieusement la tête et le buste vers lui et dit avec un grand sourire :

« Ah ! Mais toi dis donc, tu fais comme le père Muller... » C'était le religieux qui habitait son village.

Ainsi ce même jour, Justin apprit-il : que les *pères-la-foi* étaient des hommes comme les autres, il s'en doutait un peu ; qu'avec tact et par souci de laisser à son voisin forestier, seul, la responsabilité de repeupler le pays, le père Muller utilisait un contraceptif vieux comme le monde... Et le priapisme direz-vous ? Eh bien, les effets conjugués d'un sixième effort, de la nouveauté de cette forme de coït et de la révélation qu'il marchait sur les pas d'un ecclésiastique, firent que cette sixième fois fut la bonne. Et il put enfin goûter un repos mérité en s'endormant dans les bras de sa petite compagne.

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Petit à petit, je prends du champ : je refuse aussi souvent que possible les invitations importunes. On commence à me considérer comme un sauvage. C'est peut-être la bonne solution : du moment où ces gens ont réussi à cataloguer quelqu'un, ils lui laissent, relativement, la paix. Néanmoins, Grozalez, qui est loin d'être idiot, a bien compris que ce qui m'éloigne n'est pas tant la timidité ou le goût de la solitude, qu'un mépris grandissant pour leur mode de vie dérisoire, leur vanité ridicule et leurs mondanités de sous-préfecture. Il craint

que ma désinvolture à l'égard des convenances ne mette en danger l'ordre établi ; et par là le système qui lui accorde cette préséance dont il est si fier.

*

* *

J'ai réussi quelques opérations bénignes au dispensaire. Les patients m'en sont bien sûr reconnaissants, ce qui l'indispose probablement. Dans les dîners, ma réputation de « chirurgien » s'est répandue, et me procure un certain prestige. Grozalez a bien essayé de plaisanter sur le thème des « manieurs de couteaux », si inférieurs aux vrais médecins capables d'établir un diagnostic et un traitement sans pratiquement toucher le malade, mais ses tentatives sont tombées à plat. Ouvrir et refermer un patient sans le tuer a quelque chose de magique, qui impressionne même les Blancs. Mme Roubillard, l'épouse du directeur de la station météorologique, a pris ma défense sur un ton indigné : « Avoir ici un chirurgien capable de traiter une urgence est une sécurité que tout le monde apprécie », a-t-elle dit. Grozalez, pris à contre, a affiché un air indifférent tout en allant se resservir un verre. Mais, je le sens de plus en plus vigilant à mon égard.

*

* *

Madame Roubillard essaye vaguement de me caser sa fille, ce qui explique en partie sa bienveillance envers moi. La petite est d'ailleurs plutôt jolie. Elle a des formes rondes assez attrayantes et est probablement beaucoup moins stupide que sa timidité ne la laisse paraître. Sa mère a dû lui faire la leçon et je la surprends parfois à m'observer à la dérobée. Quand elle s'en aperçoit, elle a un sourire gêné et semble alors si désespérée que je ne peux me défendre d'un mouvement vers elle.

Roubillard n'est que son beau-père. Il la traite avec une rudesse possessive qui me met mal à l'aise. Il est visiblement troublé par sa belle-fille, et je décèle dans certains de ses regards un intérêt qui n'a rien de filial. Jusqu'à quel point, en est-il conscient ? La mère se rend-elle compte du danger pour essayer ainsi d'éloigner sa fille ? Je n'ose pas penser que le mal puisse être déjà fait ! Ces choses-là arrivent, pourtant. J'ai pitié d'elle et je voudrais bien l'aider, mais pas au prix qui m'est proposé...

*

* *

Jamais, avant de venir ici, je n'avais pris conscience de la profondeur du sentiment de supériorité des Européens vis-à-vis des Africains. Il est affiché avec aplomb et, pour certains Blancs, avec une assurance qui confine à la naïveté. Pour eux, il s'agit là de l'ordre naturel. : certains (eux-mêmes) sont nés pour dominer et

commander, d'autres pour obéir. Ce qui m'intrigue c'est que les Africains acceptent cet état de choses sans rechigner. Est-ce que la situation qu'ils se faisaient entre eux avant l'arrivée des Blancs était si terrible, qu'ils trouvent des avantages à la domination actuelle ? Est-ce du fatalisme ? Est-ce que ça peut durer indéfiniment ?

*

* * *

J'ai accepté les invitations du père Morné à venir jouer aux échecs. Je vais le soir jusqu'à leur communauté, par une piste qui serpente le long de la plage. Il est bien clair entre nous à présent qu'il n'y a là, non plus que dans ma présence régulière à la messe du dimanche, aucun acte d'allégeance. La musique est ce qui me manque le plus, depuis que je suis ici. C'est la raison véritable de mon assiduité : durant la messe, un orchestre de balafons assure aux cantiques un accompagnement musical. Ces chants n'ont rien à voir avec ceux de chez nous. Ils ont été composés ici, avec les pères-la-foi. Enfin, avec ceux qui, comme Morné, sont les plus proches des Africains et vivent dans les villages. C'est souvent très beau et chanté avec un enthousiasme et une conviction qui font vibrer les murs. Quelles sont les parts respectives de la sincérité religieuse et du simple plaisir musical dans cette réussite ? Je n'en sais rien. Un autre avantage à ma présence à la messe est que toutes les filles du pays s'y donnent rendez-vous : une bonne occasion de faire son choix.

*

* *

Le père Morné adorait le pays et les gens le lui rendaient bien. Il s'était pris d'un amour particulier pour les Farangs et parlait la « langue » parfaitement. Ce n'était pas toujours le cas. L'intimité des *pères-la-foi* avec les langues indigènes était directement liée à la fréquence de leurs déplacements dans les villages. Le directeur de la *Compagnie*, par exemple, qui vivait sur la côte, et n'en bougeait que pour rentrer périodiquement en métropole, les baragouinait lamentablement. Il était pourtant persuadé de posséder finement chacun des dialectes locaux et n'hésitait pas, les dimanches, à se lancer dans des sermons ambitieux et des homélies qu'il pensait profondes, en « langue ». Le résultat était désastreux. Les langues africaines ont la particularité d'utiliser des tons. Un grand nombre d'homonymes apparents, au sens très différents, ne se distinguent les uns des autres que par les subtilités de la prononciation. Si l'on néglige cette particularité, le discours n'a plus aucun sens. Enfin, le plus souvent : car, dans certains cas, il peut aussi prendre une tout autre signification. Avec leur esprit facétieux, les Africains ont tôt fait d'y entendre des histoires inattendues, et peu chrétiennes. Aussi, lorsque le père Pasquelær était de sermon, l'assistance était elle particulièrement nombreuse. Ce qui, bien sûr, le confortait dans son idée de savoir prononcer des paroles remarquablement fortes.

En fait, la plupart des assistants étaient pliés de rire, non seulement en écoutant le sermon lui-même, mais à l'idée des parodies que n'allaient pas manquer d'en faire les plus imaginatifs d'entre eux, dès la sortie. Et en effet, sur le parvis même, des groupes se formaient au centre desquels un apprenti griot entreprenait d'imiter le sermon, en y adjoignant des variantes de son cru. Un dimanche, Justin contemplant ce spectacle lorsque Morné survint à son côté :

« Tu veux faire une partie Docteur ? » demanda le prêtre.

Une demi-heure après Justin avait subi sa énième défaite. Tout en rangeant les pièces, le père lui proposa :

« Je dois faire une tournée en remontant le fleuve, prochainement, et visiter plusieurs villages... Si ça t'intéresse tu pourrais venir avec moi. Nous serons partis une huitaine de jours et il faudra manger et dormir sur place, mais je connais les gens et ils nous accueilleront volontiers. »

Justin accepta : c'était l'opportunité d'échapper pour un temps aux contraintes portlavilloises et de connaître enfin l'intérieur, à propos duquel il avait entendu bien des anecdotes, mais que personne finalement ne connaissait vraiment à Port-la-Ville. Au moment où le jeune médecin allait partir, le père ajouta :

« Si tu peux, prends donc quelques médicaments avec toi. Les gens de ces villages sont isolés et ils n'ont

pas souvent l'occasion de recevoir d'autres soins que ceux de la médecine traditionnelle. »

*

* * *

Quelques jours plus tard ils voguaient tous les deux vers le Nord, remontant le courant. Justin avait apporté une caisse en bois de forme cubique, remplie de médicaments. Ils eurent tôt fait d'y dessiner un échiquier. Après un trajet de plusieurs jours et de nombreuses parties, toutes gagnées haut la main par le père, ils arrivèrent dans un grand village. L'accueil fut très chaleureux. Le chef y alla d'un petit discours dans les méandres duquel il allait se perdre lorsque le père Morné, charitablement, prit à son tour la parole en « langue ». Il acheva en Français en lançant, autant à l'intention des villageois qu'à celle du médecin :

« Et je suis venu avec le Docteur ! Moi je soigne les âmes et lui, il soigne les corps... Ceux qui ont mal quelque part, ils peuvent aller lui demander, parce qu'il a apporté des médicaments. Vous pourrez commencer dès qu'on sera installés. »

Le chef abandonna sa maison, offrant deux chambres assez confortables, meublées de lits en lattes de bois, surmontés d'une moustiquaire à baldaquin. Des ordres furent donnés pour le dîner. Après quoi, le père annonça une réunion avec le catéchiste du village et quelques fidèles importants, afin de préparer la cérémonie du lendemain matin, donnant quartier libre à

son compagnon de voyage. Aussitôt, une queue se forma devant la maison. Les malades, l'air grave et certains d'entre eux affichant ostensiblement leur souffrance, se tenaient prêts à décrire leurs symptômes. Ils savaient depuis longtemps que pour être bien soigné il faut être pris au sérieux, et pour être pris au sérieux, être capable de donner une représentation convaincante de sa maladie. Bien sûr, la séance étant publique, le secret médical fut, quelque peu, mis à mal. Mais il s'agissait heureusement de bobos, pour la plupart sans gravité.

Le docteur fut néanmoins étonné par la grande fréquence chez tous ces gens des douleurs lombaires. Pour en comprendre la raison, il suffisait de regarder passer les rameurs, dans leurs petites pirogues. Assis du bout des fesses sur deux minuscules rondins coincés entre les parois de leur embarcation, le dos souvent à l'air et transpirant : la courbe de leur colonne vertébrale avait les plus mauvais angles. Justin commença par distribuer quelques comprimés d'Aspirine puis, devant des douleurs plus importantes, sortit de sa caisse un pot d'onguent révulsif qu'il avait emporté à tout hasard. Il prit la peine d'expliquer que ce médicament était à usage exclusivement externe, qu'il fallait l'utiliser modérément et, vu l'emplacement des douleurs, se faire masser le bas du dos par une personne compatissante. Le pot étant un récipient assez volumineux, il se mit à distribuer les doses : une demi cuiller à soupe, déposée dans un récipient fourni par le malade.



La consultation terminée, Dugoujon était assis devant la maison du chef. Il lisait. Le père Morné revenait de sa réunion :

« Ah ! Docteur, je t'ai trouvé une chambre chez le maître d'école !

– ... ?

– Oui, il habite au bout du village, c'est plus calme qu'ici. Il risque d'y avoir du bruit cette nuit. Tu y seras mieux. »

Morné avait un sourire ironique, et Justin crut comprendre ses raisons : « Il pense que, partageant son toit, j'aurais des scrupules, si je trouve de la compagnie ». Il sourit en lui-même : « Sacré curé, il pense à tout » et il entreprit de plier son barda. La « chambre » que lui présenta le maître était petite et le lit un peu délabré. Justin avait apporté avec lui un lit militaire pliant, en bois et en grosse toile, qu'il préféra installer. Ce lit était une vieillerie, ramassée dans le bric-à-brac des réserves du dispensaire, mais ses montants de bois et sa toile d'un brun vert paraissaient encore robustes. Il finissait de disposer sa literie lorsqu'une voix surgit dans son dos le fit sursauter :

« Le père et le chef : ils disent que tu dois maintenant venir manger. »

Justin se retourna : il n'avait entendu venir personne. Une femme le regardait, appuyée au cadre de la porte, jeune, vêtue d'un caraco et d'une jupe longue

cousus au village, sur la tête une pièce nouée, du même tissu. Pieds nus, la main posée sur le bois au-dessus de sa tête, sa hanche et sa jambe tendaient ses vêtements étroitement ajustés. Elle souriait. Il vit ses yeux étirés en amande, aux paupières légèrement bridées, son nez aux narines petites, sa bouche au dessin sinueux et plein et il la trouva extrêmement gracieuse.

« Je viens tout de suite », dit-il.

Et comme elle restait là, à attendre :

« Il y a quelque chose d'autre ?

– C'est pour le médicament...

– Quel médicament ?

– Celui que tu donnes pour le dos.

– Et pourquoi tu n'es pas venue tout à l'heure ?

– Je n'étais pas là, oh !

– Tu as apporté un récipient ? Non ? Alors, reviens plus tard, après le dîner. »

Elle fit « oui » de la tête, et son mouvement fit tinter les cercles métalliques de ses grandes boucles d'oreilles. Il la regarda s'éloigner, sautillant sur le sentier qui dégringolait vers le bas du village : « Elle a l'air d'une gamine », pensa-t-il. Soudainement, elle s'arrêta, virevolta sur elle-même et vit qu'il la regardait encore. Elle le regarda à son tour, ébaucha un sourire puis, confuse tout à coup, baissa la tête et reprit son chemin. « Je ne lui ai pas demandé son nom », songea-t-il.

*

* *

À proximité de la maison du chef, était construite une sorte de gloriette en bois. De forme hexagonale irrégulière, elle portait un toit de palmes tressées. Des fauteuils, fabriqués avec les épaisses nervures centrales des mêmes feuilles, étaient disposés en rond autour d'un foyer allumé à même le sol, et délimité par quelques grosses pierres de latérite. Le chef et le père y étaient déjà assis.

« Bienvenu au « corps de garde, dit le père, assieds-toi. »

Puis devant le regard intrigué de Justin :

« Le « corps de garde », c'est l'endroit où mangent les hommes. Ça vient du temps où les Farangs et les Barakotas étaient en guerre permanente : des contingents d'hommes armés se relayaient nuit et jour pour garder les villages. On leur apportait régulièrement à manger. Maintenant la guerre est finie, mais l'habitude est restée. C'est un endroit où les hommes peuvent se réunir entre eux tranquillement, boire une bière et fumer, et discuter de leurs affaires... »

Justement, à propos de bière, la femme du chef s'était approchée, un verre et une bouteille fraîchement décapsulée à la main, et elle versa une goulée, qu'elle jeta immédiatement sur le sol. Puis, elle emplit lentement le verre à ras bord, en veillant à ne pas y produire de mousse.

« À la tienne », fit Morné, et le chef ayant également levé son verre, Justin but une gorgée : la bière était tiède, presque chaude et cela accentuait son amer-

tume. « A la guerre comme à la guerre », pensa-t-il. Après tout, ce n'était pas si désagréable lorsqu'on s'y était habitué. Et même, ça accompagnait assez bien le ragoût épicé qu'on lui servit ensuite, agrémenté de grosses galettes de banane plantain en purée, dont on se servait pour saucer. Le repas achevé, le chef voulut à tout pris offrir un « digestif » et chacun dû boire une décoction d'alcool frelaté, venu d'on ne sait où, et généreusement versée dans les grands verres à bière. Le père, prétextant la fatigue du voyage et la cérémonie du lendemain matin, réussit à étouffer l'amorce d'une seconde tournée. Justin en profita pour saluer rapidement puis, ramassant ses affaires, il descendit vers la rivière pour s'y baigner.

Il trouva une petite plage de boue fine et douce aux pieds et, s'étant débarrassé de ses vêtements sur un arbuste, entra nu dans l'eau tiède. Le courant caressant son ventre et ses cuisses, il sentit un immense bien être l'envahir, en même temps qu'il se débarrassait de la sueur et de la fatigue qui collaient à sa peau. Doucement, il se laissa glisser jusqu'à être assis, l'eau lui arrivant maintenant au menton puis, écartant les bras, il se laissa aller sur le dos et s'immergea complètement. Les vestiges du courant, tournoyant dans l'abri de la crique, faisaient balancer son corps doucement et, retenant sa respiration, il se laissa un long moment dodeliner entre deux eaux. Par endroits, de longues langues d'eau plus fraîche s'enroulaient autour de ses bras, passaient entre ses jambes, ou bien caressaient

son dos fugitivement. Finalement les mouvements ralentis du courant l'échouèrent contre un petit banc de sable. Il se releva et entreprit de se savonner énergiquement.

*

* *

Justin, vêtu d'un pagne enroulé plusieurs fois autour de ses hanches, puis sous ses épaules, et noué enfin derrière sa nuque, s'apprêtait à s'endormir. Il s'accroupit pour diminuer la longueur de la mèche de la lampe posée dans un coin de la chambre et qui, toute la nuit, allait répandre sa lumière ambrée. Un léger tambourinement retentit, venu de l'autre côté de la porte. En même temps, une voix étouffée appela :

« Khô, khô, khô ! »

En allant ouvrir il se trouva face à face avec la fille de tout à l'heure.

« C'est toi ? dit-il.

– Oui, je suis venue.

– Tu as apporté un récipient, cette fois ?

Si ! » Et elle lui montra une sorte de pot de confiture en verre.

Il la regardait. Elle était toute proche de lui maintenant et, à nouveau, il fut touché par l'harmonie de son visage. Dans ses yeux levés vers lui, il vit de la timidité, mais aussi quelque chose de fort et de résolu, et puis, au plus profond de son regard, un reflet espiègle qu'elle ignorait peut-être y avoir mis.

« Entre, dit-il enfin, je vais te le donner. »

Assis sur le lit de sangle, il s'affairait au transvasement. En même temps, il l'observait du coin de l'œil. Elle était debout, à la limite de l'ombre et de la lumière. Elle avait croisé ses bras derrière son dos et le regardait faire attentivement, s'appuyant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Ses mouvements révélaient la souplesse de son corps dans ses fins vêtements de toile. Il sentit les petits coups de fouet d'une veine qui s'était mis à battre au bas de son cou ; brusquement, il se rendit compte qu'il redoutait de la voir s'en aller. Montrant le récipient, à demi rempli de la pommade blanchâtre, il dit :

« C'est pour toi ? »

Elle écarquilla les yeux.

« Le médicament : c'est pour toi ?

– Oui, un peu.

– Un peu ? Pourquoi un peu ?

– C'est pour moi, et aussi pour les autres gens chez moi.

– Ah, mais toi, tu as mal ?

– Oui.

– Tu as mal comment ?

– Là ! et elle fit un geste rond désignant vaguement son dos.

– Tu as mal au dos, montre-moi. »

Elle s'approcha. Il désirait la toucher et, en même temps, il avait l'impression qu'un simple effleurement déclencherait à coup sûr un cataclysme. Il leva la main,

posa un doigt au milieu de son dos et le laissa lentement descendre : les petites bosses rondes s'égrenaient au travers du tissu. Soudain elle se cambra un peu :

« C'est là ? Non ? Plus bas ? »

Le doigt posé sur le point douloureux, il releva le bas du caraco et il vit la peau d'un brun profond du bas de ses reins, les courbes des muscles et l'amorce de ses hanches, cachées sous le haut de sa jupe longue. Il remarqua sa taille, si étroite qu'il lui semblait qu'il aurait pu en faire le tour en joignant ses deux mains.

« Tu ne m'as pas dit ton nom ? »

Elle se retourna ; elle était debout devant lui et il aperçut à nouveau dans son regard la petite lueur narquoise qui l'intriguait :

« Mescaline, dit-elle, avec une nuance de défi dans la voix.

– Mescaline ? » Répéta-t-il, incertain d'avoir bien compris. Décidément cette fille n'était pas banale : où était-elle allée pêcher ce nom ?

« Mescaline... dit-il encore, et saisissant ses deux mains : Mescaline, je voudrais que tu restes avec moi. Tu veux bien ? »

Il sentit ses mains devenir plus douces dans les siennes et s'aperçut qu'elle tremblait un peu. Il leva les yeux et vit battre ses paupières. Un afflux de sang assombrit ses pommettes. Le regard brillant, elle le regardait en face :

« Si ! » dit-elle à mi-voix.

Et, en dépit de son trouble, il vit une fois encore sourire les coins de ses yeux.

*

* *

« Bien dormi, Docteur ?

– Bien dormi, merci. »

Justin, revenant de son bain matinal, entra dans le corps de garde. Morné savait-il déjà qu'il n'avait pas passé la nuit seul ? Ce n'était pas improbable. Et peut-être savait-il aussi avec qui : il avait l'oreille fine et comprenait parfaitement la langue. Le moindre mot, saisi au vol, une brîbe de conversation, et il était capable de deviner tout le reste. Justin savait déjà, par expérience, comme les nouvelles vont vite dans les villages et comment, quelle que soit l'heure, il est impossible d'effectuer dix pas sans rencontrer quelqu'un d'éveillé, sorti regarder le ciel ou se réchauffer auprès des braises couvant sous la cendre. En outre, les villageois, habitués à interpréter les bruits de la forêt, sont capables de reconnaître un passant sans même le voir : au rythme de ses pas, aux cliquetis d'une parure, au claquement particulier d'un pan de tissu, au moindre son émis en marchant.

Le petit-déjeuner était servi : une bassine d'eau chaude, bouillante, attendait. Plusieurs verres et des cuillers étaient disposés près de trois grandes boîtes en fer-blanc. Morné et Justin s'étaient chargés d'une

grande boîte de café soluble, d'une autre emplie de lait en poudre et d'une troisième dans laquelle Justin avait entassé plusieurs sacs de cassonade. Ces provisions rares et coûteuses excitaient la convoitise, et les gourmandises. Il fallait les surveiller de très près. À l'heure du repas, il n'était pas question de laisser les « invités », le chef et quelques personnages importants du village, se servir seuls, sous peine de les voir déverser des cuillérées à soupe entières dans un gobelet à demi rempli d'eau chaude, afin de « bien sentir le goût ». Aussi, en sa qualité de docteur, Justin était-il préposé à la distribution de doses raisonnables dans les divers récipients qu'on lui tendait : vieux quarts de l'armée coloniale, ex-boîtes de conserve aux contours soigneusement ébarbés à la lime, ou pots d'onguent anti-poux reconvertis. Quelques resquilleurs essayaient de profiter de la manne et un bras inconnu, prolongé par un récipient improbable, émergeait tout à coup de la masse des privilégiés autorisés. À l'autre extrémité, un homme, ou une femme, le visage ostensiblement tourné vers le lointain, feignait la plus grande indifférence...

*

* *

Le petit-déjeuner terminé, Morné prit Justin à part :

« Je vais rendre visite à Gaston : c'est le forestier qui est installé par ici. Sans lui, Maadoué n'existerait pas et, dans la région, il fait la pluie et le beau temps. Il

a entendu parler de toi et il aimerait te connaître.

– Parler, de moi ? Mais comment... Et pourquoi ?

– Tu verras bien. De toute façon tu n’auras pas perdu ton temps : sa table est fameuse et sa maison vaut le coup d’œil. »

La maison de Gaston valait effectivement le déplacement. Située à trois quarts d’heure de pirogue de Maadoué, elle se trouvait non loin du confluent du M’Bowindo et d’un de ses très gros affluents, la Lipoum’Baba. Plusieurs grosses pirogues étaient amarrées au débarcadère : un solide ponton en bois, planté au-dessus des grandes herbes de la berge marécageuse. Une large passerelle menait du ponton jusqu’à l’amorce d’un grand escalier de pierres et de terre aplanie, dont les degrés étaient arrêtés par des contremarches de bois taillées au carré. L’escalier comprenait des plateformes intermédiaires permettant d’interrompre l’ascension et de contempler le paysage. On arrivait ainsi à une esplanade devant la maison, qui était tout entière construite en bois et très grande. Elle était constituée de plusieurs corps de bâtiment indépendants, reliés par des passerelles de bois formant balcon. La décoration florale avait été particulièrement soignée. Des bougainvillées, des ibiscus, et une multitude d’autres fleurs grimpances qu’il ne savait reconnaître, ornaient les rambardes et partaient à l’assaut des murs. Sous l’apparent désordre, on sentait beaucoup de soin et de propreté. Morné, le sourire en coin surveillait Justin :

« Je te l'avais dit : ça vaut le détour, non ? L'idée des passerelles et des maisons sur pilotis, c'est l'œuvre de Gaston. Oui, ça ne se voit pas tout de suite, mais la maison ne repose pas directement sur le sol. Ça a beaucoup d'avantages. C'est plus propre, moins humide : l'air circule sous la maison, et la vermine non volante n'y pénètre pas facilement. Pour le reste, les fleurs et l'organisation ménagère, ça c'est le domaine de Dorothée. Dorothée, c'est la femme de Gaston. »

Comme si elle attendait d'être ainsi annoncée Dorothée, elle-même, apparut en haut des quelques marches qui séparaient l'esplanade de la terrasse en bois qui servait d'entrée. Tout du moins, Justin eut-il l'intuition immédiate que c'était elle.

« Père, Docteur, entrez ! Gaston a été retenu à la scierie, mais il ne va pas tarder. Venez vous rafraîchir. »

Justin leva le regard et il eut un choc : depuis son arrivée, il avait vu beaucoup de belles femmes, et même approché certaines de très près. Mais celle-là le laissait sans souffle. Elle s'écarta pour les laisser passer et Morné se pencha pour détacher les sandales de cuir qu'il portait en toutes circonstances. Justin vit une ribambelle de chaussures de toutes tailles, sagement alignées contre la cloison et comprit : dans cette maison, on marchait nu pied. Comme ils parcouraient le dédale des passerelles et des balcons construits sur plusieurs niveaux, Justin eut une autre surprise. Les toitures étaient couvertes de chaume, ce qui lui avait échappé en arrivant. Morné, qui surveillait ses réactions, inter-

vint à nouveau :

« Tu te demandes où il trouve le matériau ? Eh bien, tout près de Maadoué, il y a une grande savane. Oui, en pleine forêt ! Gaston coupe les grandes herbes qui y poussent et les fait sécher. Il a montré lui-même à ses ouvriers comment s'y prendre et, maintenant, dans toute la région, les Africains commencent à faire de même... Gaston va chasser par là, quelquefois. Il y a beaucoup de buffles, des éléphants, et l'on voit aussi des gorilles. Demande lui, il t'emmènera peut-être, un jour. »

Cependant, Dorothee les avait finalement conduits à une grande terrasse en partie couverte vers laquelle convergeaient la plupart des bâtiments et des passerelles.

« Père, Justin, asseyez-vous. »

Elle avait utilisé son prénom. Justin vit qu'elle guettait sa réaction du coin de l'œil et ne pipa mot. À ce moment-là, Gaston surgit. C'était une sorte de Porthos moderne : immense, volumineux, avec des bras, des épaules et des cuisses de bœuf, et malgré cela très mobile, et extrêmement volubile. En quelques secondes, il avait parcouru dix fois la terrasse, lancé des ordres dans tous les sens, organisé l'apéritif, brièvement engagé avec Dorothee plusieurs conversations, tantôt en « langue », tantôt en Français. Enfin, ayant momentanément épuisé tous les sujets, il se laissa tomber dans un fauteuil pourtant solide, qui craqua misérablement sous lui.

*

* *

Le repas fut superbe. On servit d'abord une soupe rouge sombre et épicée. Dorothée était aux petits soins, et expliquait tout. Oui, il s'agissait d'une bisque, cuisinée avec les carapaces d'une petite langoustine d'eau douce. Très abondante, en cette saison, les femmes et les enfants la pêchaient dans les marigots, avec des paniers. On faisait sauter les crevettes dans de l'huile et du piment, puis on les passait dans un moulin à légume. Il ne restait plus qu'à mélanger la bouillie obtenue avec un bouillon de poissons, puis à « l'oublier » au bord des braises pendant quelques heures. Le second plat était plus déroutant : il s'agissait d'un « gâteau » dur, brun clair avec des reflets rous-sâtres, et servi sur des feuilles de bananier fraîches. On y goûtait en le saisissant à pleines mains et en cassant des morceaux, qu'on croquait ensuite.

« C'est du Nam'gone, dit Dorothée. On le prépare avec de la pâte d'arachides pilées, mais on peut utiliser d'autres graines. Avec la pâte, on confectionne une boule, dans laquelle on incorpore une friture. Puis, on fait un « paquet » avec de grandes feuilles de bananier, et on le pose au milieu des braises. La pâte, en cuisant, durcit et rissole les petits poissons. »

C'était délicieux. Justin en reprit plusieurs fois. Dorothée allait et venait. Elle s'était assise avec eux brièvement au début du repas, mais se comportait maintenant comme les femmes des villages, qui cuisi-

nent et organisent les repas, mais ne mangent pas avec les hommes. Justin appréciait de plus en plus ce premier contact avec « l'intérieur ». En comparant la vie, telle qu'il la découvrait ici, avec l'idée que s'en faisaient les Blancs de Port-la-Ville, il comprenait combien le fossé était profond entre cette petite communauté repliée sur elle-même et la réalité du pays. Les idées lui venaient d'autant plus facilement que Gaston leur versait généreusement de larges rasades de vin blanc. La bouteille, et les suivantes, car il y en eut plusieurs, étaient délicatement frappées et arrivaient sur la table recouvertes d'une surprenante pellicule de buée. Comme il s'étonnait, Dorothée raconta comment Gaston avait fait venir jusqu'à Bowindo un réfrigérateur à pétrole, puis avait monté une expédition pour aller le récupérer en pirogue. Comme s'il attendait cette occasion pour engager une conversation plus sérieuse, Gaston saisit la balle au bond :

« Mais bientôt la vie va changer par ici, lorsque nous pourrons faire venir toutes choses par la route...

– Une route ?

– Oui, c'est décidé. Maadoué sera la première ville reliée directement à Port-la-Ville. »

Ainsi, l'invitation de Morné à le suivre sur le fleuve ne devait rien au hasard. Lui et Gaston avaient une idée derrière la tête et, maintenant, ils allaient la lui révéler. L'un et l'autre le regardaient en souriant, comme s'ils suivaient le cheminement de ses pensées. Gaston reprit :

« Justin, tu permets que je t'appelle Justin ? Le père et moi nous avons des projets pour Maadoué. C'est maintenant un gros village, mais jusqu'ici tout arrivait en pirogue, et le moindre transport demandait des jours. Avec la route, nous allons pouvoir nous équiper, faire venir des matériaux lourds, construire des bâtiments en dur. Le père va venir s'installer et créer un nouveau « *Comptoir* ». Dans deux ans, nous aurons ici des entreprises et des commerces. Nous envisageons également de transporter le bois par la route, le flottage finit par l'endommager, et puis il y a pas mal de pertes. »

Justin s'efforçait d'imaginer ce que serait la région une fois transformée. Soudain, il crut avoir compris pourquoi Gaston et le père avaient organisé cette rencontre :

« Vous voulez créer un dispensaire à Maadoué ?

– Non, répondit Gaston, un hôpital, et nous voudrions que tu t'en occupes. »

Justin se sentit un creux à l'estomac. Cette sensation, il l'avait déjà ressentie plusieurs fois, au moment de prendre une décision importante ; comme de venir en Afrique et d'abandonner l'idée d'une clientèle rurale en métropole. Il y avait quand même quelques obstacles et il les énuméra, le temps de prendre un peu de recul. Mais en lui-même il savait déjà que le « *coupeur-du-bois* » était le véritable initiateur du projet, son moteur aussi, et que Gaston avait déjà considéré tous les obstacles et leur avait trouvé des solutions.

« Je dépends de l'administration coloniale, commença-t-il...

– Justement, officiellement c'est elle qui organise tout ça. Mais les frais de la construction et de l'équipement de l'hôpital, c'est le syndicat des forestiers qui les prend en charge. Le « *Résident-Supérieur* » est une vieille ganache, mais il sait où est son intérêt. Ce projet ne lui coûtera pratiquement rien et peut lui rapporter beaucoup de prestige. J'en ai déjà discuté avec lui : il donnera les ordres nécessaires à Port-la-Ville. Et ne t'inquiète pas pour ton chef. Le « *Résident* » voulait me le refiler, mais je ne me suis pas laissé faire. C'est un fort en gueule, mais il n'y a rien derrière. Le dispensaire, personne ne veut y aller : ses grands airs intimident les indigènes et ils préfèrent avoir affaire aux guérisseurs traditionnels. D'ailleurs, je ne suis pas certain qu'il en soit contrarié : il n'a pas l'air non plus d'une brute de travail... Nous voulons quelqu'un qui ait un bon contact avec les Africains et Grozalez est déjà détesté. Raphaël, celui qui a assisté à toute son histoire dans les cabinets, et a été renvoyé à cause de lui, est originaire de Maadoué. Ici, tout le monde sait ce qui s'est passé et les Noirs lui ont donné un surnom : « *Trouellamerde* ».

– Pardon ?

– « *Troue* » « *la* » « *merde* », énuméra Gaston. Avec un nom comme ça, je préfère ne pas le voir s'occuper de mon hôpital. »

*

* *

Le docteur Grozalez, assis sur sa véranda, recevait son jeune assistant récemment revenu de brousse :

« Entrez, Dugoujon, entrez, j'allais justement me servir un verre. Voulez-vous un whiskey ?

– Un petit alors, avec beaucoup d'eau gazeuse, répondit le jeune homme qui présageait qu'on lui en proposerait plusieurs autres au cours de la soirée.

– Allons, allons, c'est une boisson qui ne fait pas peur aux hommes, ça ! Vous avez subi le baptême du feu à présent. Comment s'est passé votre voyage sur le fleuve avec le père Morné ?

– Très bien, très bien, c'était très instructif.

– Instructif ? Vraiment ? Eh bien, racontez moi ça.

– Nous avons remonté le M'Bowindo en nous arrêtant dans les villages. Et puis nous sommes arrivés à Maadoué, un gros bourg construit par les forestiers au confluent avec la Lipoum'Baba. Nous y sommes restés trois jours. Le paysage y est très curieux. Brusquement, on sort de la forêt et l'on se trouve devant une savane. Là-bas, les gens ne couvrent pas leurs toits de feuilles de palmier tressées : ils fauchent les grandes herbes, hautes comme des hommes, et fabriquent d'épaisses couvertures de chaume. Depuis la maison d'un « *coupeur-du-bois* », située au sommet d'une colline, on voyait ces parcelles récemment fauchées et prenant

tous les tons du brun au vert, selon leur âge de repousse. On se serait cru en Europe. »

Grozalez regardait maintenant son invité avec dans les yeux une nuance de mépris soupçonneuse. « Qu'est-ce que c'est que ce turlupin », pensait-il, « ma parole, il fait de la littérature. Décidément, il a un grain. Et puis, ces façons de fricoter avec les « *pères-la-foi* » et de se balader en brousse : c'est du tourisme ; nous ne sommes pas là pour ça. » Dugoujon sentait bien que le courant passait de moins en moins entre son directeur et lui. Maintenant il avait l'impression que tout ce qu'il pourrait dire allait creuser le fossé. « Qu'est-ce que je fais encore ici ? » pensa-t-il. Et il se souvint de la fin de la discussion avec Gaston et le père Morné :

« Un hôpital, c'est grand, et il y faut du personnel », avait-il fini par dire.

Gaston avait réponse à tout :

« Le père Morné ne viendra pas seul. Il sera accompagné par des religieuses. Certaines ont un diplôme d'infirmière. Elles t'aideront au début.

– Au début ?

– Oui car il va créer une école. Nous y formerons le personnel dont tu as besoin.

– Des infirmières africaines ?

– Bien sûr ! Il n'est pas nécessaire de savoir lire et écrire pour se rendre utile dans un hôpital. Les sœurs peuvent très vite former des auxiliaires efficaces. »

Justin n'avait plus d'argument. D'ailleurs, il était déjà convaincu. Ensuite, tout était allé très vite :

« Pour le moment ne parle de rien à Port-la-Ville, avait dit Gaston. Le père Morné va venir s'installer dès le mois prochain. Puisque tu es d'accord, je vais faire le nécessaire auprès des autorités. Dès que tu seras là nous commencerons à construire des bâtiments provisoires en bois. Nous les remplacerons lorsque la route nous permettra d'apporter les matériaux nécessaires. Tu t'installeras dans mon ancienne maison : je vais la faire nettoyer en attendant ton arrivée. »

Justin se souvenait encore du départ. Il s'apprêtait à redescendre le fleuve avec Morné. Gaston avait quitté la maison à l'aube et, tandis qu'ils rassemblaient leurs bagages au débarcadère, Dorothee était venue les saluer. Il était certain maintenant qu'elle l'avait deviné. Pourtant elle n'en paraissait pas offusquée. Et même, saisissant un instant d'aparté :

« Toi, tu aimes les femmes, petit docteur, et les femmes aiment bien comme tu les regardes. »

Soudain, en la dévisageant, il se sentit rougir : cette petite lueur narquoise au plus profond des yeux, il savait d'où... Elle avait suivi les cheminements de sa pensée et continua en souriant :

« Mescaline, c'est ma petite sœur... » Et elle reparut vers la maison.

La voix de Grozalez le ramena à la réalité :

« J'ai des projets Dugoujon. Les indigènes semblent avoir des difficultés à venir se faire soigner au dispensaire. Ils sont plus attirés par leurs sorciers et leur médecine de bonne femme. Donc, nous allons re-

médier à ça. Je vais organiser des séances de vaccination gratuites : ça leur donnera l'habitude de venir et ensuite tout ira bien. »

Il attendit quelques instants une réaction enthousiaste de la part de son collaborateur. Elle ne vint pas et il enchaîna :

« De plus, j'entretiens depuis quelque temps une correspondance de haut niveau avec le Professeur Lagisquette, du Muséum d'Histoire naturelle. Ce savant érudit m'a fait comprendre tout l'intérêt de « *l'Anthropo-Ethnozoologie Comparée* » et il m'encourage à récolter moi-même des données métriques sur les indigènes. Nous profiterons donc des séances de vaccination obligatoires et gratuites pour prendre sur les nègres toutes les mesures crâniennes utiles à la poursuite de ses travaux. Vous, vous ferez les vaccinations et moi je prendrai les mesures. Le Professeur Lagisquette m'a déjà fait parvenir tout le matériel nécessaire. »

Et Grozalez exhiba fièrement un céphalomètre et un pied à coulisse nickelés, rangés dans un étui capitonné.

« Attention, si vous voulez les manipuler : ce sont des instruments d'une grande précision et l'exactitude des mesures est essentielle pour ce genre de travaux. »

Justin était estomaqué : « Il va vraiment mesurer les gens comme des bestiaux à la foire ? » Il se représentait la scène et cherchait déjà comment échapper à cette mascarade. « Pourvu que Gaston fasse vite », pen-

sa-t-il, « avec un peu de chance je serai parti avant la première séance ». Mais Grozalez n'avait pas terminé :

« Afin de me familiariser avec les instruments, j'ai entrepris, de mon propre chef, une étude préliminaire. Une idée qui m'est venue comme ça... Voyez vous, Dugoujon... Ah, vous avez entendu parler de la « *Théorie de l'Évolution* », au moins ? Oui ? Parce que sinon, vous ne pouvez rien comprendre ! Donc, disais-je, vous savez que, dans ce pays, les gens mangent n'importe quoi, ah, ah... Et en particulier, ils mangent des singes. Eh bien, grâce à cette habitude répugnante, moi, Philobard Grozalez, je fais avancer la Science. Je me suis donc procuré des crânes de différentes espèces : des « galagros » et des « laurisses », des « guenonsses » de différentes tailles, des « singes-panzés », des gorilles et pour faire bonne mesure j'ai également mesuré le crâne de mon cuisinier. Enfin, grâce à l'amabilité de l'adjudant-chef Tirejus, j'ai pu mesurer à la prison le crâne d'un Pygmée que ses tirailleurs avaient intercepté en état d'ivresse avancé. Pour compléter la série, le Professeur Lagisquette a eu l'obligeance de me faire parvenir les mensurations relevées sur son garçon de laboratoire, un Caucasien dans la bonne moyenne. Vous vous demandez sans doute comment j'ai procédé ? Le plus simplement du monde : j'ai pris les deux mesures qui caractérisent le mieux la capacité crânienne des individus, donc entre parenthèses, leur niveau d'encéphalisation, la plus grande largeur et la plus grande longueur du crâne. J'ai

reporté ces valeurs sur deux axes et voyez maintenant le résultat : qu'est-ce qu'on voit ? Eh bien, tout simplement la théorie de l'évolution et l'arbre généalogique des espèces ancêtres de l'Homme, résumés sur ce graphique élémentaire. »

Grozalez sortit avec cérémonie le diagramme réalisé avec soin sur une double page d'un cahier d'écolier.

« Les moins évolués, les plus petits crânes, se trouvent près de l'origine des axes, tandis que les plus volumineux, donc les plus évolués, se trouvent à l'opposé. Vous pouvez également constater que l'on peut tirer une droite à peu près régulière en joignant les points, ce qui prouve que l'encéphalisation s'est perfectionnée de façon progressive, tout au long de la lignée. Et, bien entendu, comme on pouvait le prévoir, le Pygmée se trouve placé entre le « singe-panzé » et le grand Noir, qui lui-même est moins évolué que le Caucasien, un simple garçon de laboratoire pourtant. »

Justin examina un instant le schéma puis, désignant le point le plus haut placé entre les axes et dont Grozalez n'avait pas parlé :

« Et ce point-là, qu'est-ce que c'est ?

– Le gorille ? répondit Grozalez, apparemment contrarié. Oui, je vois ce que vous voulez dire, c'est le point le plus haut. Mais vous remarquerez qu'il n'est pas tout à fait aligné avec les autres. On peut sans doute le considérer comme un point aberrant. D'ailleurs vous avez déjà vu un crâne de gorille, c'est monstrueux. Ces animaux sont complètement dégénérés : je vais élimi-

ner le gorille du jeu de données. Quant à le considérer comme un champion de l'encéphalisation, ah, ah, ce serait ridicule ! Si vous avez déjà vu un gorille dans un zoo, vous ne me contredirez pas. Ces animaux peuvent rester des heures sans bouger : ils sont profondément stupides. »

Justin n'avait pas envie de continuer à discuter. Il regarda le petit homme satisfait de lui-même : une chose était certaine, ses calculs le confortaient dans l'idée d'appartenir à l'élite civilisée et c'était pour lui, de loin, le plus important. Il repensa au sobriquet que lui avaient trouvé les indigènes de Maadoué, et ne put s'empêcher de sourire. Grozalez, tout à sa chimère, continuait son monologue :

« J'ai immédiatement envoyé tous mes résultats au Professeur Lagisquette. Il va être passionné. Remarquez, l'idée est si simple que je suis étonné que quelqu'un ne l'ait pas déjà eue. Mais c'est comme ça : les coups de génie sont parfois là, évidents depuis des décennies, jusqu'à ce qu'un esprit plus clairvoyant les révèle... J'ai hâte de connaître la réaction de Lagisquette. Une communication à l'Académie, peut-être... »

Justin en avait assez entendu. Il prétextait la fatigue et prit congé rapidement. « Quel petit con ! » pensait Grozalez. « Mais je l'ai bien mouché : il n'en revenait pas. Ça va lui faire du bien ! De temps en temps il ne faut pas avoir peur de remettre les pendules à l'heure : le chef, ici, c'est moi ! »

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

La virée sur le fleuve m'a fait du bien. La preuve : plusieurs semaines sans toucher le carnet. Mais la vie ici ne m'en paraît que plus difficile à supporter. La proposition de Gaston est arrivée à point. Je ne serai pas resté beaucoup plus longtemps, ou bien j'aurais fait une bêtise. Grozalez m'a cherché l'autre soir. Il ne sait pourtant rien de nos projets. Je crois qu'il m'a détesté bien avant que je comprenne que je ne l'aimais pas. N'empêche, il a fallu que je me retienne à deux mains pour ne pas lui dire ce que je pensais de son exhibition lamentable, de sa pseudo supériorité et du reste. Il serait pitoyable, n'était son infatuation extravagante.

*

* *

Morné m'intrigue. Il me bat régulièrement aux échecs sans avoir l'air de se donner du mal. Je sais bien que je ne suis pas un champion, mais quand même... Avec qui joue-t-il d'ailleurs, sauf avec moi, pour se maintenir à ce niveau ? Il regarde tout ce qui passe avec une telle distance et surtout une telle ironie, que j'en arrive à me demander s'il croit encore à ce qu'il prêche, ou bien si ce n'est plus pour lui qu'une sorte de mode de vie ! Il a tout deviné, je pense, l'autre soir au village.

Mais je me suis peut-être trompé lorsque j'ai cru qu'il m'avait donné de l'air pour me permettre de vivre ma vie. Plus j'y pense, plus je crois, qu'en fait, c'est pour lui-même qu'il désirait la tranquillité. Je n'en jurerais pas, mais j'ai surpris plusieurs fois chez lui, lorsqu'il regarde les femmes, un éclair que je comprends fort bien puisque le même spectacle me donne la même impression au même moment. Je ne crois pas qu'il soit chaste. Mais je n'en aurai sans doute jamais la certitude : il est extrêmement prudent. Aucune fois, par exemple, il n'a abordé le sujet de la religion avec moi. Pourtant il sait certainement où j'en suis. Même si je ne le lui ai jamais dit, mon comportement parle pour moi. Il y a entre nous une sorte de complicité dont il se méfie. Plusieurs fois devant certaines scènes dans les villages, au cours de conversations ici ou là, nos regards se sont croisés et nous avons compris que nous avions les mêmes réactions ou les mêmes pensées. Mais il craint sans doute qu'exprimer cette connivence à haute voix puisse l'entraîner où il ne veut pas aller. D'une certaine façon je le plains d'être obligé de se contrôler ainsi en toutes circonstances. Même si c'est devenu pour lui une seconde nature, il est impossible qu'il n'en souffre pas. C'est dommage également pour moi : il est bien la seule personne ici pour laquelle je pourrais ressentir quelque chose qui ressemble à de l'amitié.

*

* *

Je suis certain également que mon « admiration » pour Dorothée ne lui a pas échappé. Non plus que l'intérêt qu'elle me porte. Qu'en pense-t-il ? Gaston est, sinon son ami, du moins un associé très proche. D'un autre côté, Dorothée et Gaston ne sont pas mariés. Mais ça, je crois que Morné s'en moque. Quand même, ce voyage m'aura fait rencontrer deux femmes peu banales. Est-ce parce qu'elles sont sœurs qu'elles se ressemblent ainsi ? Durant mes premiers mois à Port-la-Ville, je n'en ai assurément rencontré aucune qui prenne sa vie en main aussi librement. Toutes celles que j'ai connues étaient prêtes à céder au premier Blanc venu, et nos relations se sont souvent nouées à la limite de la vénalité. Je ne me fais pas d'illusion non plus sur l'influence que peut avoir mon statut social, au-delà de la couleur de ma peau. Dire qu'avant de venir ici je pensais toutes les Africaines soumises et domestiquées...

*

* *

Pétrissé, de retour du dispensaire, regagnait à la nuit la pension Laffleur :

« Tu prends une bière Jean-Baptiste ? »

Laffleur était attablé à sa place habituelle. À côté de lui était assis un homme encore jeune, avec des cheveux filasse et des yeux d'un bleu très clair, comme délavés. Il portait de fortes lunettes à monture d'écaille. Il était vêtu très simplement et Pétrissé se fit la re-

marque, que, l'aurait-il rencontré n'importe où ailleurs, il serait passé sans même le voir.

« Jean-Baptiste, je te présente Ladislas Grocemark. Il est chercheur d'or, comme toi. Il prospecte dans la région de Maadoué et il m'apprend des choses intéressantes... Mais il va te les répéter.

– Je disais à Julien qu'une route va être percée, reliant Port-la-Ville à Maadoué. Dans un an, peut-être moins, on pourra circuler en camion.

– Le transport routier et le commerce vont se développer très vite, ajouta Julien. Ladislas voudrait s'installer à Maadoué, renoncer à la prospection et y ouvrir un magasin général. Il cherche des associés, car la mise de fonds initiale est assez importante. Il m'a proposé de participer. Je lui disais que, peut-être, tu pourrais être également intéressé ? »

Pétrissé, pris à froid, gagna du temps pour réfléchir.

II

Maadoué

Justin était maintenant installé à Maadoué depuis plusieurs semaines. La maison prêtée par Gaston était perchée sur un espace plat et découvert, tout en haut de la berge du fleuve, qui de ce côté était escarpée. La pente sous la maison avait été débroussée au moment de sa construction : à présent tout y avait repoussé. Entre les parasoliers aux troncs blancs et aux feuillages en ombrelles superposées, une multitude de plantes essayaient de trouver suffisamment de lumière pour continuer à croître. Elles s'entremêlaient, s'appuyant les unes aux autres et les plus fortes, ou les plus rapides, tentaient de refouler leurs voisines vers les profondeurs sans soleil. Beaucoup étaient épineuses et personne ne pouvait prétendre entrer dans ce fouillis. Au bord de la rivière, l'humidité totale et la disparition des grands arbres avaient permis l'installation d'une barrière de palmiers couverts de pointes acérées, qui poussaient les

pieds dans l'eau. Serrés les uns contre les autres, ils formaient une haie infranchissable. Les épines, plus longues que la main, hérissaient les troncs, et même les feuilles, tels des dards menaçants. En s'approchant Justin avait le sentiment d'un danger insidieux, comme si cette population d'arbres surgis du fond des âges allaient, agissant de concert, ceinturer soudainement l'imprudent venu les regarder de trop près, l'agripper, le percer de leurs aiguillons et le digérer dans la boue liquide où stagnaient leurs racines.

Tout au bord de l'eau un grand arbre avait survécu. C'était un géant : sa ramure dépassait le sommet de la berge, plusieurs dizaines de mètres au-dessus du niveau de l'eau. Ses branches sommitales étaient clairsemées et ne portaient qu'un petit nombre de feuilles : il ressemblait au squelette resté debout du grand arbre qu'il avait été. La rive opposée était beaucoup plus basse et depuis l'esplanade, devant la maison, le regard survolait la canopée au-delà de la rivière. C'était une rivière forte, complètement sauvage, large par endroits comme un bras de mer. Au moment des crues ses eaux brunes et boueuses envahissaient et dévastaient les berges, tout en recouvrant les îles les plus basses et les rochers. Ruinés du dessous par les remous profonds du courant, des fragments entiers, terre et arbres emmêlés, s'écroulaient de la rive dans un fracas de branches cassées, dominé par les craquements des fûts qui se disloquaient en s'abattant. Des îlots partaient à la dérive et les énormes troncs tournoyants,

encombrés des restes de leurs branches et de leurs racines, semblaient des béliers colossaux, cherchant au hasard une muraille à abattre.

*

* *

De puissants orages dévastaient les paysages en cette saison. Ils venaient de l'autre rive : cohue noire de nuages menaçants, lancés au-dessus de cimes et crachant des éclairs et des trombes d'eau. Arrivé de l'autre côté de la rivière, l'orage marquait une pause. Pendant quelques minutes le rideau serré de la pluie formait une barrière sur la berge opposée. Puis, une avant-garde de nuages traversait lentement et venait s'accrocher aux branches malades de l'arbre rescapé. Tout de suite après l'atmosphère devenait étouffante, l'air s'obscurcissait et bien qu'il ne plût pas encore, les visages avaient l'illusion de recevoir une multitude de petites gouttelettes piquantes comme des grains de sable. Puis, une immense déflagration éclatait autour du grand arbre tandis que les éclairs se succédaient, allumant le paysage de façon presque continue. Des gouttes géantes tombaient, ça et là, leur impact restant inscrit dans la poussière du sol. L'air devenait liquide, tellement chargé d'eau et d'électricité qu'il en était irrespirable. Enfin les nuages, ayant réussi à traverser, déversaient brutalement des tonnes d'eau. Le vacarme des gouttes tombant sur l'épais tapis de feuilles mortes,

piétinait comme un immense troupeau affolé, allant et venant en tous sens et cherchant sa route à travers le plateau. Sur le sol desséché la pluie rebondissait, tandis que les écoulements des gouttières saturées lançaient des jets saccadés, semblables aux pompes d'un bateau en perdition. La boue des chemins commençait à couler en grosses torsades rouges et le paysage entier se dissolvait en eau.

Soudain, l'orage était passé. Il ne restait de lui que le bruit de sa fuite dans la forêt, la boue rubigineuse et collante du sol, les « flic, flocc » éparpillés des grosses gouttes se détachant des arbres. L'air délavé portait toutes les odeurs de fleurs, d'herbes écrasées et de terre mouillée avec, parfois, une bouffée sauvage, fugace mais suffocante, pareille au jet d'urine d'un puissant carnivore. Pendant quelques minutes la forêt retenait son souffle, puis les chants stridents des cigales qui s'étaient tus depuis le début de l'orage, reprenaient par à-coups : ils s'envolaient, jusqu'à atteindre un paroxysme, puis s'éteignaient brutalement. Alors, encouragés par ce succès, les autres bruits de la forêt se déployaient à leur tour. Pour finir des milliers de grenouilles, auparavant endormies sous les feuillages, se mettaient à chanter. Leurs roucoulaudes rauques, d'abord espacées et se répondant de place en place, se combinaient progressivement en un chorus cadencé et continu. Tous les sous-bois vibraient maintenant avec une force décuplée par la propreté de l'air et ces rythmes multiples, qui s'entremêlaient, venaient dou-

loureusement battre les tympan. Une petite fraîcheur subsistait néanmoins, comme un soulagement pour les corps opprésés par la torpeur de la fin d'après-midi : les vêtements paraissaient plus légers et la chair comme rajeunie et purifiée.

En s'enfuyant la pluie avait laissé place à la nuit et avec elle à d'autres bruits, plus profonds, plus sonores et plus lourds. Un vent infime, serpentant depuis le dessous des arbres, jouait à faire frissonner les feuilles puis, se glissant soudain contre la peau, y abandonnait la surprise d'une caresse impalpable. Le ciel de lait, lessivé par la pluie, se chargeait au-dessus des arbres de traînées d'encre bleu sombre. Progressivement il s'illuminait, montrant toute la splendeur de millions de graines d'étoile, jetées au travers des nues par un semeur géant. Leurs scintillements intenses réfléchissaient jusqu'au ciel les bruits innombrables de la forêt.

*

* *

Justin apprenait ici la solitude. La maison lui convenait parfaitement. Gaston l'avait construite à ses débuts. Elle était beaucoup plus petite et beaucoup moins ambitieuse que son habitation actuelle, mais suffisamment spacieuse pour un célibataire. Le nettoyage des abords avait révélé quelques arbres fruitiers, papayers et bananiers, et quelques pieds de roses de porcelaine aux parfums surprenants. Et Justin adorait

la vue. Depuis la terrasse surplombant la pente dévalant jusqu'au fleuve, tous les soirs il regardait l'orage. Assis comme au spectacle, il se laissait asperger par l'eau du ciel qui, dans les bourrasques, balayait la terrasse à l'horizontale. Le chaos des éclats du tonnerre, la force de la pluie qui semblait capable de tout détruire et de tout entraîner vers le lit du fleuve : hommes, bêtes, plantes et matériaux, le laissaient suffoquant, pantelant et ravi. Depuis son nouveau logis, un bon chemin serpentait au sommet de la rive vers la maison de Gaston, à un quart d'heure de marche. Pour atteindre le gros de Maadoué, il fallait traverser le fleuve. Gaston lui avait prêté une pirogue à moteur, et un piroguier :

« Il n'y a pas grand-chose à faire pour le moment. Nous devons d'abord terrasser l'emplacement du futur hôpital. Avec les moyens du bord, il y faudra deux bons mois. Je te prête François. Il connaît la région. C'est aussi un très bon chasseur. Tu peux prendre un de mes fusils. Profites-en pour faire connaissance avec le pays et avec les habitants. Au début, au moins, évite de partir tout seul : le plus grand risque ici, lorsqu'on s'enfonce en brousse, ce n'est pas de faire de mauvaises rencontres, c'est de se perdre. Attention aussi avec la pirogue, si tu n'as pas l'habitude de l'eau. Tu peux essayer de naviguer par toi-même, mais laisse François te montrer d'abord. En cette saison, le courant est très fort et certains rochers affleurent à peine. »

Avec la solitude, Justin apprenait aussi la liberté. Ni contraintes ni horaires : pour la première fois il vi-

vait entièrement au rythme de la nature qui l'entourait, sans heure et sans calendrier. Petit à petit il avait senti la mesure du temps s'inscrire en lui. Maintenant, il savait, à des détails ténus, à quel moment de la journée il était arrivé : aux variations subtiles de la lumière du jour, aux bruits de la forêt et aux occupations des hommes qui naviguaient sur la rivière, plus bas, et passaient sans savoir qu'il les observait. François était un compagnon laconique et silencieux, selon son goût. Efficace, attentionné, il paraissait très fier de la responsabilité que lui avait confiée Gaston. Cette vie de divagation sur le fleuve, les parties de chasse ou de pêche improvisées au hasard des déplacements, lui convenait bien. C'était sa vie de toujours, mais avec en supplément la fonction officielle d'accompagnateur du nouveau Docteur, qui l'autorisait à prendre vis-à-vis des villageois, chez lesquels ils dormaient parfois, une apparence d'autorité tranquille et légèrement distante.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Les Africains mangent le matin ce qui reste de la veille : poisson, ragoût de viande de chasse, ou fruits, si le hasard des cueillettes le permet. Mais l'aliment de base est le « bâton » de manioc. Les lourds tubercules sont déterrés par les femmes, à l'aide d'une houe. Ils ont la forme, et la couleur, d'une grosse bûche. Il faut d'abord

les mettre à rouir dans l'eau courante d'un marigot, pendant la durée d'une petite semaine. Pour cela, on aménage à la houe le lit d'un cours d'eau, de la largeur d'une enjambée. Les tubercules sont entassés en long dans cette petite fosse. Un muret de pierres, construit en aval et au contact du tas, ralentit l'eau sans l'arrêter. D'autres pierres, posées au sommet, maintiennent les tubercules immergés. La fermentation, déclenchée par ce procédé, ramollit la pulpe et libère l'acide cyanhydrique, qui sature les tubercules frais et les rend impropres à la consommation. Une fois lavé, le tubercule, gonflé d'eau et dégageant une odeur forte et particulière, est rapporté au village, à dos de femme, dans de grandes hottes de bois tressé. Là, il est épluché, puis longuement écrasé dans de très grands mortiers de bois. Il en résulte une pâte blanche, et relativement épaisse, qui colle aux mains et au pilon. La pâte est alors distribuée à part égale dans des paquets de feuilles de marantacées, ligotées avec un tronçon de liane. Ces paquets oblongs, de forme cylindrique très régulière, sont les « bâtons ». Ils sont cuits dans la braise et deviennent rigides, tandis que la feuille qui les enveloppe devient sèche et craquante.

Les « bâtons » permettent de conserver plusieurs jours, et parfois plusieurs semaines, une nourriture amidonnée. Pour éviter qu'ils ne soient envahis par les insectes, ou grignotés par les rats qui vivent autour des maisons, on les range dans la charpente des cuisines. Ces paillotes, dépourvues de cheminées et du moindre orifice permettant le renouvellement de l'air, sont en perma-

nence envahies par la fumée des foyers, jusqu'à cinq ou six allumés à même le sol. On y entre par une porte basse et, pour y survivre, il faut s'y accroupir : de cette façon, la tête se trouve à moins d'un mètre du sol, sous le niveau de la nappe de fumée qui occupe les hauteurs. Cette fumée garantit contre les ravageurs tout ce qui est précieux ou périssable dans la maison, qui est rangé sur des claies ou dans des paniers amarrés aux poutres de la toiture.

Les « bâtons », épluchés de leur pellicule de feuilles sèches, sont coupés en tranches et utilisés comme du pain. Toutefois, ni la cuisson initiale ni la fumée ne peuvent les empêcher de continuer à fermenter. D'abord parfaitement blancs et de la consistance du fromage blanc caillé, ils sont presque insipides. Après quelques jours, la pâte prend une couleur brune et devient élastique ; elle a alors un goût assez fort, qui ne plaît pas à tout le monde. Passé une semaine, elle est devenue gluante et translucide : elle s'étire en filaments visqueux lorsqu'on cherche à la fragmenter et dégage une odeur de fromage pourri, auprès de laquelle les émanations d'un camembert très abîmé sont peu de chose.

*

* *

Gaston avait fait réaménager l'ancien débarcadère, qui se trouvait à l'aplomb de la maison. On y descendait par un sentier que le débroussaillage de la pente

avait fait resurgir de sous la végétation épineuse qui l'avait peu à peu effacé. Au bord de la rivière, un ponton construit sur de vieux bidons de pétrole flottait. On l'avait renfloué et réamarré à la rive et Justin avait pris l'habitude de s'y baigner. Un jour qu'il y descendait, sa serviette sur l'épaule et glissant sur de grandes herbes qui avaient repoussé, un tohu-bohu formidable éclata sous ses pieds. Les herbes s'agitèrent sous la poussée d'un animal qu'il avait surpris, et qui maintenant dévalait la pente avec fracas. Pétrifié, Justin voyait le sillage tracé dans les herbes dont les extrémités s'agitaient violemment, mais sans pouvoir apercevoir la bête, qui fuyait aussi vite qu'elle le pouvait vers l'abri des eaux et de la végétation du fleuve. Arrivé à quelques mètres du bord, l'animal dut pourtant franchir l'obstacle d'un tronc couché qui pourrissait là. Et Justin aperçut furtivement la masse lovée d'un serpent énorme, qui aussitôt plongea avec un bruit retentissant. Les jambes en coton, il resta figé quelques minutes sur place ; puis suivit la trace pendant quelques mètres, avant de se raviser : remontant la pente il décida de renoncer au bain pour ce jour là.

« C'était très certainement un python, qui dormait tranquillement au soleil et dont tu as interrompu la sieste, conclut Gaston, auquel il racontait son aventure. D'après ce que tu décris, il devait s'agir d'un très gros : ils peuvent atteindre plusieurs mètres de long et peser un bon quintal. Mais ils ne sont pas dangereux. De mémoire d'homme personne n'a jamais été attaqué. Il

a sans doute eu encore plus peur que toi. Et il n'est pas près de revenir... »

Justin, assis sur la terrasse, rêvassait, hésitant à rentrer chez lui. Ils avaient fini de dîner et sirotaient un reste de vin, profitant de la fraîcheur du soir.

« Ça va là-haut, tu ne t'ennuies pas, tout seul ? » s'enquit Gaston.

« Ça va. Non, je suis bien.

– Mais, tu ne veux pas qu'on t'aide à trouver un cuisinier ? Ou une ménagère ? »

Gaston regardait Justin, l'air goguenard.

« Tu ne vas pas vivre éternellement comme un moine, quand même ?

– Pour le moment ça va. Et je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un à la maison à demeure. De toute façon, je suis si souvent absent...

– Bon, comme tu voudras. Mais si tu changes d'avis, demande-moi, ou à Dorothée. Je vais être absent : je dois descendre sur la côte dans quelques jours. Tu as besoin de quelque chose ?

– Non, j'ai tout ce qu'il me faut. Si, mon courrier. Et des piles pour les lampes torche, si tu en trouves.

– Bien sûr, eh bien, profite de ta liberté. On organisera tout ça quand je reviendrai ; le terrassement est presque terminé et il va falloir que tu nous donnes ton avis pour commencer à construire. »

Il le raccompagna jusqu'au début du sentier.

« Tu marches pieds nus maintenant ? Tu es devenu un vrai broussard. Rentre bien. À propos, je dois aller

chasser avant mon départ. Je vais dans la savane : j'y tue un buffle de temps en temps, pour les ouvriers de la scierie. De cette façon, je laisserai aussi un peu de viande à Dorothée. Est-ce que ça t'intéresse ? Alors ne bouge pas de chez toi demain : je t'enverrai chercher. Nous partirons après déjeuner. Je chasse toujours en fin d'après-midi. »

*

* *

La savane s'étendait devant eux. Ça et là, de grandes étendues d'herbe avaient brûlé. Il en restait des plaques grisâtres, recouverte de cendre, certaines encore fumantes. Des petits bosquets d'arbres nains interrompaient le paysage. Par endroits, au creux d'un vallon, la chenille vert sombre de la forêt-galerie recouvrait le petit cours d'eau qui coulait au fond. Partout ailleurs, de grandes herbes hautes comme un homme barraient la route des chasseurs. Il fallait suivre les larges tranchées laissées par les grands animaux, éléphants ou buffles, qui parcouraient l'espace. Gaston avait expliqué qu'à l'heure où ils allaient chasser, les buffles quittaient progressivement les abords ombragés pour s'aventurer en terrain plus découvert, où ils iraient pâture la nuit durant.

L'arme de Gaston était une carabine équipée d'une lunette. Justin avait emporté une paire de jumelles. Une demi-douzaine de travailleurs de la scierie accom-

pagnaient les deux hommes. En cas de succès une grande partie de la viande leur était destinée, aussi étaient-ils très motivés, concentrés et silencieux. Après quelques dizaines de minutes de circulation précautionneuse, ils atteignirent la lisière d'un espace calciné. Tout le monde s'accroupit. Gaston commença à explorer l'espace libre à l'aide de sa lunette, et plus particulièrement la lisière d'un bosquet qui se trouvait à environ 150 mètres. Justin sortit ses jumelles et fit de même. Un long moment passa. La lumière du jour baissait insensiblement et les ombres des arbres s'allongeaient sur le sol.

Sans bruit, une silhouette grise apparut dans les jumelles de Justin : un buffle sortait lentement du couvert. Il semblait flotter au-dessus du sol et s'arrêtait fréquemment, tournant lentement la tête, de-ci, de-là, les larges pavillons de ses oreilles orientés vers la savane. Par moments aussi il levait son museau vers le ciel et humait l'air, longuement. Lorsqu'il fut arrivé à une cinquantaine de mètres du couvert il s'arrêta et, brusquement, se mit à pâturer avec vigueur. Comme s'il s'était agi d'un signal, plusieurs silhouettes auparavant invisibles se matérialisèrent dans les jumelles. Il s'agissait d'une petite harde d'une dizaine d'individus. Le premier était le plus gros, sans doute un mâle. Silencieux les autres animaux rejoignirent l'éclaireur et avec la même vigueur, mais toujours sans bruit, se mirent à brouter. Auprès de certaines des femelles, on devinait

la silhouette plus frêle d'un veau, à peine visible dans la grisaille des herbes hautes.

Gaston s'agenouilla sur une jambe, l'autre appuyée devant lui. Ils avaient eu chaud en marchant et la sueur coulant sur son front l'aveugla un moment. Il sortit de sa poche un foulard de coton avec lequel il s'essuya soigneusement, avant de le nouer au-dessus de ses sourcils. Puis il vérifia le réglage de sa lunette et celle de la hausse. Enfin, il épaula. Justin, placé derrière lui, vit qu'il ne visait pas le gros mâle, mais une des femelles d'un petit groupe rassemblé un peu en retrait. Gaston reprit son fusil, ouvrit la culasse, vérifia la cartouche : une balle oblongue prolongée d'un grande douille en cuivre clair, et réarma. Il épaula à nouveau et tous, observant la crispation de sa grande carcasse se relâcher progressivement, attendirent la détonation. Elle claqua enfin, sèchement et brièvement, et Justin qui pressentait un bruit beaucoup plus lourd en fut surpris. Là-bas, les buffles semblaient figés sur place. Pourtant, Justin, qui fixait toujours le petit groupe de femelles, vit l'une d'elles chanceler. Il crut qu'elle allait tomber ; mais à ce moment-là le troupeau entier réagit, l'entoura et, semblait-il, la porta jusqu'à la tranchée que le mâle, fuyant le premier, avait ouverte dans les herbes. Les animaux disparurent sans un cri. Seule le tambourinage de leur galop puis le crépitement des herbes piétinées se firent entendre.

Tous les hommes s'étaient redressés. Eux aussi restaient silencieux : la chasse n'était pas terminée. Ils

marchèrent à travers l'espace découvert et, arrivés à une dizaine de mètres de l'endroit où les animaux avaient disparu, ils s'arrêtèrent. Un conciliabule, à mi-voix, eut lieu entre eux et Gaston. Il en résulta que, l'animal touché n'étant certainement pas mort sur le coup, il était trop dangereux d'essayer de le suivre. La nuit était presque tombée : d'un commun accord, ils retournèrent à l'emplacement des pirogues pour y établir le campement. Ils reviendraient le lendemain matin.

Ils dormirent au bord de l'eau et, dès le petit jour, regagnèrent leur terrain de chasse et suivirent la trace depuis l'entrée dans les herbes hautes. Peu de distance les séparait d'un petit groupe d'arbres, à peine un bosquet. Leur gibier était là : une jeune femelle. Étendue sur le flanc, elle portait un trou bien visible au milieu du flanc gauche. Sa robe était d'un beau roux clair, avec des zones plus pâles sous le ventre et au niveau du périnée. Ses petites cornes noires et plates, orientées vers l'avant, portaient de fines striations parallèles. Ses mamelles étaient celle d'une génisse : elle n'avait probablement jamais eu de petit. Gaston, qui avait visé le thorax, l'avait manqué. La plaie du flanc aurait pu ne pas être mortelle rapidement. Mais la balle était forte et, tirée à moins de cent mètres, elle avait transpercé le rumen et atteint un des gros vaisseaux de l'abdomen provoquant une hémorragie massive, comme en témoignaient la pâleur des muqueuses et l'œil en dépression au fond de l'orbite. Ils en eurent la confir-

mation en la dépeçant : son ventre était encombré de gros caillots rouge sombre. La panse éclatée avait répandu partout sa boue liquide d'herbe claire. Les hommes débitèrent la viande en silence, embarquèrent dans la pirogue les quartiers enveloppés et liés dans des feuilles de bananier, et l'on prit le chemin du retour.

Justin revoyait les femelles valides entourer la blessée, la serrant de si près que, même touchée à mort, elle ne pouvait pas tomber, et la porter ainsi jusqu'au couvert. Elle avait dû mourir, là, très rapidement. Le piétinement intense de l'herbe autour du cadavre témoignait probablement des efforts de ses congénères pour l'aider à se relever et à s'enfuir plus loin.

*

* *

À force d'explorer les rives pour y chercher de nouveaux terrains de chasse, Justin et François revinrent un jour à Andoche. C'était le gros village où Justin avait passé la nuit avec Morné quelque temps auparavant. Le village était presque vide : à cette heure du jour tous les habitants valides étaient partis pêcher, relever leurs pièges ou entretenir leurs plantations. Seuls quelques vieillards, restés auprès des feux, s'occupaient à des tâches de remise en état des outils et des filets, ou maternaient les plus petits enfants. Une litanie rythmée se faisait entendre, venue d'une grande maison de brique rouge sur la hauteur du village.

« C'est l'école, indiqua François. Le maître leur apprend les verbes. »

Peu après l'école se vida. Les enfants, garçons et filles, vêtus de pantalons ou de jupes bleu marine et de chemises blanches, se dispersèrent en riant. Le maître apparut à son tour. Justin le reconnut : c'est celui qui l'avait hébergé la fameuse nuit.

« C'est l'heure du déjeuner, dit-il. Bonjour, Docteur, vous êtes de retour parmi nous ? »

Il échangea quelques paroles en langue avec François, qui parut sur la défensive. Justin savait qu'Andoche était un village Farang, alors que François était Barakota : « Décidément, ils continuent à se détester », pensa-t-il.

« Peut-être voudrez-vous déjeuner avec moi ? ajouta le maître. »

Justin accepta, et s'aperçut trop tard que François n'était pas invité.

« Je m'appelle Clauvysse » dit le maître. »

Et devant le regard étonné de Justin :

« Enfin, c'est mon sobriquet. Mon véritable nom est Jean. Je vous expliquerai... Je vous présente mon épouse : Sicelle. Sicelle, le docteur va manger chez nous.

– Vous êtes le seul instituteur ici ? demanda Justin. »

*

* * *

Le repas était bon, mais beaucoup trop épicé pour Justin. Il l'avait déjà remarqué : lorsque la cuisinière était avertie de son arrivée, les plats étaient modérément assaisonnés. En revanche, lorsqu'il arrivait à l'improvisiste...

« On m'a dit que vous aimiez chasser, Docteur ?

– J'ai commencé à chasser depuis que je suis ici. François m'a montré comment chasser la nuit. La difficulté, c'est d'avoir une bonne lampe.

– Oui, les piles-là ne durent pas et c'est difficile d'en acheter. Et ce soir, vous vouliez chasser ? C'est une nuit sans lune, c'est meilleur pour la chasse. Si vous voulez, je connais une ancienne plantation, pas loin d'ici. Personne n'y a chassé depuis longtemps. Elle est encore assez accessible et l'on ne risque pas de se perdre.

– J'étais parti avec François ! tenta Justin.

– Il vaut mieux ne pas être trop nombreux quand on chasse : ça favorise les accidents. De toute façon, Boumba n'ira jamais dans cette plantation la nuit. C'est le côté Farang de la rivière et il y a un ancien village avec un cimetière tout à côté.

– Ah, il y a un côté Farang et un côté Barakota ?

– Oui, ça date de l'ancien temps. Quand les Farangs sont arrivés ici, ils venaient du Nord. Ils ont fait la guerre aux Barakotas. La guerre s'est arrêtée là, au bord du fleuve, et les Barakotas ont déménagé pour installer tous leurs villages sur l'autre rive. Depuis, ils n'ont jamais osé retraverser, même lorsque les Farangs

abandonnaient un emplacement. Ils vont parfois faire une plantation de l'autre côté, mais ils ne restent pas. Il y a trop de cimetières et ils ont peur des revenants.

– Les revenants ?

– Les esprits, les fantômes des ancêtres : ces types-là marchent la nuit autour des anciens villages et si tu passes, ils peuvent te tuer.

– Et ils tuent comment ?

– Ils te tuent, c'est tout. »

*

* *

La nuit était venue.

« Il vaut mieux attendre un peu, dit Clauvysse, les animaux ne sortent pas dès la tombée de la nuit. Nous allons nous asseoir près de cette petite maison et fumer un peu. Vous avez beaucoup de cartouches ?

– J'en ai une dizaine » répondit Justin. Et il exhiba les petits cylindres rouges ou verts.

« Dix, c'est beaucoup. Quelquefois je pars au campement avec seulement deux. Vous avez un fusil à deux coups...

– C'est le fusil de Gaston, il me l'a prêté.

– Gaston, c'est un bon chasseur : il va chasser les buffles dans la savane. Il a une carabine. Il peut tirer de loin.

– Il y a des buffles aussi dans la forêt ? Vous les chassez quelquefois ?

– Pas par ici, il y a trop de villages, les buffles ne viennent pas. Et puis il faut faire une balle... Une balle, c'est fait avec les petits plombs des autres cartouches. On les fait fondre et, quand c'est liquide, on verse dans une cartouche vide.

– Mais ça ne risque pas d'exploser ?

– Si, ça peut, quelquefois. »

Justin imaginait l'opération ; il ne s'y serait pas risqué. Il imaginait aussi la suite : tirer un buffle à quelques mètres avec un lingot de plomb, et sans deuxième coup.

« La chasse au buffle, ça doit être dangereux ?

– Beaucoup dangereux : il faut approcher près, près. Après tu tires et si tu rates, lui tout de suite, il vient... »

Pour la seconde fois Justin remarqua que lorsque Clauvysse était animé par son récit, ou bien parlait des choses du village, il abandonnait son ton policé de maître d'école et se mettait à parler comme n'importe quel villageois, et à le tutoyer.

« Bon, maintenant on peut aller, dit Clauvysse. »

Il se leva et s'éloigna du débarcadère où ils s'étaient arrêtés, à vingt minutes de pirogues d'Andoche. Clauvysse avait insisté pour y aller à la rame, pour ne pas risquer de gâcher la chasse. Justin n'avait pas voulu le laisser pagayer seul et à présent il sentait l'effort dans son dos et ses reins. « Pas étonnant qu'ils aient tous des lombalgies », pensa-t-il, « c'est terriblement inconfortable de ramer assis comme ça, du bout des fesses, sur

deux petits bâtons. »

« Justin, fit Clauvyse, nous allons chasser dans une vieille plantation de caféier. C'est propre par terre : il y a un vieux qui s'en occupe encore et il débrousse sous les arbres. Nous allons prendre chacun un côté. Vous savez comment on fait, vous avez déjà chassé. Et attention, on ne tire que quand on voit, et de près. »

Ils se séparèrent et se mirent à marcher pas à pas sous les arbres, chacun de la taille d'un petit pommier et alignés en files régulières. Le sol était couvert d'une couche épaisse de larges feuilles de forme allongée. Ils étaient pieds nus et posaient leurs pieds avec précaution pour ne pas faire bruissier les feuilles. Après chaque pas, ils tendaient longuement l'oreille, aux aguets du bruit léger d'un animal furetant. L'un et l'autre portaient une torche électrique fixée sur le côté de la tête à l'aide d'un foulard noué. Après un quart d'heure de silence, Justin vit la lampe de Clauvyse s'allumer. Au déplacement prudent du faisceau, il comprit que le maître avait repéré un animal et tournait lentement la tête de façon à le prendre dans le cône de la lampe sans l'effaroucher. Ensuite, il fallait s'avancer précautionneusement, toujours en gardant les « yeux » dans la lumière, jusqu'à être en position de tir, presque à bout portant. Au même moment, Justin détecta le bruit presque imperceptible d'un onglon effleurant la surface d'une feuille. Les oreilles aux aguets, il attendit le bruit suivant tout en montant doucement sa main vers le commutateur de sa lampe. Encore un

bruit minuscule, et il fut certain de diriger la lumière dans la bonne direction. Il alluma et surprit une grosse antilope entrain de pâtre sous les arbres, à une quinzaine de mètres de lui. Le faisceau illumina ses yeux qui renvoyèrent un éclat d'un vert profond, phosphorescent. Elle restait figée, un antérieur levé. Elle était éblouie et comme paralysée. Redoublant de précautions, il avança pas à pas vers elle, retenant son souffle et veillant à ne pas la laisser sortir les yeux du faisceau de la lumière et à ne produire aucun bruit. Il savait que le plus léger déplacement d'une feuille l'aurait libérée, rompant l'effet hypnotique de la lampe et déclenchant sa fuite éperdue.

Il lui fallut plusieurs minutes pour l'approcher. Enfin, il put virer imperceptiblement sur ses jambes de façon à profiler son fusil dans l'axe de la lampe. Il épaula lentement, veillant à ne produire aucun éclat de lumière sur le canon, visa et allait appuyer sur la gâchette lorsqu'il sentit une présence derrière lui : Clauvysse, accomplissant des manœuvres similaires, était arrivé au même endroit. Ils étaient presque dos-à-dos, chacun en position de tirer. Du coin de l'œil Justin vit que le gibier de Clauvysse était une antilope de la même espèce. Chacun d'eux maintenant essayait de deviner quand l'autre allait tirer : un décalage permettrait à la seconde antilope de s'échapper. Justin bloqua son souffle et pressa la détente. Les deux détonations se confondirent en une seule ; Clauvysse avait tiré en

même temps. Assourdis et environnés de fumée, ils scrutèrent la nuit sous les arbres :

« Coup double ! exulta Clauvyse. »

En effet, les deux animaux étaient étendus sur le flanc, l'un et l'autre blessés à la tête et morts sur le coup. L'antilope de Clauvyse était un peu plus grosse et une de ses pattes antérieures était un moignon, sectionné au-dessus du genou.

« Celle-là avait été prise au piège, dit Clauvyse, et elle s'était libérée en se coupant la patte.

– Deux céphalophes à dos jaune, dit Justin, ça fait beaucoup de viande. »

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Si peu de temps réel, quelques semaines, me sépare de mon départ de Port-la-Ville, et pourtant j'ai le sentiment d'habiter ici depuis des mois. Petit à petit j'explore mon nouveau domaine. Un dédale de sentiers partait de la maison du temps où Gaston l'habitait. Mes promenades les ont progressivement rouverts. Ils sont clairs maintenant et je peux m'y aventurer pieds nus : je sens mieux le sol et ma démarche est plus silencieuse. Ainsi, plus d'une fois, j'ai pu surprendre des animaux sans être vu. Les premiers temps, la forêt me paraissait étrangement vide. Mais j'ai appris à m'immobiliser au moindre bruit, à me dissimuler sous les feuillages et à attendre

patiemment que l'animal silencieux que je guette, rassuré, se remette en mouvement.

Un jour que je surveillais ainsi un grand arbre où je soupçonne le daman qui hurle près de la maison toutes les nuits d'avoir établi son nid, une chose extraordinaire est arrivée. Un petit animal a soudain sauté sur mon épaule puis, trottinant dans mon dos, est passé sur mon autre épaule. De là il a bondi sur le tronc d'un petit arbre où il s'est arrêté. Sans oser tourner la tête, de peur de l'effaroucher, j'ai réussi à l'apercevoir du coin des yeux. C'était un minuscule écureuil, plus petit que mon poing fermé. De la branche où il s'était perché, il s'est retourné et a regardé le chemin parcouru, sa queue en panache retroussée au-dessus du dos. Quelque chose, sans doute, lui paraissait bizarre, mais pas suffisamment pour qu'il s'enfuît. Après une bonne minute d'observation, il a fait demi-tour et repris tranquillement son escalade.

À cet apprentissage de la forêt s'ajoutent mes conversations avec Clauvysse. Nous sommes devenus amis et je vais fréquemment jusqu'à Andoche pour y passer la nuit. Je manœuvre la pirogue seul à présent, et le trajet sur le fleuve m'est devenu familier. Nous dînons ensemble avant d'aller chasser. J'espérais y retrouver Mescaline :

« Elle n'est plus ici, m'a dit Clauvysse. Elle était venue en visite et maintenant elle est retournée dans sa famille. Mais il y a au village plusieurs femmes qui chôment, je te les montrerai.

– Des femmes qui chôment ?

– Oui, qui n'ont personne ! »

Effectivement, il y a des possibilités. En outre, mon assiduité pour Andoche m'enlève la tentation de visiter la maison de Gaston : il n'est toujours pas revenu de son voyage sur la côte et je préfère éviter les risques d'un tête-à-tête avec Dorothée. Ce qui ne m'empêche pas de penser à elle, au contraire.

*

* * *

Clauvysse m'a fait prévenir par un gamin : « son pygmée » avait tué un éléphant. Je me suis rendu au village. Chasser l'éléphant en forêt est une chasse à haut risque. Il faut approcher suffisamment l'animal pour pouvoir le tirer dans un environnement où il est beaucoup plus à l'aise que le chasseur. Si près de l'animal que l'on provoque obligatoirement sa charge. Il reste alors à faire preuve de sang froid et à bien ajuster le premier coup : la chance vous est rarement donnée de tirer une seconde fois. Peu de chasseurs s'y risquent. Rares sont d'ailleurs dans les villages, ceux qui possèdent une arme et des munitions suffisamment puissantes pour essayer. Pourtant, les dégâts répétés causés dans les plantations par les petites hardes qui parcourent la forêt, mettent parfois les villageois devant ce dilemme : ou bien trouver le moyen de les dissuader de revenir, ou bien déménager le village ailleurs. En effet, les éléphants mémorisent très

bien les sites où ils ont une chance de trouver à manger. De plus, comme beaucoup d'animaux de la forêt, ils ont également la mémoire des périodes auxquelles la nourriture est disponible. Une plantation fréquentée avec succès par les grosses bêtes, a toutes les chances de l'être à nouveau au cours des saisons suivantes. Les exemples sont nombreux, de plantations revisitées au moment où les planteurs allaient entreprendre la récolte. Le meilleur moyen de les dissuader est de les effrayer suffisamment pour qu'ils perdent l'envie de revenir : en leur tirant dessus par exemple. Mais, mettez vous à la place du malheureux assis sous un arbre, au milieu de la plantation et attendant l'éléphant en espérant que l'odeur de sa présence, et éventuellement le bruit de la détonation d'un calibre douze, puisse faire changer d'idée le (ou les) pachydermes. Il y a bien peu de volontaires. De plus, les raids ont lieu préférentiellement la nuit.

Parmi les habitants des forêts, les Pygmées sont ceux qui connaissent le mieux sa flore et sa faune : ils sont capables de découvrir et collecter des variétés de plantes ou d'animaux que les autres Africains ne distinguent pas. Aussi sont-ils sollicités lorsque les éléphants posent problème à un village. Eux seuls sont capables de les approcher, et même de les suivre, sans se faire découvrir. Ils semblent que, pour éviter d'être flairés, ils s'enduisent le corps avec les excréments de leur proie. Eux seuls également, ont le culot de pratiquer une chasse à l'affut à haut risque. S'étant badigeonné d'excréments d'éléphants, après avoir creusé une fosse sur la trace empruntée

régulièrement par ces animaux, il s'y enferme. La fosse est petite, de la taille d'un pygmée accroupi. Son ouverture est camouflée par des feuillages : il ne reste plus qu'à attendre. Dans sa fosse, le pygmée n'est pas seul : il a son fusil. C'est un simple fusil de chasse, incapable de tuer un éléphant debout. Par contre, si le tireur se trouve en position de tirer par en-dessous et de lâcher sa charge dans le ventre de l'adversaire... C'est ce qui se passe, lorsqu'un éléphant enjambe la fosse : le chasseur tenant son fusil verticalement devant lui, envoie une courte sagaie qui remplace la cartouche de plomb habituelle. Elle pénètre l'abdomen à bout portant et y fait quelques dégâts. Surpris, le gros animal s'enfuit : il ne reste qu'à le pister. On se doute que la plaie est rarement mortelle sur le coup. Par contre, après quelques jours, les viscères transpercés et déchirés ont relâché suffisamment de débris digestifs dans le péritoine pour que l'animal meure d'une infection aigüe. Le pisteur court alors au village pour annoncer la bonne nouvelle.

Aussitôt prévenu le village entier se déplace, à l'exception de quelques infirmes et vieillards particulièrement débiles. Il faut parfois un jour ou deux, pour arriver sur les lieux. Entre temps l'éléphant a « faisandé ». Ces gros animaux ont le tube digestif rempli de débris végétaux en fermentation, aussi gonflent-ils rapidement après leur mort. Lorsque les convives surviennent, le premier qui entreprend le dépeçage (à coups de machette) provoque l'explosion d'une sorte de bombe végétale à retardement, inoffensive, mais pas

inodore. Dans un rayon de quelques mètres tout le monde est aspergé : la fête peut commencer. Pendant plusieurs jours, les arrivants font ripaille, se gavant d'une viande abondante, quoique déjà légèrement « avancée ». Avec le climat, la situation empire assez rapidement, qu'importe : ce n'est pas tous les jours que l'on mange de l'éléphant. Au bout d'une petite semaine de kermesse, le village regagne ses pénates. En emportant les restes : avant le départ la carcasse est soigneusement nettoyée, les blocs de viande, empaquetés de feuilles, étant chargés sur des hottes que les femmes portent dans leur dos. On imagine l'état des victuailles, une fois tout le monde rentré.

Donc Clauvysse tenait à me faire goûter à cette viande particulière. Je m'y suis prêté. Au premier abord, ce n'était pas désagréable : il m'a été servi une sorte de ragoût dont la partie carnée était extrêmement tendre (on comprend pourquoi) et dont l'assaisonnement, assez fortement pimenté, masquait suffisamment les effluves pour que le consommateur ne se sente pas en danger. Malheureusement, une partie importante des bactéries putréfiantes ayant survécu à la cuisson, j'ai ensuite connu une nuit assez agitée : je n'en dirai pas plus. Il m'a quand même fallu plusieurs jours pour m'en remettre.

*

* *

L'orage était passé. Justin restait assis sur la terrasse, profitant de la douceur de l'air humide. Il n'avait fait aucune lumière, pour ne pas être envahi d'insectes. Les bruits de la nuit l'enveloppaient d'une rumeur familière et rassurante. Ses expéditions nocturnes avec François, ou Clauvyse, lui avaient appris à les reconnaître : aucun ne l'inquiétait plus. Il repensait à ses premières nuits, seul dans la maison. Aux hululements et aux cris qui éclataient soudainement et le réveillaient en sursaut. Au tumulte continu des bruits d'insectes qui lui avaient paru assourdissants et qu'il entendait à peine, à présent. Les heures accumulées de chasse nocturne et la marche pas à pas sur des sentiers à peine tracés, avaient éduqué son oreille et il savait, dorénavant, distinguer les bruits essentiels parmi les mille bruissements de la forêt. Il avait résolu de se promener seul, le lendemain. La rivière était semée d'îles plus ou moins grandes. Certaines étaient de simples îlots, des rochers couverts de quelques arbres que les crues malmenaient. D'autres étaient si vastes que l'on mettait plus d'une heure à les traverser. Toutes avaient une topographie fluctuante, au rythme des saisons. En saison sèche, le niveau de la rivière baissait de près de six mètres. Certaines îles étaient alors reliées à la rive, ou entre elles, par des chaussées pierreuses naguère submergées. Il avait repéré, au cours de ses déplacements avec François, une île particulièrement grande ; renseignements pris, elle était inhabitée, et il était curieux de voir ce qu'il allait y découvrir.

Il réfléchissait au trajet, parsemé de petits rapides au travers desquels il fallait zigzaguer, et à l'opportunité de prendre avec lui, ou non, son fusil, au risque de le perdre en cas de naufrage, lorsqu'un bruit de pas sur la terre détrempée du chemin éveilla son attention. C'était un pas qui allait vivement, mais sans précipitation. La boue rouge chuintait sous les pieds du marcheur qui se rapprochait de la maison. La nuit était sans lune et il ne put distinguer que sa silhouette, lorsqu'il sortit de l'abri des arbres. Mais soudain son cœur se mit à battre plus vite et, avant même que son visiteur ait atteint la terrasse, il l'avait identifié :

« Bonsoir ! dit Dorothée.

– Bonsoir ? »

Elle s'approcha vivement de lui et au moment où il ouvrait la bouche, posa un doigt sur ses lèvres :

« Non, ne dis rien. » Et elle se glissa près de lui.
« Tu ne viens plus nous voir ? Alors c'est moi qui suis venue.

– Mais Gaston ?

– Il est toujours sur la côte. Il ne rentrera pas avant une semaine.

– Mais...

– Mais quoi ? Gaston ? tu sais bien qu'il a une femme dans chaque village, comme toi d'ailleurs. Tu crois qu'à Port-la-Ville il chôme ? Ça c'est une histoire entre toi et moi. Il ne faut pas que ça se sache, c'est tout. »

Justin restait abasourdi par son aplomb. Il vivait une scène qu'il avait imaginée plusieurs fois et Dorothee était apparue si soudainement, qu'il avait l'impression de ne pas être complètement éveillé. « Elle a raison », pensa-t-il. « Pourquoi est-ce qu'elle ne choisirait pas, elle aussi ? » Et en même temps : « Tu fais l'esprit large, mais, au fond, ça t'arrange bien ». Elle était pourtant bien réelle devant lui. Elle avait marché vite et la peau de ses épaules était légèrement moite. Il sentait son odeur, mêlée à celle de la fumée des feux de bois que tous les villageois portaient dans leurs cheveux, et lui aussi lorsqu'il passait ses nuits au village. Elle leva son visage vers lui :

« Tu veux que je m'en aille ? »

Pour la première fois, depuis qu'il la connaissait, elle ne paraissait plus si sûre d'elle-même. Il posa les mains sur ses épaules et les laissa descendre dans son dos. Elle inclina la tête et il sentit contre son front le fil serré des petites tresses nouées les unes aux autres :

« Non, reste », et il la serra contre lui. « Viens, » et la prenant par la main, il la fit entrer dans la maison.

*

* *

Justin descendait le courant vers la grande île qu'il avait décidé d'explorer. Finalement, il n'avait pas pris le fusil, seulement une pagaie, une machette, car il s'attendait à devoir débrousser, et un jerrican à demi

empli de carburant. Dorothée s'était enfuie avant le jour. Il avait les idées confuses en ce qui la concernait. Il s'y mêlait une grande envie de la revoir et les reproches qu'il se faisait de s'être laissé entraîner dans une situation sans issue. Mécontent de lui-même, il avait décidé d'y repenser plus tard, à tête reposée. Pour l'heure, les difficultés de la navigation sur une portion du fleuve qu'il connaissait mal accaparaient heureusement toute son attention. Il s'efforçait de contrôler autant que possible sa descente, mais il savait bien qu'en certains endroits la force du courant et l'étroitesse du passage entre les rochers, ne lui laissaient pas beaucoup de choix : il fallait décider rapidement de la direction à prendre et faire basculer au bon moment la pirogue dans le flot, tout en espérant que ça ne touche pas. Et il restait toujours la possibilité d'un obstacle imprévu : une grosse branche venue s'insérer entre les rochers, depuis le dernier passage, et qui bloquerait brutalement son embarcation. Il eut quelques frayeurs, racla le fond ici où là, embarqua un peu d'eau, mais finalement franchit le dernier petit rapide ; l'île était devant lui. Il contourna un gros banc de rochers qui formait son avant-garde et eut la bonne surprise de découvrir une petite plage de sable qui constituait un débarcadère naturel. Il s'y échoua, amarra solidement la pirogue à une souche et entreprit son exploration.

L'île était suffisamment grande pour que les arbres qui poussaient ici aient pris toute leur ampleur. Une fois passé le rideau de lianes qui pendait le long de la

rive, le sous-bois était assez clair. Il y faisait sombre et frais et Justin eut peu à se servir de la machette. Il trouva même des sentiers, pistes d'animaux ou d'hommes, qu'il pouvait suivre. Il marchait lentement, s'arrêtant souvent et écoutant, cherchant à distinguer parmi les bruits d'insectes, qui dominaient, ceux d'autres animaux. Un vol de grands oiseaux bleu sombre s'abattit soudain en poussant des roucoulandes sonores. Ils étaient nombreux et volaient en ordre dispersé, s'appelant, se répondant, se rejoignant, effectuant entre eux des allers et retours, bruyants, bavards et se saoulant de leurs propres cris. Certains descendaient jusqu'aux branches plus basses et Justin put en voir quelques-uns arrêtés dans un halo de lumière, là où les rayons du soleil avaient percé les feuillages. Ils étaient bleu gris sur le dos et vert sombre sur le ventre, de la taille d'un gros pigeon, portaient sur le bec une caroncule rouge et sur la tête une huppe noire. « Des grands Touracos », pensa Justin. Il regretta de ne pas avoir pris son fusil : leur chair était succulente. Ils finirent par disparaître, toujours caquetant et criant, et le sous-bois reprit sa tranquillité. Justin, craignant de ne pas savoir retrouver sa pirogue, suivait à distance la rive, veillant à toujours apercevoir la lueur grise des eaux de la rivière, accompagné par le bruit de cascade des rapides. La forêt était semblable à une nef immense avec la colonnade de fûts élevés de ses grands arbres, les arcs cintrés de leurs branches les plus basses et la lumière diffuse qui, par endroits, perçait la voûte par de grands

faisceaux s'évasant vers le sol. Les odeurs humides et la fraîcheur de l'air, et ses relents de moisissure, ajoutaient à l'illusion de se tenir dans le chœur d'une église démesurée.

*

* *

Ce silence ouaté, où tous les bruits s'étouffaient, fut brusquement détruit par un énorme craquement. Justin s'immobilisa et attendit. D'autres craquements suivirent. Un arbre était en train de s'ouvrir en deux et l'on entendait maintenant le grincement de ses fibres qui se déchiraient. Un grand remuement de feuillage l'accompagnait : quelqu'un, ou quelque chose, secouait les branches avec frénésie, comme s'il cherchait à les tirer au sol en les brisant. Justin se demandait quel animal pouvait produire ce bruit, lorsqu'il cessa subitement. Un long silence s'ensuivit. Justin attendit un long moment, puis se remit imperceptiblement en mouvement. Après avoir franchi une dizaine de mètres, il tomba sur une grosse motte de débris végétaux verdâtres. Il s'en dégageait quelques fumées odorantes et il reconnut la masse excrémentielle volumineuse d'un éléphant. L'animal venait de se soulager : il devait être tout près. Les craquements reprirent plus loin et Justin continua de suivre la piste, bien visible dans la végétation rase du sol ; elle suivait plus ou moins un petit sentier sinueux. Il ne tarda pas à décou-

vrir l'arbrisseau que l'éléphant venait de casser en deux en cherchant à attirer vers le sol les branches les plus hautes, chargées de feuilles, dont il s'était nourri. Plus loin dans le sous-bois, les bruits de branches brisées se faisaient toujours entendre : l'éléphant poursuivait tranquillement sa promenade alimentaire, ébranchant méthodiquement tous les arbres convenables. « S'il ne m'a pas encore repéré c'est que, par chance, le vent m'est favorable », pensa Justin. Tous les sens en éveil, et très excité maintenant qu'il avait compris qu'au moins pour l'instant, c'était lui qui contrôlait la situation, il redoubla de précautions pour ne faire aucun bruit au sol. Et même, il chercha à accélérer le pas, espérant réussir à apercevoir sa proie.

Malgré la prudence de Justin, ou bien parce que le vent, tournoyant de façon imprévisible dans les sous-bois, l'avait tout à coup trahi, l'éléphant finit par sentir qu'il était suivi. Les craquements s'interrompirent à nouveau. Au même instant Justin eut la sensation que tous les autres bruits de la forêt s'étaient tus simultanément. Il s'immobilisa, vaguement dissimulé derrière un tronc, et attendit. Plus le temps passait, plus il prenait conscience de la précarité de sa situation : seul, isolé dans un endroit où personne ne savait qu'il avait décidé d'aller, pieds nus, une machette dérisoire au bout du bras. Il réfléchit soudain qu'il avait cru suivre un seul animal, mais qu'il pouvait très bien y en avoir plusieurs. Les éléphants se déplacent souvent en petites hardes, celui ou ceux qu'il avait suivis devaient à pré-

sent utiliser toute l'acuité de leur ouïe et de leur odorat pour tenter de localiser d'où venait l'odeur d'homme qu'ils avaient éventée. Et si tout à coup une charge collective se déclenchait, quelle attitude adopter ? Il n'en menait pas large, et l'attente se prolongeait. Avec chaque seconde écoulée, la menace d'un dénouement imprévisible lui paraissait plus lourde à soutenir...

Il était presque résolu à sortir de son immobilité et à amorcer prudemment une retraite, pas à pas, lorsque les craquements reprurent, tout proches. À une vingtaine de mètres de lui les branches d'un petit bosquet se mirent en mouvement. En même temps il aperçut la silhouette grise, haute de plusieurs mètres, de l'animal qui, lui aussi venait de décider de briser le silence par l'action. Le mince rideau de verdure derrière lequel il s'était camouflé s'entrouvrit, et Justin comprit que l'éléphant amorçait une charge dans sa direction. Il était figé par la peur et ne pouvait plus que subir les événements. Au moment où il jugeait que tout était consommé, l'éléphant dévia brutalement sa course dans la direction opposée et s'enfuit droit devant lui, brisant tout sur son passage. Le battement de tambour de ses quatre pieds faisait résonner la forêt au point que Justin eut le sentiment de sentir la terre trembler sous lui. Arrivé à une distance qu'il évalua à une centaine de mètres, l'éléphant s'immobilisa à nouveau, et le bruit cessa instantanément. Justin attendit quelques secondes et, ayant conclu que l'animal était bien seul, il respira plusieurs fois profondément et sentit son corps

se dénouer. Au même instant, il entendit à nouveau tous les bruits de la forêt.

*

* *

Il avait repris le contrôle de lui-même et alla explorer le bosquet. Il y trouva des marques conformes à ce que Clauvyse et François lui avaient décrit au cours de leurs conversations. L'animal, se sachant poursuivi, mais incapable de localiser précisément le danger, s'était couché sur le sol de tout son long ; la surface de menus feuillages écrasés en témoignait encore. À une extrémité, on pouvait voir une nouvelle motte de crotin, plus petite que la précédente, ainsi qu'une large nappe humide : il avait déféqué et uriné pendant qu'il était couché, de façon à se délester avant de fuir. La charge ébauchée, dont Justin avait cru être la cible, était un départ au hasard dans la mauvaise direction. Dès que l'éléphant avait pu repérer précisément la menace, il avait bifurqué et avait fui éperdument. La très forte odeur d'urine ne laissait aucun doute sur l'identité du fugitif, si toutefois Justin en avait eu. En s'enfuyant, l'éléphant avait tout renversé et brisé sur son passage et l'on pouvait suivre sans difficulté sa piste : sur une cinquantaine de mètres, la terre était labourée, les branches mortes émiettées et les ponts de lianes, qui joignaient auparavant les arbres, coupés en deux, pendaient de chaque côté de la trace. Puis tout à coup, plus rien : les empreintes de pied s'évanouissaient et plus

aucun dégât n'était visible au sol. Seules les anses arrondies des lianes, se balançant faiblement, révélèrent son passage. Peut-être avait-il surévalu le temps et la distance de la course ; l'animal pouvait être beaucoup plus proche de lui qu'il ne l'avait cru. Il se souvint de certains récits de chasse, où des animaux, éléphants ou buffles, s'étaient dissimulés pour attendre leurs poursuivants et les charger à bout portant. Il décida de ne plus s'attarder et, rebroussant chemin, regagna rapidement la rive et sa pirogue.

La lumière du jour déclinait. Il était resté sur l'île plus longtemps qu'il ne l'avait pensé. Il avait très faim aussi, et soif. Rapidement, il recueillit à la surface de l'eau, dans sa main disposée en coupe plusieurs lampees qu'il but avidement. Il fallait rentrer sans tarder pour éviter de naviguer la nuit. Il mit en route le moteur et, enclenchant la transmission, dirigea la proue de son embarcation vers le premier rapide. Il était encore secoué par ce qu'il venait de vivre, mais en même temps terriblement exalté. Il n'avait jamais connu de situation aussi stimulante ; sa nouvelle vie lui plaisait tous les jours un peu plus. Cependant, le jour baissait rapidement. Il négocia sans trop de peine quelques passages difficiles. Il en restait un dernier maintenant à franchir : il fallait côtoyer un banc de rochers affleurant, puis donner un brusque coup de barre à angle droit pour s'engager contre le courant, entre deux îlots. En cet endroit, il y avait très peu de fond. Ensuite la voie était libre jusqu'à son débarcadère. Il franchit la

barre en touchant un peu et, soit que le frottement ait trop ralenti la pirogue, soit qu'il ait mal évalué le moment où il fallait virer, il fut pris en travers et repoussé vers l'aval où la pirogue se coinça au milieu des rochers. En même temps elle s'inclina et se remplit d'eau. Le moteur submergé s'étouffa et Justin se retrouva bloqué au milieu de la rivière, à un quart d'heure à peine de chez lui, mais sans espoir de voir arriver du secours avant le lendemain matin, au plus tôt.

*

* *

Sa situation n'était pas périlleuse : le banc de rochers était peu profond et, en descendant de la pirogue pour essayer de la renflouer, il se retrouva avec de l'eau à mi-cuisse. Le courant n'était pas très violent non plus et il avait réussi à rattraper au vol le jerrican, que le choc avait éjecté, et qui commençait à dériver vers l'aval. Entre temps la nuit était complètement tombée. Un croissant de lune était apparu et les premières étoiles se mirent à scintiller : la nuit qui s'annonçait serait très claire. Quelques petits nuages s'effiloçaient au-dessus des arbres. Les bruits du jour s'étaient atténués et l'on entendait mieux à présent ceux de la rivière, qui elle aussi était plus calme, comme si, avec la nuit, elle avait pris un rythme plus léger. La lumière nouvelle, se réfléchissant sur l'eau, éclairait les orbes parallèles des courants. Les feuillages des petits arbres,

qui ornaient les deux îlots délimitant le passage, bruisaient de temps en temps.

La pirogue était solidement fichée entre deux rochers, l'eau qui l'avait envahie l'alourdissait et il était très difficile de la bouger. Pourtant il pensait, avec un peu d'efforts, pouvoir la débloquer et la tirer vers un endroit plus abrité. C'est en effet ce qu'il réussit à faire. Restait le problème du moteur : l'eau avait dû pénétrer dans la culasse et se mélanger au carburant. Il n'était pas envisageable, seul comme il l'était, d'essayer de remonter le courant en pagayant : la pirogue était beaucoup trop lourde. Il fouilla ses poches et y trouva un briquet. Il avait emporté quelques cigarettes qu'il sortit aussi ; elles n'étaient plus que des petits boudins détremés et en partie disloqués, qu'il finit par abandonner au courant. Il n'avait rien absorbé depuis le matin et, les émotions aidant, il était véritablement torturé par la faim. Cela l'aiguillonnait à tel point qu'il envisagea un moment d'abandonner la pirogue et de tenter de rentrer à la nage, ou tout au moins de regagner la rive en un endroit d'où il pourrait continuer à pied.

Brusquement, il se décida à décalotter la culasse ; la bougie apparut. Avec quelques efforts, il réussit à la dévisser. Il sortit son briquet, tira sur la mèche et trancha la partie mouillée sur le fil de la machette. Après quelques essais, le briquet consentit à s'allumer. Il le laissa brûler un moment et, quand la flamme eut repris une taille normale, il l'appliqua sur le culot de la bou-

gie. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois. La bougie une fois revissée, le moteur hésitait, faisait entendre deux ou trois flatuosités mouillées, puis s'étouffait sans espoir. Après beaucoup d'efforts, il fit entendre un son plus clair, faillit encore s'étrangler et, stimulé par quelques accélérations, se mit enfin à ronronner avec régularité. Justin, les pieds dans l'eau, explora le banc de rochers pour y prendre des marques et repéra soigneusement le bon passage. Puis, il attacha les objets mobiles au fond de la pirogue en utilisant l'amarre. Ensuite, il remit la pirogue dans le sens du courant et se laissa dériver vers l'aval en décrivant un grand cercle. Quand il jugea qu'il pouvait prendre suffisamment d'élan, et après avoir vérifié une fois encore ses repères, il bascula le nez de la pirogue vers l'amont, poussa le moteur au maximum et passa l'obstacle sans coup férir. Désormais, il ne lui restait plus qu'un grand espace d'eau libre à franchir pour rentrer chez lui. Enchanté de sa journée, il songea qu'en le quittant au petit matin, Dorothée lui avait promis de le rejoindre à nouveau ce soir.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Je repense souvent à cette sensation bizarre, lorsque j'ai compris que l'éléphant m'avait repéré : tous les bruits de la forêt instantanément effacés, comme s'ils

n'existaient plus. Ensuite, un silence à couper au couteau, où un frémissement normalement imperceptible devenait tout à coup parfaitement audible. Les insectes et les autres animaux n'avaient certainement pas cessé leurs bruits pourtant. La seule explication est que la peur m'a permis d'atteindre un niveau de vigilance si élevé, que mon cerveau filtrait les bruits, et que, momentanément, je n'entendais plus que ceux qui étaient relatifs au danger.

Petit à petit, je prends tellement confiance que j'en oublie toute prudence. Je suis bien conscient néanmoins qu'il y a des risques : plusieurs fois ces derniers temps, je suis passé assez près de la rupture. Mais ce ne sont pas les rencontres avec des animaux, finalement, qui m'apparaissent être dangereuses. Les plus récentes m'ont appris qu'à condition de ne pas les surprendre de trop près, ils choisissent toujours la fuite. Non, comme me l'ont affirmé tous les gens qui se déplacent seuls en forêt, le danger le plus important est d'y perdre sa route. J'en ai fait l'expérience, il y a peu, dans un environnement pourtant familier. J'avais traversé le fleuve et amarré la pirogue à l'embouchure d'un petit marigot que je connais bien, pour souvent y chasser. Je me suis engagé dans la forêt en suivant le bord du cours d'eau. Plus j'avais, plus les rives se resserraient et devenaient abruptes et, finalement, j'ai cheminé dans une sorte de boyau boueux. À un certain endroit, les parois portaient d'énormes traces de glissades et le fond du marigot était empli d'une boue fangeuse trouée par les traces de larges

pieds. C'est le terrain de jeux, très fréquenté, d'une troupe d'éléphants qui, après s'être laissés glisser le long des parois, assis sur leurs larges postérieurs, finissent de prendre leur bain de boue en se roulant au fond.

Après une heure ou deux de chasse, je m'apprêtais à rentrer en suivant mon fil d'Ariane : impossible de perdre ma route dans ces conditions. Et pourtant, il a suffi que je m'écarte d'une centaine de mètres, pensant couper au plus court à travers les méandres... Tout à coup, j'ai réalisé que j'aurais dû rejoindre la rive du fleuve depuis longtemps. J'ai alors cherché à retrouver le marigot, sans succès. Le ciel nuageux et l'épaisseur de la canopée m'empêchaient de m'orienter sur le soleil.

J'ai erré un bon moment, jusqu'à rencontrer un grand arbre isolé au milieu d'un emplacement circulaire de la taille de la piste d'un petit cirque, lui aussi piétiné par de grands pieds : par hasard j'avais trouvé le « grattoir » sur lequel les éléphants viennent se débarrasser de la croûte de boue accumulée sur leurs flancs et leur dos. Le tronc, parfaitement vertical et totalement ébranché, en était couvert jusqu'à une hauteur d'environ quatre mètres. J'ai essayé de me réorienter et je suis reparti. J'ai marché longtemps et tout à coup je me suis retrouvé devant le même grand arbre : j'avais tourné en rond pendant presque une heure ! La panique m'a pris et je me suis mis à courir dans tous les sens, comme un rat affolé d'être pris au piège. Petit à petit, j'ai repris le contrôle de moi-même, je me suis assis au pied de l'arbre et j'ai attendu que ma respiration et mon

cœur retrouvent un rythme normal. Un moment j'avais cru devenir fou. Et puis j'ai fait le point. J'étais perdu, avec comme viatique : mon fusil, quelques cartouches, un paquet de tabac, ma pipe et un briquet. Aucune chance qu'on parte à ma recherche : je n'avais rencontré personne depuis deux jours, pas même Dorothée. La seule possibilité était qu'on finisse par remarquer mon absence (après combien de temps ?) et qu'on repère la pirogue, amarrée au bord du fleuve.

La venue de la nuit m'inquiétait, sans lampe et dans ces lieux que les éléphants se sont appropriés. J'ai décidé que je devais sortir de là à tout prix ! J'ai repris mon fusil et me suis remis à marcher en cherchant, vainement, quelque point où me repérer. Après un moment ma progression s'est heurtée à une barrière épaisse et dense de feuillage épineux. Tout le monde ici sait que cette végétation est caractéristique d'un emplacement artificiellement déboisé : probablement une ancienne plantation abandonnée. Au centre de l'espace de repousse, on trouve souvent les vestiges de quelque abri rudimentaire, et l'amorce des chemins qui permettaient aux cultivateurs d'accéder à leurs champs. J'ai donc cherché à pénétrer au plus épais de la haie épineuse qui m'arrêtait. Comme je le prévoyais, la végétation s'est progressivement éclaircie, mais tout à coup j'ai rencontré un obstacle imprévu : un énorme tronc d'arbre couché, presque aussi haut que moi et long d'une quinzaine de mètres. Il ne s'agissait visiblement pas d'un arbre mort tombé, ou abattu par une tempête, car son

tronc parfaitement cylindrique était complètement écorcé et ébranché. J'ai entrepris de me hisser à califourchon sur la bille de bois, et une fois au sommet, j'ai jeté un regard de l'autre côté : le sol était jonché de petits copeaux rectangulaires et réguliers, de ceux que produit le travail d'une herminette. J'ai immédiatement éprouvé un grand soulagement : ce petit bois, bien sec, me permettrait d'allumer à coup sûr un feu, si je devais passer la nuit ici. Comme je m'apprêtais à sauter, j'ai senti soudain se dissiper toute la tension accumulée depuis que je m'étais trouvé perdu. Et brusquement : j'ai compris. Ce travail régulier à l'herminette, je l'avais déjà observé à Andoche : ici, des hommes avaient creusé le tronc abattu pour y fabriquer une grande pirogue monoxyde ! À quelques mètres, une tranchée bien large s'enfonçait au travers des broussailles : la piste qu'ils avaient ensuite utilisée pour traîner la pirogue jusqu'à la rivière. Je me suis mis à courir en riant, de plus en plus vite, et bientôt j'ai pu entendre le bruit des eaux. Quelques minutes après j'étais au bord du fleuve. Il m'a suffi de m'orienter pour retrouver la pirogue et rentrer chez moi.

*

* *

Justin avait découvert mille choses depuis qu'il était ici, et il lui en restait tant à connaître encore, qu'il se mit à envisager avec une certaine appréhension la reprise des travaux dans le futur hôpital. Une fois les

bâtiments construits, le travail d'organisation et de gestion accaparerait l'essentiel de son temps. Alors, c'en serait fini des escapades et du temps non compté. Tout cela le fit penser à Gaston, puis à Dorothée... La lune avait déjà accompli un bon bout de chemin dans le ciel : il devait être assez tard, et elle n'arrivait pas. Il prit conscience qu'il la guettait depuis son retour et se mit à craindre qu'elle n'ait été retenue de sortir. Il pensa marcher à sa rencontre, mais réussit à s'en dissuader. Il était à la fois impatient et mal à l'aise. Il entrevoyait toutes les embûches d'une liaison prolongée et savait au fond de lui-même qu'il serait difficile de garder bien longtemps le secret. Mais il refusait d'envisager de ne pas la revoir. Il résolut de s'en remettre au destin : quoi qu'il puisse arriver, ce qu'il vivait méritait d'être vécu et il ne voulait pas y renoncer. À cet instant, il entendit enfin le bruit de ses pas. Quelques instants plus tard elle était devant lui. Elle voulut s'expliquer...

« Ça n'a pas d'importance, lui dit-il, Viens... »

La lampe, sa mèche réglée au plus bas, dispensait dans la chambre une faible lumière jaune, encore atténuée par les rideaux de toile fine et transparente qui entouraient le lit. Elle était enveloppée dans un grand pagne, comme si elle revenait de se laver à la rivière. C'est sans doute le prétexte qu'elle avait pris pour ressortir : ses cheveux conservaient un peu de l'humidité de sa baignade et, lorsqu'il se pencha vers elle pour dénouer l'étoffe sur sa nuque, il sentit l'odeur de savon qui imprégnait encore sa peau. Doucement le pagne

glissa de ses épaules jusqu'à n'être plus retenu que par les arcs redressés de ses seins. Elle était à demi allongée et son dos nu et cambré prenait des reflets changeants d'acajou dans la clarté mouvante de la lampe. Il s'inclina vers elle et doucement explora tous les endroits où sa marche rapide sous les arbres avait déposé les senteurs d'une moiteur musquée. Elle le laissait l'effleurer et la sentir, les lèvres mi-closes, avec toujours son petit sourire, puis elle s'allongea et tout en repoussant le pagne, l'attira vers elle. Il sentit ses mains défaire ses propres vêtements et l'en débarrasser. Lorsqu'il fut presque nu, elle referma très fort ses bras autour de ses épaules et se pressa contre lui. Il sentait s'empreindre en lui toutes les courbes de son corps et pendant un long moment, la tête enfouie dans le creux de son cou, il s'abandonna à toute cette douceur. C'est elle qui le repoussa, fit glisser ses derniers vêtements, tout en se désentortillant définitivement du pagne et, l'attirant à nouveau vers elle, l'emprisonna en verrouillant ses jambes autour de lui. Comme il cherchait à se mouvoir, elle resserra encore sa prise. Elle était si forte qu'il ne pouvait que subir, ses hanches contre ses hanches et son ventre étroitement pressé contre le sien. À chacune de ses tentatives pour se dégager, elle répondait par une pression plus forte. Il la regarda. Elle souriait encore. Il eut envie de la mordre. Il approcha son visage du sien en découvrant les dents et elle se mit à rire silencieusement : à chaque secousse de son ventre, il sentait sous lui le chatouillement soyeux des bouclettes de sa toi-

son. Brusquement elle cessa de rire, son regard se mouilla et ils se regardèrent pendant quelques secondes intensément. « Tu as les yeux verts ! » murmura-t-il, tout à fait étonné.

*

* *

Clauvysse, vêtu d'un pagne noué autour des reins, était assis sur un banc devant sa maison. Il avait devant lui une large brassée de branches vertes du diamètre d'un pouce. À l'aide d'un petit couteau très aiguisé, il détachait successivement de chacune des branches de longues lanières d'écorce, régulières et souples. Quant il y en eut suffisamment, il entreprit de les tresser. Ses doigts agiles les superposaient rapidement, à plat, composant de très régulières étoiles à six branches, chacune délimitant en son centre un petit hexagone parfait. Petit à petit apparut le fond arrondi d'un panier. Puis le panier s'allongea et prit la forme d'une petite amphore, au col large et à l'ouverture évasée. Justin, qui venait d'arriver au village, vint s'asseoir à côté de Clauvysse et le regarda un long moment travailler, en silence.

« Bonjour, Justin, finit par dire Clauvysse, tout en restant concentré sur son tressage.

– Bonjour, Clauvysse. »

Justin attendit qu'il jette le panier terminé sur un tas, parmi une demi-douzaine d'autres. Comme il allait poser sa question, Clauvysse le devança :

« C'est pour la pêche !

– Quelle pêche ?

– La pêche aux « Mittintongs ».

– Qu'est-ce que c'est que les « Mittintongs » ?

– Des petits poissons ! On les pêche seulement maintenant. C'est parce que, maintenant, ils font leurs enfants.

– On les pêche où ? »

Sans lâcher son travail, Clauvysse tendit les lèvres vers l'avant, à la manière africaine, désignant l'autre rive de la rivière au bord de laquelle était construit le village. Cette rive-là était basse et inondée : c'était la fin de la petite saison des pluies. Au bord poussaient de très grandes herbes aquatiques hautes comme des roseaux. Elles formaient au bord du fleuve une grande haie verte, ondulant au gré des courants et du vent.

« Nous irons cette nuit, dit Clauvysse. Tu viendras avec nous.

– Vous pêchez la nuit ?

– Oui, avec des lampes : les Mittintongs aiment la lumière. Alors, quand ils voient les lampes, ils viennent nager sous la pirogue. Et là, on met une pierre au fond de la nasse et on la laisse descendre au fond au bout d'une corde. Alors, ceux-là, ils entrent et après ils ne peuvent plus sortir.

– Et ils entrent comme ça ?

– Au début, oui : ils sont tellement nombreux qu’il y en a toujours qui rentreront. Mais pour en être sûr, on leur donne à manger. »

À ce moment, un gamin en culotte accourut vers eux. Il avait à la main une vieille boîte de fer-blanc rouillée, emplie de vase. Dans la vase, se tortillaient de gros vers rouges.

« J’ai envoyé l’enfant pêcher des vers. Regarde comment on les attache. »

Clauvysse reprit une des nasses terminées. Rapidement il fit quelques boucles avec une petite longueur de fil de fer : il y avait maintenant, au centre de la nasse, une sorte d’hameçon large et Clauvysse fit le geste d’enfiler les vers de vase à la queue leu leu :

« Comme ça ! »

La nuit venue, ils traversèrent la rivière dans une grande pirogue. Arrivés sur l’autre bord, Clauvysse amarra l’embarcation à une souche à demi immergée et la laissa dériver dans le courant, le long des herbes. Puis, ils allumèrent chacun une grosse lampe à pétrole et la balancèrent doucement au-dessus de l’eau. Après quelques minutes, l’eau se mit à frémir entre les herbes et la pirogue, comme si elle s’était mise à bouillir. Alors, ils laissèrent doucement couler les nasses lestées, en les retenant avec la corde. Lorsqu’elles atteignirent le fond, de grosses bulles vinrent éclater à l’air libre, avec un bruit flasque. Des dizaines de poissons nageaient à présent sous la surface. Soupesant la corde sur la paume de la main, ils faisaient doucement re-

monter les nasses, puis les relâchaient brusquement, les unes après les autres. Lorsqu'ils les sentaient alourdies, ils les remontaient lentement. Elles émergeaient de l'eau, ruisselantes, et pleines de petits poissons. Retournant le panier, ils remplissaient le fond de la pirogue. Après l'avoir regarnie en vers, ils remettaient la nasse à l'eau.

Justin regardait le niveau de leurs prises monter. Il y en avait à présent tant, qu'ils devaient craindre de les écraser avec leurs genoux en se déplaçant. Après deux heures de pêche, le poisson atteignait presque le bord.

« On ne va pas manger tout ça ? dit Justin.

– Non, répondit Clauvysse, Sicelle va les faire fumer. Ces poissons-là, on ne les mange pas frais. D'ailleurs, on va rentrer. Sinon, la pirogue va chavirer... »

Il avait raison, l'embarcation tanguait au moindre mouvement. Ils rentrèrent prudemment, pagayant à petits coups, pour ne pas la faire balancer. Lorsqu'ils atteignirent le village, Sicelle et les enfants les attendaient les pieds dans la vase : ils avaient guetté les lumières re-traversant. Le Papa et la Maman étaient là aussi, et quelques voisins. Tous poussèrent des cris de joie en voyant la moisson et entreprirent de transborder le poisson jusqu'à la cuisine.

Justin profita de la lumière pour regarder les Mit-tintongs de plus près. Il y en avait des centaines, tous identiques et de la même taille, une vingtaine de centimètres chacun. C'étaient de petits poissons

longilignes, étroits, avec un museau effilé se terminant par un petit bec corné. Beaucoup étaient encore vivants. En les saisissant dans ses mains, Justin eut la surprise de ressentir de petits picotements. Il répéta l'opération pour être certain, puis se tournant vers Clauvyse :

« Tes Mittintongs, ce sont des poissons électriques !

– Comment ça, électriques ?

– Chacun d'eux possède une petite charge électrique et peut la libérer, lorsqu'on le touche. Ils s'en servent entre eux comme d'un signal. »

Tous autour s'étaient arrêtés, intrigués, et Clauvyse entreprit de traduire les paroles de Justin en Farang. Cela généra une discussion passionnée pendant quelques minutes, puis Clauvyse se tourna vers Justin :

« Le Papa demande si ces poissons sont dangereux, avec leur électricité ? »

Il fallut deux bonnes heures, tous ensemble, pour vider tous les poissons. Au fur et à mesure, Sicelle les disposait au-dehors, sur une claie sous laquelle brûlait un feu de bois vert. Il s'en dégageait une fumée âcre, qui faisait pleurer les yeux. « Si ça ne les fume pas, ça chasse au moins les mouches », pensa Justin. Mais le lendemain matin, les petits poissons avaient pris une légère teinte brune. Quelques jours après, ils étaient devenus bruns chocolat et si secs qu'ils s'émiettaient lorsqu'on cherchait à les casser.

« Tiens, dit Clauvysse à Justin, comme celui-ci arrivait un soir au village, c'est pour toi... »

Et il lui tendit un paquet de poissons séchés et fumés enveloppés dans des feuilles de bananier.

« Comment on les mange ? demanda Justin.

– Cuits en sauce, avec du chocolat, ou bien comme ça », répondit Clauvysse, et saisissant un poisson, il mordit dedans à belles dents.

Justin fit de même. Il fut surpris : dans sa bouche, le poisson se disloqua en petites miettes savoureuses, chacune relâchant des saveurs de poisson frit et de croûtes de pain grillées. C'était si bon, qu'il en croqua un second, puis un troisième...

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

*Au cours d'une conversation à Port-la-Ville, Groza-
lez s'inquiétait de savoir si j'avais entendu parler de la
Théorie de l'Évolution. Ça m'a rappelé que « La Descen-
dance de l'Homme » faisait partie des livres que j'avais
achetés avant mon départ, rassemblant en vrac un peu
tout ce que j'avais souhaité lire depuis longtemps. Je me
suis donc plongé dans Darwin et j'avoue être resté inter-
loqué par ce passage : « (...) Je ne vois aucune difficulté
dans le fait que les individus les plus intelligents d'une
espèce sont continuellement choisis. (...) Je considère ce
processus comme s'accomplissant actuellement chez les*

racas humaines, les races moins intellectuelles étant exterminées ». Quiconque, à Port-la-Ville, lirait ce texte, y trouverait une merveilleuse caution à son sentiment de supériorité. Ce qui me choque d'ailleurs, ce n'est pas tant ce constat que les moins forts sont écrasés et éventuellement exterminés : l'histoire de l'humanité est une longue suite d'asservissements et de massacres. C'est plutôt cette classification de certaines races comme « moins intellectuelles ».

*

* *

Sommes-nous en train d'exterminer les Africains ? Je n'en ai pas l'impression : l'obstruction faite aux guerres tribales, les petites améliorations de la santé publique et de l'agriculture, même si peu d'entre eux y ont encore accès, tendraient plutôt à les faire vivre mieux. Non, si nous exterminons quelque chose ici, c'est leur culture. Peu de Blancs y prêtent attention. Les villageois ont pourtant accumulé un savoir (et un savoir-faire) important sur la forêt, les animaux, les plantes. Ils en connaissent les particularités, les utilisations et les dangers. Que deviendront ces acquis, si nous continuons à les « civiliser » ?

Ce sont des connaissances empiriques, bien sûr, mais j'ai quand même du mal à trouver Grozalez ou Pétrissé plus « intellectuels » que Clauvyse, par exemple, qui avec l'aide de quelques outils simples est capable de

construire un abri, une pirogue, de confectionner des nasses ou des pièges et de les disposer aux bons endroits. Aucune trace chez lui pourtant d'arrogance ou d'hostilité vis-à-vis de ceux qui vivent autrement. Aucun sentiment d'infériorité non plus : Clauvysse prend le monde et les gens comme ils sont, tout en les observant avec intérêt et parfois avec humour.

Un soir, nous étions à la chasse, nous nous sommes assis sur une souche le temps de griller une cigarette. Après un long silence, il m'a dit :

« Vous, les Blancs, vous avez inventé beaucoup de choses. C'est forcé, il fait si froid chez vous : sans ça vous seriez morts ! »

Je n'ai rien répondu. Je l'aime beaucoup. Il vit sa vie avec optimisme et enthousiasme. Il aime la vie au village et en cultive tous les savoir-faire avec passion, au point même de raviver certains d'entre eux que ses contemporains ont presque oubliés. En même temps, il est fasciné par notre culture, cite volontiers nos poètes et, défenseur sans concession de notre langue, n'hésite pas à me reprendre lorsque je fais une faute. Pourtant, je sais aussi que cette appartenance biculturelle le fragilise : par moments il ne sait plus bien à quels points de repère se référer, entre les contraintes que lui imposent ses traditions et sa volonté de s'identifier aux nôtres qu'il juge, certainement à tort, plus rationnelles.

*

* *

J'aimerais savoir ce que pense Morné de tout cela ! Mes tentatives répétées pour l'amener à accepter de parler plus librement lorsque nous sommes seuls se sont heurtées à une fin de non-recevoir déterminée, et j'ai fini par renoncer. Je suis certain pourtant qu'il ne se méfie plus de moi. Notre connivence muette est même si forte, qu'en certaines circonstances nos regards se cherchent naturellement, tant nous avons l'intuition de réagir pareillement. Lors d'une de mes dernières tentatives, il a eu un regard triste et amical à la fois, qui semblait s'excuser. Cela me conforte dans l'idée qu'il s'est aventuré si loin, hors des sentiers de sa condition et de sa religion, qu'il redoute plus que tout de sortir du système de vie et de pensée complètement cloisonné dans lequel s'est enfermé pour se protéger.

Tout cela débouche finalement sur cet affligeant constat qu'il m'est impossible de communiquer avec les deux personnes qui, ici, me sont les plus proches.

*

* * *

« Justin, je voudrais te présenter mon grand-père, le vieux N^oToma ».

Justin leva la tête, étonné. Clauvyse et lui fumaient au corps de garde, après dîner. Ils avaient longuement parlé de tout, de rien et de leurs prochaines expéditions de chasse ou de pêche, sur le fleuve. Puis, ils s'étaient

tus, profitant de la fraîcheur qui montait du sol, portée par un vent léger et caressant.

« Il habite dans un autre village. Il est très vieux. Et il est aveugle. Il va venir chez nous plusieurs jours ; et il va chanter le M'vett.

– Le M'vett ?

– C'est l'histoire des anciens Farangs. Comment ils sont arrivés ici. Les guerres...

– Et quand est-ce qu'il va chanter ?

– Il doit d'abord se reposer. Chanter le M'vett, c'est très fatigant.

Deux jours plus tard, en fin d'après-midi, Clauvysse et Justin, plus quelques voisins, étaient réunis près de la maison, au dehors. Le vieux N'Toma apparut. Ses cheveux étaient complètement blancs. Il était vêtu d'une sorte de toge : un grand vêtement de couleur grise, fait d'une vaste pièce de tissu dans laquelle il s'était drapé. Ainsi, il ressemblait à un vieux grec, ou romain, prêt à discourir sur l'espace du forum. Ses yeux aveugles, fixes, accentuaient sa ressemblance avec la statue d'un personnage surgi de l'antiquité. Il s'assit sur une sorte de fauteuil haut que Justin, pourtant familier des lieux, n'avait jamais vu auparavant. Dans ses bras il portait le M'vett. Un instrument fait d'un bois de la taille et de la forme d'un grand arc. Dans sa courbure étaient tendues parallèlement plusieurs cordes végétales ; la forme de l'instrument leur donnant des longueurs différentes. Sous le bois, des calebasses sèches, de la dimension d'un petit pot, étaient accro-

chées. Ensemble, elles formaient caisse de résonance. Le vieux N'Toma s'étant assis, il resta silencieux durant plusieurs minutes ; les assistants, immobiles, attendaient.

Puis, il commença à jouer de son instrument. Il produisait des arpèges rythmés, peu variés : seule la longueur des cordes agissant sur la hauteur du son. Lesalebasses prolongeant et amplifiant les notes, on finissait par entendre deux ou trois accords. Leur succession renouvelée produisant une mélodie syncopée, et répétitive. Puis, le vieux N'Toma se mit à chanter.

C'était une mélopée dont le phrasé était adapté au rythme de la musique. Bien qu'il n'en comprît pas le sens, ignorant la langue, Justin discernait que toutes les séquences comportaient le même nombre de syllabes. Entre elles, existaient aussi des assonances ou des harmonies concordant avec le rythme de l'accompagnement. Certaines phrases étaient répétées deux fois, successivement ; d'autres, plus rares, étaient répétées trois fois. Comme le sont les paroles d'un refrain, à la fin d'une strophe.

La séance dura plus de deux heures. Justin auquel Clauvyse avait demandé de bien vouloir enregistrer le chant, dût y consacrer plusieurs bandes, sur son petit magnétophone. Enfin, sans que le rythme des paroles ou de la musique ait permis de le présager, le grand-père cessa. Un long silence succéda au chant. Puis, sans applaudissement ou commentaires, les assistants

échangèrent quelques phrases. Plusieurs, dont Clauvysse, raccompagnèrent l'ancêtre, immobile et comme plongé dans la contemplation hiératique d'un spectacle se déroulant au-delà du champ de vision de ses yeux éteints.

Justin, qui avait senti confusément s'éveiller des souvenirs pendant la séance, perçu soudain que ce chant rythmé aux harmonies lancinantes, sans début ni fin véritable, décrivant et commentant la vie de personnages représentant le peuple farang, avait de profondes affinités avec les chants improvisés par les Noirs déportés vers les Amériques et y décrivant les joies et les chagrins de leur vie quotidienne.

Durant les jours qui suivirent, Clauvysse désirant réécouter le chant, Justin lui prêta le magnétophone. Plusieurs fois, en arrivant au village, il trouva un attroupement autour de la maison. L'assistance écoutant et réécoutant, sans lassitude, la performance du grand-père ; certains finissant par en connaître et à en réciter, par cœur, des passages entiers. Quelques-uns des auditeurs les plus jeunes, qui n'avaient pas assisté à la séance, reprochèrent vertement à Clauvysse et Justin, de ne pas la leur avoir annoncée.

*

* *

Carnet de Justin Dugoujon.

Le chant du vieux N'Toma fait partie de la tradition orale du peuple Farang. À mi chemin de la chanson de geste et du récit mythologique, il semble probable que cette tradition ne lui survivra pas. Il est âgé de plus de 80 ans, ce qui dans ce pays est exceptionnel, et, d'après Clauvysse, il n'a pas de disciple. Pourtant, une fois enregistré et réécouté, le récit a passionné jusqu'aux plus jeunes. Certains en ont rapidement mémorisé de longues séquences. Alors, pourquoi la transmission est-elle sur le point de s'interrompre ? Pourquoi personne ne semble-t-il prêt à s'investir dans l'apprentissage du cycle complet ? Clauvysse, par exemple, qui possède et entretient une large gamme du savoir empirique de son peuple ? Et qui, facteur favorisant, a hérité du patronyme de son grand-père : lui aussi s'appelle N'Toma. Les noms patronymiques, ici, sont attribués lors de la naissance par les parents et une sorte de conseil de famille. La décision de donner au nouveau-né le nom de l'un de ses ascendants n'est pas seulement une politesse qui est faite à l'Ancien. C'est une façon de souligner et de renforcer le lien génétique en introduisant entre les deux personnes une proximité particulière, propre à induire une similitude de pensées et de comportements. Alors : pourquoi accepter que ce chant, qui rassemble des éléments essentiels de l'histoire du groupe, s'anéantisse ?

*

* *

La réunion autour du vieux N'Toma a été l'occasion d'un événement totalement inattendu. Alors que nous commentions, Clauvyse et moi, l'intervention de son grand-père, une voix féminine m'a interpellé de façon impromptue :

« Bonjour, Justin ! »

Je me suis retourné pour me retrouver face à face avec Mescaline. Nous ne nous étions pas revus depuis la fameuse nuit à Andoche. Nous nous sommes longuement dévisagés. Elle est si belle ! L'élégance de chacun de ses gestes et de ses attitudes, et sa douce féminité, ont réveillé en moi le souvenir de notre première rencontre. Ses yeux me disaient qu'elle aussi se remémorait tous nos gestes durant cette unique et première nuit. Puis, elle s'est levée et s'est éloignée vers la maison des parents chez lesquels elle est hébergée. Je l'ai regardée partir, à nouveau fasciné par les courbes harmonieuses, sensuelles et pourtant enfantines de sa jolie silhouette.

« Elle va partir pour Port-la-Ville, a commenté Clauvyse. Elle va y étudier. »

*
* *
*

Sur le conseil de Clauvyse, j'ai acquis plusieurs poules au village. Je les ai lâchées autours de ma maison et pendant quelques jours, ayant repéré où elles vont nicher la nuit, j'ai pu obtenir quelques œufs frais. Hélas, ça n'a pas duré ! Peu de temps après, comme je cherchais

ma volaille afin de lui distribuer du grain, j'ai vu arriver le groupe en ordre dispersé. Les oiseaux paraissaient craintifs et l'une des poules, les plumes ébouriffées, marchait avec difficulté. J'ai fini par l'attraper : elle n'avait plus ni croupion, ni plumes à l'arrière de la queue. L'ouverture béante du cloaque apparaissait : un petit carnivore avait essayé de la capturer et elle avait réussi à lui échapper en lui faisant don de son postérieur. Elle a résisté quelques jours et j'ai même cru qu'elle allait s'en remettre. Mais non, quelques jours après elle a disparu définitivement : le prédateur était revenu terminer le travail, et manger la deuxième moitié de sa proie. Je ne voyais guère qu'une civette qui puisse être responsable et j'en ai eu confirmation quelques nuits après en la voyant roder autour de la maison. J'ai failli sortir mon fusil et puis j'y ai renoncé. J'ai finalement rendu les poules à leur propriétaire.

*

* *

François vint un jour proposer une partie de chasse à Justin. Leur précédente proximité, du temps où le piroguyer l'initiait à la vie en brousse, avait souffert de l'amitié développée avec Clauvysse. Justin passait une grande partie de son temps à Andoche, ne chassait plus qu'avec son ami et avait appris à naviguer seul sur le fleuve. François en avait conçu une légitime frustration.

« Je sais où vit un grand animal, que tu ne connais pas, commença-t-il. Il vit un peu loin, il faut marcher beaucoup.

– Comment est-il ton animal, lui demanda Justin ?

– Gros, beaucoup gros et il creuse des trous dans la terre pour se cacher.

– Je n'ai jamais entendu parler d'un animal de cette sorte...

– Oui, c'est parce qu'il n'y en a pas beaucoup et les gens des villages ne les connaissent pas. Mais moi, j'en ai vu et moi-même je l'ai chassé.

– Et tu le chasses comment ?

– La nuit, à la lampe. Lui, il ne marche que la nuit. Le jour, il se repose dans son trou. Si tu veux, je peux te montrer : j'en ai déjà tué un et j'ai gardé la tête.

– Le crâne ? Tu as gardé le crâne ?

– Oui, et même il est propre. »

S'étant rendu au village, Boumba entra dans la cuisine de sa maison et en ressorti bientôt avec un paquet oblong, enveloppé de vieux tissus brunis et de l'odeur de la fumée du feu de bois. Curieux, Justin défit l'enroulage et découvrit un crâne de forme allongée, assez bien nettoyé et légèrement jauni, qu'il contempla avec surprise. De quelle espèce pouvait-il bien s'agir ? Il examina les dents : pas d'incisives, des canines vestigiales et de longues rangées de molaires toutes parfaitement identiques, à couronne plate et constituées de deux petites colonnes tubulaires adjacentes à surfaces ovales. Incrédule, il passait en revue toutes les

possibilités et tentait de rassembler ses souvenirs. Le crâne était trop long et trop volumineux pour être celui d'un pangolin ; en outre les pangolins n'ont pas de dent. Sa forme allongée faisait penser à celle d'un fourmilier, mais il n'y a pas de fourmiliers en Afrique. Il s'agissait évidemment d'un mammifère terrestre, les détails donnés par François n'autorisaient aucune autre hypothèse. La simplification extrême de la denture indiquait un régime alimentaire très particulier. Un insectivore ? il repensa aux pangolins, qu'il avait déjà éliminés : non décidément c'était impossible... Un mammifère de grande taille, vivant dans des terriers, mangeant des insectes... Il sentait une idée surgir, mais il ne pouvait pas y croire...

« Il est gros comment cet animal demanda-t-il à François ?

– Gros comme un cochon, et il a de grandes oreilles...

– Grandes comment les oreilles ? »

François fit voir, avec ses deux mains : de vraies oreilles d'âne !

« Un oryctérope ! non c'est impossible, ils ne vivent qu'en savane. »

Il interrogea à nouveau François : tout les détails qu'il lui donna concordait. Il ne pouvait plus y avoir de doute. Comment un animal comme celui-là pouvait-il vivre dans le pays sans que ça se sache ? Malgré sa proximité avec les gens des villages, Justin n'en avait jamais entendu parler. Pourtant une grosse « viande »

comme celle-là, et probablement relativement facile à tuer, ne devait pas passer inaperçue. Il eût une autre idée :

« Et c'est bon à manger ?

– Si, très bon ! Et il y a beaucoup de viande. »

Certains animaux, assez rares il est vrai, étaient réputés incommestibles dans la région. Ce n'était donc pas ça non plus. De fait, il en fallait beaucoup pour qu'une « viande » petite ou grande ne soit pas consommée. Justin se rappela qu'au cours d'une sortie sur la piste, on lui avait proposé le cadavre d'un chat doré. Le grand félin, de la taille d'un petit lynx, était pendu par les pattes à un grand bois au bord de la route. Il était descendu pour l'examiner. Tué récemment, il était encore en bon état, mais dégageait une très violente odeur d'urine.

« Ça doit être immangeable dit Justin à haute voix, tout juste bon à donner aux chiens. »

Alors François, qui l'accompagnait :

« Quels chiens ? Achète-le, tu verras si je ne peux pas manger ça ! »

*

* *

Une fin d'après midi, il partirent donc tous les deux à la chasse à l'oryctérope. Justin s'interrogeait, tout en marchant : François lui avait répété que le site était assez long à atteindre. Comment un animal de sa-

vane pouvait-il vivre en pleine forêt et de plus, à l'insu de la plupart des habitants ? Puis, il se souvint d'un récit, entendu quelque part dans un village et qu'il n'avait, de prime abord, pas pris au sérieux.

Un soir, à Andoche, à la veillée, un vieux avait raconté que, quelques années plus tôt, un chasseur avait tué un lion dans la région. Étant parti chasser avec son calibre douze et une seule cartouche : les munitions sont chères pour les villageois, qui souvent vivent sans argent, et en outre, leur délivrance nécessite l'obtention d'une autorisation de la part de l'administration. Ainsi armé, si l'on rencontre un gibier intéressant, il vaut mieux ne pas le manquer. Mais le chasseur, à sa grande surprise, rencontra tout à coup un lion. Pas un très gros lion, mais un lion quand même. Très émotionné, et ne sachant pas quoi faire, il vit le lion se diriger vers lui. Alors, dans l'affolement il lui lâchât son coup en visant la tête. C'était se mettre dans la pire des situations, mais la chance était de son côté et fit que sa cartouche de petits plombs dérisoires creva simultanément les deux yeux du fauve. Aveuglé, et très en colère, le lion se mit à la poursuite du chasseur, mais, dans ce sous-bois encombré de troncs d'arbres, il se cognait constamment contre un obstacle, ce qui le retardait. Le chasseur en profita et, ne demandant pas son reste, fila en quatrième vitesse au village. On imagine l'accueil :

« J'ai tué un lion, j'ai tué un lion ! Venez vite avec moi, il n'est peut être pas tout à fait mort... »

Ses concitoyens, d'abord hilares, finirent par se laisser convaincre. Une battue fut organisée, tous les chasseurs valides du village emportant leur réserve de cartouches, ce qui ne faisait quand même pas beaucoup. Arrivés à proximité, il entendirent les hurlements du fauve, fou furieux, la face en sang et se cognant à tous les arbres qui se trouvaient sur son passage. Ensemble, ils en vinrent à bout et rapportèrent, triomphalement, la carcasse au village.

Finalement, cette histoire, qui lui avait paru loufoque, était peut-être vraie. Si les petites zones de savane que l'on trouvait çà et là, incluses en pleine forêt, n'étaient pas le résultat d'un défrichement récent, mais des vestiges d'une période plus ancienne : durant laquelle la forêt avait une distribution plus restreinte, des animaux avaient-ils pu y survivre ? Il décida d'élucider cette histoire, et tout d'abord d'interroger sérieusement Clauvyse à propos de la « chasse au lion ».

Pour l'heure, tout à leur chasse, Justin et François, après une longue marche d'approche, parcouraient un terrain très accidenté. De petites collines, de la taille d'un monticule, étaient séparées par les vallées étroites creusées par des marigots aux allures de torrents. François montra plusieurs entrées de terrier à Justin. La taille des ouvertures, où aurait pu s'engouffrer un troupeau de chèvres, conforta ce dernier dans son diagnostic. Les flancs des collines étaient particulièrement meubles, ce qui expliquait en partie que les gros animaux fouisseurs aient choisi de s'installer là. Ils

chassèrent plusieurs heures, parcourant le dédale des petits sentiers mitoyens des marigots, sans rien apercevoir qui vaille un coup de fusil. Sans rencontrer non plus le gibier particulier qu'ils étaient venus chercher. Seul un potto, aux allures d'ourson miniature, déplaçant ses membres avec la lenteur d'un caméléon, arrêta leur regard : ses gros yeux rouges avaient accroché la lampe de Justin. Surpris dans la pénombre où il s'était réfugié, et où il se croyait à l'abri, il restait immobile, une patte en l'air, complètement aveuglé et se croyant invisible, alors qu'il aurait été aisé de le cueillir à la main. François et Justin continuèrent à chasser, mais toujours sans succès.

La nuit s'avançant, Justin proposa qu'ils se séparent, chacun prenant de son côté le pourtour d'une colline. Ils devaient se retrouver quelques dizaines de minutes plus tard, de l'autre côté. Justin, n'ayant rien rencontré, à vrai dire il n'y croyait plus, arriva le premier au rendez-vous. Il était au bord d'un petit marigot. Il s'assit, éteignit sa lampe frontale et laissa traîner ses pieds dans l'eau. Il rêvassait, guettant du coin de l'œil le côté où devait apparaître François, lorsqu'en amont retentit un gros « plouf ». Le bruit était celui qu'aurait fait une grosse pierre en tombant dans l'eau. En tendant l'oreille, il entendit un bruissement produit par un corps perturbant le courant, qui était assez fort en cet endroit. Aucun doute : un animal avait plongé et se rapprochait de lui en nageant. Il chercha fébrilement le contact de sa lampe, le manqua, faillit la

faire choir dans le ruisseau, se redressa et, ayant enfin ouvert le faisceau, vit la tête d'un petit animal, nageant énergiquement à une dizaine de mètres en aval. Sans réfléchir, il épaula, ajusta et tira. L'animal s'immobilisa et Justin courut en déplaçant pesamment l'eau qui le couvrait jusqu'à mi-cuisses. Il rejoignit sa proie avant qu'elle ne disparaisse dans le courant, la saisit et la jeta sur la berge. L'animal était mort. François, alerté par le coup de feu, arrivait en courant. Il jeta un coup d'œil au petit cadavre :

« C'est le potamogale, dit-il, l'air déçu »

Et comme Justin lui demandait des éclaircissements :

« Sa viande sent trop le poisson, personne ne peut manger ça ! »

Elle devait vraiment sentir très mauvais, pensa Justin : c'était bien la première fois qu'un habitant du pays déclarait une petite viande immangeable. François lui montra les trous, sous la berge, là où le petit animal avait creusé ses abris. Il lui montra également plusieurs cavités circulaires creusées sur le replat :

« Ça c'est son cabinet, dit-il. »

Justin s'approcha. Effectivement, ça sentait très mauvais. Se bouchant le nez, il examina le contenu : plusieurs cavités distantes de quelques dizaines de centimètres, étaient alignées le long de la berge. Seule la dernière, la plus « odorante », était en activité. De la taille et de la forme d'un petit saladier, elle était emplie d'une multitude de petits fragments. En y regardant de

près, il s'agissait d'arêtes de poissons de petite taille et des éléments désarticulés de la carapace de multiples petits crustacés. Les trous précédents étaient des « cabinets » désaffectés : abandonnés après avoir été remplis.

Ainsi, cet animal, sans doute relativement sédentaire, creusait-il régulièrement, et successivement, de nouvelles cavités, au fur et à mesure qu'il avait empli les premières. Justin regarda de plus près : long d'une quarantaine de centimètres, le corps était un peu plus court que la queue, comprimée latéralement et qui jouait le rôle d'une grande nageoire. Le poil, serré et dru comme celui d'une loutre, les pattes non palmées et le petit crâne allongé pourvu de dents acérées. L'animal était apparemment bien adapté à son mode de vie aquatique et à son type d'alimentation. Plus tard, en le disséquant, Justin observa que le colon et le rectum étaient encombrés des restes cartilagineux et cuticulaires semblables à ceux emplissant les trous. Le petit carnivore déféquait à intervalle régulier, évacuant d'un seul coup, les débris accumulés des repas de tout un nyctémère.

Cette nuit là, Justin et François rentrèrent bredouilles, et assez fatigués par la longue marche d'approche. Mais Justin, certain maintenant que l'oryctérope vivait bien là, et fasciné par la découverte du potamogale, ne regrettait rien.

*

* * *

Carnet de Justin Dugoujon.

Après l'oryctérope et le potamogale, voilà maintenant l'aulacode. Décidément, la forêt ne se livre que progressivement aux étrangers. C'est un gros rongeur, de la taille d'un petit chevreau. Lui aussi vit normalement en savane, mais à la frontière avec la forêt. Il aime les broussailles et les herbes hautes. Il semble qu'il se soit introduit en suivant les bords de routes. Les bas-côtés du réseau qui est entrain de se créer dans le pays, lui ouvrent des voies d'accès à son exacte mesure. Souvent mal débroussés, ils prolongent la savane et la ramifie au sein même de la forêt. L'aulacode en suivant les routes, inconnito, a conquis de nouveaux territoires. Il est longtemps passé inaperçu, mais ses errances ont fini par le mener aux abords des plantations sur brulis, qui jouxtent les villages. Et là, ce gros mangeur a rencontré les hommes. Il est maintenant bien connu des villageois et sa chair, d'ailleurs succulente, est très appréciée. Comme beaucoup d'animaux de la forêt, il sort surtout la nuit. Lorsqu'il pâture dans les grandes herbes, il est souvent bruyant et on le repère facilement.

Une fois surpris, il n'est ni très rapide, ni très inventif. Un soir, je rentrais par la route avec François. Au milieu de la piste, nous avons aperçu toute une famille : le père, la mère et trois petits. Pris dans le faisceau des phares, ils se sont immobilisés, comme fascinés et n'ont

plus bougé. J'ai stoppé la voiture et coupé le contact. Alors François, me faisant signe de rester coi, a ouvert doucement la portière, est sorti silencieusement par l'arrière, sans passer dans l'espace lumineux, et a fait un large détour dans les bois. Les aulacodes, toujours immobiles, semblaient attendre on ne sait quel signal. Au bout de quelques minutes, j'ai aperçu la silhouette de François, dans l'ombre, derrière les animaux. Il tenait quelque chose à la main. Je n'ai compris de quoi il s'agissait que lorsqu'abattant vivement l'objet il a, en cinq coups bien ajustés, assommé toute la bande. En passant derrière le pickup, il avait ramassé la longue manivelle qui nous permet de faire péniblement démarrer le diesel en cas de panne de batterie.

*

* *

J'ai interrogé Clauvysse, à propos de la « chasse au lion ». Il s'est renseigné et nous sommes allés en visite chez le prétendu chasseur, qui a sorti un crâne de derrière les poutres de sa cuisine. Il n'y a pas de doute : c'est un petit lion, mais c'est un lion ! Le mystère reste, malgré tout, des circonstances qui l'ont amené à venir se faire tuer ici. S'est-il égaré ? et rodait-il au hasard dans la forêt depuis des jours ? S'il y était né, les villageois auraient certainement repéré ses congénères depuis longtemps.

Son crâne orne maintenant ma maison, côte à côte avec celui de l'oryctérope. Ce sont de beaux objets : je crois que je vais commencer à en faire la collection.

*

* * *

Justin utilisait les grandes espaces de temps libres qui séparaient ses explorations nomades du fleuve, ou de la forêt, pour renouer avec la lecture. Il avait apporté d'Europe une pleine cantine de livres non lus qu'il découvrait à présent, avec le plaisir de pouvoir commencer ou s'interrompre à sa fantaisie. Il lui arrivait de lire plusieurs heures durant, ou toute une journée et toute la nuit suivante, s'interrompant uniquement pour manger, boire et dormir pendant quelques heures. Ces séances au long cours lui permettaient de s'immerger totalement et le plongeaient dans un état de rêverie vigilante qu'il prolongeait au-delà de sa lecture. Dans ces moments-là, seule l'arrivée de Dorothée pouvait le ramener à la réalité. Elle venait presque toutes les nuits maintenant et, ils s'efforçaient tous deux de ne pas penser à l'échéance qui se rapprochait inexorablement : après le retour de Gaston, le moins qu'il puisse leur arriver était de ne plus pouvoir se rencontrer. Quant au pire, Justin préférait ne pas y penser...

Un matin qu'il lisait devant sa maison, un bruit de pirogue se fit entendre sur le fleuve. Après quelques minutes, il apparut que l'embarcation se rapprochait

du débarcadère de sa maison. Lorsqu'elle l'eut atteint, des bruits de voix se firent entendre en même temps que le son du moteur diminuait, puis se taisait. Quelqu'un, que la végétation lui dissimulait, montait maintenant le sentier. Justin guettait le bruit des pas du visiteur. Lorsqu'il surgit enfin, il reconnut de loin la grande carcasse maigre et dégingandée de Morné, arpentant les derniers mètres de sa démarche rapide, la tête surmontée de son habituel chapeau à large bord.

« Bonjour, Justin, je suis venu te voir. »

Justin, qui avait envisagé un instant qu'il pût s'agir de Gaston, et avait été soulagé en reconnaissant le père, fut à nouveau sur ses gardes. Le ton utilisé par Morné ne lui paraissait pas très chaleureux et, en outre, c'est la première fois qu'il l'interpellait ainsi en utilisant son prénom. Le père s'assit et laissa passer un bon moment avant de reprendre la parole.

« Tout va bien pour toi ? On ne te voit plus guère. Il y a des jours que tu ne t'es pas arrêté à Maadoué. »

Justin ne répondit pas immédiatement. Il ne souhaitait pas se découvrir trop tôt au cas où, comme il commençait à le redouter, le véritable objet de la visite soit ce dont il préférerait ne pas parler.

« Tu as l'intention de continuer à habiter ici ? Je veux dire, après le démarrage des travaux ?

– Je n'y ai pas encore pensé. Je ne sais pas. Pourquoi pas après tout ?

– Réfléchis, il y a presque une heure de traversée, lorsque tout va bien. Imagine qu'on ait besoin de toi de

façon urgente, et la nuit de surcroît ? Ça fait presque deux heures de trajet, s'il faut venir te chercher.

– Peut-être, oui, et alors, quelle est la solution ?

– Justin, je crois qu'il faut que tu viennes habiter à Maadoué, et le plus tôt sera le mieux. Les choses sérieuses vont commencer maintenant. Il est indispensable que tu sois sur place. »

III

L'initiation

Le bac hoquetait dans le courant, qui semblait être sur le point de l'emporter. La lourde plateforme d'acier dérivait au milieu de la rivière et le conducteur avait enfoncé à fond la manette des gaz, tout en dirigeant une des extrémités carrées vers l'amont. Malgré ses efforts l'engin perdait du terrain et, déjà, il avait dépassé l'embarcadère, situé sur l'autre rive. Il était lourdement chargé : toute la délégation venue de Port-la-Ville y avait embarqué avec véhicules, armes et bagages. Peu à peu cependant il se rapprochait de la berge opposée et soudain, ayant retrouvé des eaux plus calmes, il put se redresser ; ses puissantes hélices brassant le flot boueux, il regagna péniblement la distance perdue et vint enfin s'échouer. Les aides se précipitèrent pour l'amarrer et lâcher les treuils qui maintenaient en l'air son pont-levis, qui s'enfonça pesamment dans le sol meuble, achevant ainsi de l'immobiliser.

Un peu plus haut sur la berge, à l'endroit où la moindre humidité du sol ne collait plus la boue aux souliers, le comité d'accueil de Maadoué s'apprêtait à congratuler les arrivants. Ils en avaient besoin ! Il y avait là « *Monsieur le Résident-Supérieur* », « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* », le père Pasquelær en soutane, le Dr Grozalez et d'assez nombreux subalternes. Tous étaient émotionnés par la traversée, qu'ils n'attendaient pas aussi tumultueuse, et également un peu nauséux, n'ayant pas le pied marin. « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* » décida de reprendre les choses en main :

« Qu'on descende les véhicules », lança-t-il en prenant la posture d'un conquistador faisant débarquer sa cavalerie sur une plage du Nouveau Monde. »

L'un des chauffeurs africains se dirigeait vers le premier camion lorsque le Dr Grozalez, le bousculant et lui prenant la clef de contact des mains, décida :

« Laisse-moi faire, abruti, occupe-toi plutôt de faire démarrer les autres moteurs. »

Se hissant dans l'habitacle il mit le diesel en marche, embraya brutalement et, prenant de l'élan sur la piste métallique, sortit comme un bolide. Tout de suite après la route du débarcadère amorçait un premier lacet. Le lourd véhicule dérapa, se mit légèrement en travers, franchit encore quelques mètres sur sa lancée, puis s'enlisa profondément. Grozalez accéléra au maximum et les roues patinèrent en creusant de profonds sillons de telle façon que, le châssis finissant par

reposer directement sur sol, le moteur s'emballa et fit entendre un bruit strident. Puis, subitement, il cala. Du haut de leur promontoire, les autochtones médusés contemplaient le spectacle. « Qu'est-ce que c'est que ce jean-foutre ? » lança Gaston entre ses dents « Il va tout casser... » Mais ce n'était pas fini. Le Dr Grozalez, furieux et humilié, se dressait déjà sur le marchepied, haranguant les malheureux restés sur le bateau :

« Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Poussez donc bande de cons ! » Et il remit le moteur en marche.

En contrebas les « cons » se demandaient jusqu'à quel grade ils devaient se sentir concernés. « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* », voyant s'installer dans les esprits une irrésolution néfaste, eut un geste large :

« Vous avez entendu le Docteur ? Allez, tout le monde va l'aider ! »

Le conducteur du bac et les manœuvres qui l'accompagnaient, comprenant qu'ils faisaient certainement partie des « cons », commencèrent à escalader la pente. Puis les chauffeurs et leurs aides, une dizaine de personnes en tout.

« Tout le monde derrière ! Hurla Grozalez, et quand je crie : Allez ! Tout le monde pousse ensemble. »

Sous la poussée conjuguée le camion progressa d'un petit mètre, puis s'immobilisa à nouveau. Grozalez, ne voulant pas perdre de terrain, accélérât à fond. Le moteur monta à nouveau en régime, mais rien n'y faisait ; et progressivement le véhicule, ses roues tour-

nant toujours follement, se mit à rétrograder vers le bas dans les ornières qu'il avait creusées. Menacés d'écrasement, les aides se débandèrent. Puis, les roues ayant trouvé une boue plus molle, de grandes gerbes rouges s'élevèrent soudain, arrosant tout ce qui se trouvait à proximité. Contre vents et marées Grozalez, couché sur le volant comme si l'ajout de son poids pouvait contribuer à sauver la situation, refusait de s'avouer vaincu et continuait à accélérer comme un fou. Jusqu'au moment où les projections qu'il produisait atteignant leur paroxysme, les autorités, qui s'étaient prudemment tenues à l'écart, furent atteintes à leur tour. « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* » reçut sur la joue une boule de pâte rouge et liquide, puis sur ses vêtements plusieurs giclées de la même. Le père Pasquelær, éclaboussé de plein fouet par un premier jet, sortait son mouchoir pour essayer ses lunettes lorsqu'une seconde rasade, plus puissante, lui emplit la bouche et le nez et faillit l'asphyxier. Enfin, « *Monsieur le Résident-Supérieur* » lui-même, qui tentait de gagner l'arrière du bateau en bousculant tous ceux qui se trouvaient sur son passage, fut rejoint par un grand jet pâteux qui balafra le dos de sa veste et le fond de son pantalon. Ses malheurs ne s'arrêtèrent pas là et, pataugeant dans le liquide qui dégoulinait, il glissa, tenta de se rattraper à la rambarde, et chut enfin dans l'eau parcourue de traînées graisseuses, dans laquelle baignait la plateforme. Tout le monde se mit à hurler et Grozalez,

finissant par se rendre aux protestations, leva le pied et coupa le contact.

Plus haut, on était partagé entre le rire et la consternation. Gaston, toujours au premier rang, semblait ne pas en croire ses yeux. Justin, qui se tenait immédiatement derrière lui, sentait monter par saccades un immense éclat de rire et cherchait désespérément comment l'étouffer. Comme il se tournait vers Morné, debout à côte de lui, il vit sur le visage du prêtre une expression qui ne l'aida nullement à conserver son sérieux. Plus grave : du côté des Africains, venus eux aussi accueillir les Portlavois, on devinait les prémises d'une grande vague hilare qui, si on la laissait se développer, pourrait prendre les dimensions d'un raz-de-marée. Gaston réagit le premier : se tournant vers les assistants, il lança un regard tel qui calma tout le monde. Puis, donnant rapidement des ordres, il dévala la pente, suivi d'un petit groupe, pour venir en aide aux enlisés. En bas on avait repêché le « *Résident* », mais un grand désarroi régnait. Arrivé près du camion Gaston eut un regard vers les commandes et, s'adressant à Grozalez qui tentait de prendre un air bravache :

« Mais... Vous n'aviez pas enclenché les deux ponts ?

– Quels deux ponts ? » Répondit superbement le Docteur.

À ce moment, Justin, qui depuis la hauteur prenait le temps d'apprécier le désastre, aperçut tout à l'extrémité du bateau, du côté du fleuve, un petit

homme replet, vêtu d'un costume clair et d'un chapeau de paille. Resté à distance prudente des opérations de débarquement, il était à présent le seul à avoir conservé ses habits intacts. Leurs regards se croisèrent : lui non plus ne semblait pas regretter d'être venu assister au spectacle.

*

* *

La priorité maintenant était d'essayer de dégager la route. L'après-midi s'avavançait et il fallait régler la question avant la nuit. Écartant le Dr Grozalez avec impatience, Gaston prit les choses en main. Tout d'abord il organisa l'évacuation des autorités qui, déshonorées par les traînées rougeâtres qui parsemaient leurs vêtements et leurs cheveux, n'en menaient pas large. Justin et Morné furent chargés de les accompagner à Maadoué, située à quelques kilomètres, de les installer dans les chambres prévues et, si possible, de les reconforter. On les embarqua dans le camion de Gaston. Au moment où Justin allait prendre le volant, le petit homme au chapeau de paille s'approcha de lui :

« Je me présente, dit-il, Professeur Jean-Pôl Rondelet, de l'Université. Vous êtes le médecin-chef de l'hôpital, je crois ? »

Justin acquiesça.

« Content de vous connaître, il faudra que nous ayons une conversation, si vous le voulez bien ? »

Et sans plus attendre, il alla s'installer avec ses malheureux compagnons de voyage.

*

* *

Il avait fallu plus d'une année pour construire la route qui déroulait les six cents kilomètres de son ruban rouge et sinueux entre Port-la-Ville et Maadoué. Abattre des arbres gigantesques, dont certains servaient maintenant de tabliers au-dessus des innombrables rivières qu'il avait fallu franchir. Creuser, aplanir et maçonner les berges des plus petits marigots, puis jeter en leur travers de grosses poutres mal équarries à peine plus larges qu'une roue de camion, et qu'il fallait franchir d'une traite et sans trembler. Les cours d'eau les plus importants n'avaient pu être pontonnés : des poutres, des plaques d'acier et de gros caissons métalliques, transportés par camion, avaient été assemblés pour construire des bacs. Certains, amarrés à des câbles jetés entre les rives, étaient mus à la main à l'aide de manivelles et de treuils démultipliés. D'autres, équipés de vieux diesels récupérés sur des épaves, se déplaçaient de guingois d'une rive à l'autre dans le vacarme pétaradant de leurs pots d'échappement fuligineux.

La route avait finalement atteint la Lipoum'Baba, à quelques kilomètres de Maadoué, située sur l'autre rive. À cet endroit la rivière était large de plus de deux cents mètres. Pour pouvoir terminer la route, de l'autre

côté, il fallait y transporter les lourds engins qui servaient à creuser, déplacer et aplanir la terre, à arracher les énormes souches ou bien à déplacer les troncs pesants des géants abattus. En raison de la distance, un bac à traîlle ne pouvait être utilisé. On avait opté pour l'énorme plateforme amphidrome par laquelle la délégation Portlavilloise venait d'arriver.

*

* *

Sous l'impulsion de Gaston, Morné et Justin, Maadoué avait bien changé : le village était devenu une petite ville. Un peu à l'écart, le nouveau Comptoir de la Compagnie exhibait ses bâtiments neufs, briques ocre et tôles d'aluminium rutilantes, à flanc de colline, au-dessus du confluent du M'Bowindo et de la Lipoum'Baba. Tout en haut de la concession, une grande église était en construction. Son clocher presque achevé signalait la bourgade aux navigateurs, de plus en plus nombreux, venus approvisionner la ville en victuailles, viandes de chasse et poissons. Les travaux de construction avaient attiré de la main d'œuvre et plusieurs hameaux africains, généralement constitués de maisons en bois, certaines sur pilotis, tendaient maintenant à confluer, envahissant peu à peu les espaces laissés libres entre les bâtiments officiels construits en « dur » : hôpital, ébauche d'un centre administratif, résidences... Et, dominant ce qui tendait à devenir le centre-ville, les

« *Magasins-Généraux-Maadouésiens* » : deux énormes hangars reliés à angle droit par un bâtiment plus étroit auquel, côté rue, on accédait par quelques marches. Au milieu du bâtiment central une grande pancarte indiquait : « *Entreprise Grocemarek-Laffleur-Pétrissé et Cie* ».

La dernière marche de l'escalier formant une longue plateforme, l'endroit était devenu un forum où, du matin au soir, se succédaient des groupes volubiles et bruyants aux vêtements chamarrés, certains venus faire quelque emplette, d'autres simplement participer à la vie collective ou jouir du spectacle. De nombreux petits marchands ambulants s'étaient sédentarisés à proximité, profitant de l'affluence pour proposer les produits de leur plantation : des paquets de poisson fraîchement pêché, la carcasse d'un petit animal, singe, écureuil ou gazelle, et quelques objets manufacturés. On accédait au magasin lui-même par quatre larges portes à double battant. Des employés servaient les clients derrière le comptoir, qui occupait toute la largeur du bâtiment. De ce côté le magasin était réservé à la vente au détail. On pouvait y acheter le sucre au morceau ou les allumettes à la pièce, la ficelle ou le fil de fer au mètre. Le pétrole lampant y était vendu à la « bière », devenue l'unité de volume pour tout ce qui est liquide. L'autre côté du bâtiment central était symétriquement équipé d'un comptoir identique. Entre les deux comptoirs de grandes étagères alignées tenaient lieu de réserve. Le côté cour était réservé aux achats en

gros. On y achetait les boîtes de conserve ou les bières au carton, la farine au sac et le pétrole au bidon. Les clients « sérieux » se retrouvaient là : titulaires d'un compte ouvert en permanence, ils payaient mensuellement. Certains venaient faire leurs achats en camion et, de ce fait, la cour tendait à se transformer en parc de stationnement. Grocemarek, qui avait quelques talents de mécanicien, y entretenait les véhicules des Magasins-Généraux : trois énormes camions faisant la noria entre Maadoué et la côte. Petit à petit, il s'était mis à réparer également les véhicules de ses clients, et une partie de l'un des hangars s'était transformé en atelier de mécanique.

Sans concurrence et avec l'afflux continu de nouvelles populations, les affaires marchaient bien. Les « Magasins », on commençait à dire : « *La MGM* », devenaient peu à peu une institution. Les trois associés pouvaient d'ores et déjà prévoir de rentrer rapidement dans leurs fonds. Grocemarek avait également profité de la frénésie de construction qui animait la région depuis le percement de la route, pour créer une entreprise de bâtiment. Ces activités annexes lui appartenaient en propre. Il n'avait pas souhaité les partager avec ses associés.

*

* * *

C'était le matin et Justin s'apprêtait : la cérémonie d'inauguration officielle de l'hôpital devait avoir lieu

l'après-midi. À cette heure de ciel rose et bleu pâle, on ressentait encore la fraîcheur de l'aube. Toute une mouvance de zones d'ombre, pareille à une troupe de lents moutons noirs, habitait les bosquets alentour, changeant de forme et d'emplacement au rythme des feuillages agités par le vent. Justin sortit sur la terrasse. Quelqu'un était assis sur les premières marches de l'escalier et se tenait silencieux. En s'approchant, Justin reconnut Luc.

Luc était le collègue de Clauvyssse récemment nommé à Andoche. Instituteur comme lui, il était venu renforcer l'école dont la population s'était accrue. Luc était un homme petit, fluet même. Malgré les quelques mèches grisonnantes qui parsemaient sa toison crépue, il avait conservé des airs gauches d'adolescent. Il portait de grosses lunettes à monture noire qui faisaient paraître plus petit encore son visage aux traits fins. Derrière les verres épais, il avait le regard doux et naïf d'un enfant. Lorsqu'il ôtait ses lunettes, ses yeux sans défense se mettaient à parpeléger : il paraissait alors vulnérable et touchant.

Comme Justin approchait, Luc se leva pour le saluer :

« Bonjour, Docteur... Justin, commença-t-il, je suis maintenant venu pour te, vô, voû, vous voir... »

Intrigué, Justin le regardait s'embrouiller : hésitant entre le tutoiement et le vouvoiement, entre la familiarité devenue naturelle avec les gens d'Andoche, et un ton plus cérémonieux. Justin avait préparé son petit-

déjeuner et les effluves odorants du café frais et du pain grillé lui arrivaient par instants. Il hésita à convier Luc, puis y renonça. Celui-ci paraissait tellement préoccupé qu'il était préférable de s'informer d'abord des raisons de cette visite imprévue.

« Bonjour, Luc, il est bien tôt pour venir ainsi d'Andoche. J'espère que tu n'as pas d'ennui ?

– Oh ! non, non », répondit Luc en secouant vivement la tête.

Puis, toujours troublé, il prit une forte inspiration, se redressa et, choisissant définitivement le mode solennel, reprit les choses à leur début :

« Mon Docteur, je suis maintenant venu vous voir... »

Et il s'arrêta à nouveau. Justin attendait. Cette entrée en matière était naturelle. « Je suis venu » est la traduction littérale de la phrase par laquelle un visiteur s'annonce lorsqu'il arrive dans un village. À quoi les visités répondent quelque chose comme : « Tu as fini de venir » ou « Tu es arrivé ». Au fil des générations, ces formules sont devenues l'équivalent d'un « Bonjour ! » et personne ne les entend plus dans leur sens originel. Comme Luc restait planté sans pouvoir aller plus loin, Justin lui fit signe de s'asseoir auprès de lui sur la terrasse et lui demanda :

« Alors, Luc, pourquoi es-tu venu ? Tu as quelque chose à me demander ?

– Justin, je suis venu vous voir parce que j'ai fait un rêve. »

Luc s'arrêta à nouveau, soucieux de constater l'effet produit. Justin regrettait son petit-déjeuner dont il ne sentait même plus les odeurs. « Tout sera froid » pensa-t-il. Mais maintenant il fallait bien aller jusqu'au bout :

« Tu as fait un rêve et alors tu es venu, répéta-t-il sur un ton encourageant.

– Oui, répondit laconiquement Luc.

– Et quel rêve ?

– Justin, vous savez, j'habite maintenant Andoche... »

À chaque fin de phrase, il guettait l'acquiescement de son interlocuteur :

« Oui, répondit Justin.

– Alors, Andoche, c'est loin ! »

Et comme Justin semblait d'accord, il insista :

« Beaucoup loin, même ! Surtout qu'il faut y aller en pirogue. »

Et comme Justin acquiesçait toujours :

« C'est pour le ravitaillement : c'est difficile et les gens du village-là, quelquefois ils ne veulent pas nous vendre. »

Justin savait cela. Bien que Farang, Luc n'était pas très bien vu à Andoche. Au contraire de Clauvysse qui connaissait tout de la vie coutumière, Luc était maladroit et sa faiblesse physique le rendait peu entreprenant. Les villageois le considéraient avec condescendance et certains avec mépris. Clauvysse lui avait confié que, certains soirs, Luc sortant pour épan-

cher un besoin naturel avait été atteint par des jets anonymes de mottes boueuses ou de fruits avariés.

« Et quand on n'a rien à manger et que les gens ne veulent pas vendre, c'est la disette, continua Luc. Bien sûr, mon épouse fait une petite plantation, mais elle a juste commencé et ça ne donne pas encore. Alors, il faut venir à la ville pour acheter. Mais, là aussi c'est cher. Et aussi c'est long pour venir. Et après il faut rentrer. »

Justin observait Luc : évidemment ce n'était pas un athlète. Il imaginait facilement ses difficultés à manier une pirogue un peu lourde. Méliza, la femme de Luc, pouvait l'aider : elle était forte, probablement plus forte que lui. Mais, même à deux, il fallait au moins deux heures et demie pour remonter d'Andoche à Maadoué, en choisissant soigneusement les passages favorables où les contre-courants allégeaient les efforts des pagayeurs. Avec le temps nécessaire pour faire des emplettes, puis le retour, avec le courant portant cette fois, il ne fallait pas compter faire autre chose de la journée. Néanmoins Justin ne voyait pas où Luc voulait en venir. Celui-ci continua :

« Aussi, quelquefois on peut trouver « l'occasion ». Mais ça il faut payer. »

« L'occasion » c'était une pirogue à moteur remon- tant vers Maadoué et acceptant des passagers contre quelques pièces. Mais cela ne résolvait pas la question du retour.

« Je sais tout ça, Luc, dit Justin. Je sais que ce n'est pas facile. Mais comment veux-tu que je t'aide ?

– C'est pour ça que je suis venu, reprit Luc. C'est parce que j'ai fait un rêve.

– Oui, tu me l'as déjà dit. Mais quel rêve ? »

Le moment était arrivé. Luc regarda ses pieds, puis levant progressivement les yeux :

« Si j'avais un moteur sur la pirogue, je pourrais venir plus facilement.

– Luc, tu veux acheter un moteur ? Mais c'est très cher !

– Beaucoup cher, oui. Mais les petits sont moins chers.

– Même les petits sont trop chers. Comment veux-tu payer ça ?

– C'est pour ça que j'ai fait un rêve.

– Alors, raconte moi ton rêve.

– Dans mon rêve, j'étais venu vous voir, Justin. Et pour m'aider c'est vous qui achetez le moteur... et après je vous rembourse tous les mois.

– Et combien vaut le moteur que tu veux acheter ? »

Luc dit un chiffre.

« Et tu crois que tu me rembourserais en combien de temps ? »

À nouveau Luc dit un chiffre : c'est ce qu'il proposait de rembourser mensuellement.

« Luc, tu sais que si tu me rembourses ça tous les mois, il te faudra payer pendant plus de deux ans ? »

Luc parut interloqué. Chaque échéance représentait un peu moins de la moitié de son salaire. Justin réfléchissait. Il connaissait les difficultés de Luc et de sa famille. Il savait aussi les difficultés d'un prêt. Prêt sans garantie et dont le recouvrement des créances dépendait exclusivement de la vigilance et de la ponctualité du prêteur. Il fallait, pour exiger son dû, arriver au moment même où l'emprunteur touchait son salaire. Passé quelques heures, l'argent s'était évaporé, happé par d'autres créanciers, car la plupart des gens vivaient perpétuellement à crédit. D'un autre côté, quelqu'un ayant un peu le sens des affaires et possédant un moteur pouvait gagner un peu d'argent, ou tout au moins troquer des avantages en nature contre quelques services rendus. Mais Luc était visiblement tout le contraire d'un homme d'affaire. Méliza avait probablement plus de capacité. Mais Méliza était une femme ce qui représentait un handicap lors de toute tractation commerciale avec des hommes. Et puis, qui piloterait la pirogue ? On n'avait jamais vu une femme diriger une pirogue à moteur par ici. Il fallait également songer à l'entretien, à l'achat du carburant... Justin ne voyait pas Luc gérer tout cela. Il songea à Clauvysse ; lui pourrait. Mais serait-il intéressé ? Clauvysse vivait au village comme chez lui. D'ailleurs, il était chez lui : une partie de sa famille était originaire d'Andoche. Et Clauvysse pêchait et chassait comme un villageois : aucune des techniques traditionnelles, aucun procédé artisanal ne lui étaient étrangers. Les voyages en pirogue à rame ne

l'effrayaient pas non plus. Justin se demanda pourquoi Luc n'avait pas évoqué Clauvysse dans tout cela. Mais quel était l'état de leurs relations, exactement ?

« Luc, reprit Justin, est-ce que ça ne serait pas mieux si tu achetais un moteur avec d'autres personnes ? Ce serait moins cher ! »

Luc prit un air désolé. Il sentait que son affaire n'évoluait pas comme il l'aurait souhaité. Il ne voyait pas non plus quels arguments pourraient redresser la situation. Il avait l'air si pitoyable que Justin décida de prendre les choses en main :

« Luc, est-ce que tu as déjà parlé avec Clauvysse à propos de ce moteur ?

– Non répondit-il, l'air de plus en plus attristé.

– Tu devrais, répliqua Justin. Peut-être que ça l'intéresserait d'acheter un moteur avec toi ? Écoute, parle avec lui. Si Clauvysse est d'accord, alors moi je veux bien avancer l'argent. »

Luc n'avait pas l'air enchanté et ne savait plus quoi dire.

« Luc, maintenant il faut que tu me laisses, j'ai à faire. Dès que tu auras parlé avec Clauvysse, reviens vers moi. »

Luc salua brièvement et partit. Et Justin se précipita vers son petit-déjeuner.

*

* * *

L'entrée de l'hôpital était pavoisée et décorée de guirlandes de feuillages entrelacés. « *Monsieur le Résident-Supérieur* », en grand uniforme blanc bardé de décorations, la tête coiffée d'un haut casque colonial également blanc, trônait sur un fauteuil juché sur une estrade. De larges pièces d'étoffe tendues composaient un dais, supposé protéger du soleil les têtes précieuses des notables assis autour de lui : le père Pasquelær à sa droite, « *Monsieur l'Administrateur-en-Chef* » à sa gauche, puis Gaston un peu engoncé dans un costume blanc devenu trop petit. Justin était assis entre le père Pasquelær et Morné. Le Professeur Rondelet s'était installé sur le siège suivant, reléguant ainsi le Dr Grozalez tout à l'extrémité du rang. Ce dernier était furieux, bien sûr, considérant que seule une place immédiatement adjacente à celle occupée par le « *Résident* » aurait convenu à son rang. Mais, le « *Résident* » et « *l'Administrateur-en-Chef* » semblaient l'ignorer depuis l'épisode pénible du débarcadère et personne ne s'était préoccupé de lui attribuer un siège. Justin détaillait le reste de l'assemblée : Pétrissé, Laffleur et Grocemarek, vaguement endimanchés, étaient assis au pied de l'estrade en compagnie des quelques employés européens récemment embauchés par eux, de la demi-douzaine de religieuses venues seconder Morné, et de plusieurs forestiers, surgis de la brousse avec familles et alliés.

Face à l'estrade, l'adjudant Tirejus, roulant les épaules dans un uniforme chiffonné et parsemé de traînées douteuses, paraissait face à ses « hommes » :

une quinzaine de tirailleurs alignés dans un garde-à-vous amolli. Au lieu de leurs fusils habituels, ceux-là portaient des instruments de musique, clairon, bugle, tuba et hélicon, ternis par l'humidité et certains quelque peu cabossés, ainsi que des tambours. Et puis, tout autour, assemblée multicolore, animée et bruyante, la foule des Africains venus de tous les villages voisins pour assister à l'événement. Au hasard de sa découverte, le regard de Justin croisa soudain celui de Grozalez. Il y surprit une telle violence haineuse qu'il en fut ébranlé.

Cependant on s'agitait du côté de la fanfare qui, sur un ordre bref de l'adjudant-chef, entonna brusquement l'hymne national. Les musiciens militaires n'étaient pas des virtuoses et leurs instruments avaient souffert du climat. Il en résultait une cacophonie partielle avec quelques bons moments, durant lesquels l'orchestre jouait presque à l'unisson, mais qui se détérioraient ensuite, chaque instrumentiste reprenant peu à peu sa liberté. Les efforts physiques de Tirejus, battant la mesure avec tout son corps, réussissaient alors à sauver *in extremis* la situation. Les « musiciens », prenant conscience qu'ils marchaient à la catastrophe, faisaient l'effort, les uns de ralentir, les autres d'accélérer, les plus prudents de faire seulement semblant de souffler, pour ne pas gêner, et progressivement on revenait cahin-caha à une quasi-unanimité. Les officiels, au garde-à-vous, subissaient l'épreuve avec beaucoup de sang-froid. C'est à la fin du refrain que la

machine à fausses notes atteignit son point culminant, souligné par un redoublement d'ardeur des tambours heureux d'en finir, et le faisant savoir. Le « *Résident* » et ses voisins commençaient à se détendre, le pire étant passé, lorsque, inexplicablement, un tuba tardif fit entendre « hors temps » une longue note basse, insolite, semblable à un énorme pet. Tirejus, épuisé par l'effort et les émotions, foudroya le malheureux du regard, mais n'eut pas le temps de passer aux actes : « *Monsieur le Résident-Supérieur* » ayant tiré de sa poche quelques feuillets froissés, entamait son discours.

« Maadouésiens, Maadouésiennes, mes chers administrés, commença-t-il, c'est pour moi un immense plaisir d'inaugurer cet hôpital ! »

Justin, songeur, revivait en pensée les derniers mois écoulés. La visite de Morné, le rappelant à ses devoirs, avait sonné pour lui la fin de l'intermède qu'il vivait depuis son installation à Maadoué.

*

* *

Plus d'une année s'était écoulée depuis l'arrivée de Justin et l'hôpital était maintenant en pleine activité. D'un commun accord, Gaston, Morné et lui-même avaient décidé de prendre le contre-pied de ce qui s'était fait à Port-la-Ville. Rien ici qui rappelle la construction massive, et quelque peu prétentieuse, sur laquelle régnait en vain le Dr Grozalez. L'hôpital de

Maadoué était constitué de multiples bâtiments en bois, chacun d'eux constituant une chambrée de malades et ne comportant que quelques lits. On avait laissé les premiers pensionnaires, ou plutôt leur famille et leurs alliés, construire çà et là des bâtiments plus légers qui servaient de cuisines. L'ensemble était situé à flanc de colline : on y accédait par un débarcadère, beaucoup de malades arrivant en pirogue depuis les villages et hameaux disséminés le long des deux cours d'eau principaux et de leurs affluents. Au sommet de la colline se trouvait le seul bâtiment en dur finalement construit. Il contenait la pharmacie, les réserves de produits et de matériels, les salles de consultation et la salle de chirurgie.

Si l'on exceptait la disposition régulière des petites maisons, les rues soigneusement aplanies et la végétation mieux contrôlée, on y retrouvait la disposition générale et le mode de vie des villages indigènes. Les patients hospitalisés étaient encouragés à demeurer en compagnie d'une partie de leur famille, qui les fournissait en provisions et préparaient leurs aliments. Ainsi disparaissait un des obstacles que Justin avait identifié à Port-la-Ville : l'appréhension des malades à accepter une hospitalisation plus ou moins longue, qui allait les couper de leurs attaches, de leur mode de vie et de leur alimentation habituelle. Il avait sans doute vu juste car l'hôpital ne désemplissait pas. L'affluence était même si importante que Gaston avait entrepris de convaincre le « *Résident-Supérieur* » de recruter un second médecin.

Ce mode de fonctionnement avait également pour effet d'alléger le travail administratif et de libérer le personnel des soucis de l'organisation des repas ou du couchage. En outre, les villageois accompagnant l'un des leurs à l'hôpital étaient recrutés comme main d'œuvre bénévole, ce qu'ils acceptaient volontiers, ayant conscience d'offrir ainsi une contrepartie aux soins et aux médicaments, distribués gratuitement. Cette organisation originale avait d'abord suscité bien des critiques à Port-la-Ville où l'on avait, avec élégance et charité, accusé les promoteurs de ce système nouveau de s'être « bougnoulisés ». Pourtant les résultats étaient là. Devant le succès incontestable, et en considération des économies de fonctionnement réalisées, le « *Résident-Supérieur* » et « *l'Administrateur-en-Chef* » avaient finalement rédigé des rapports élogieux à propos de la nouvelle organisation imaginée dans leur arrondissement, et dont ils laissaient entendre qu'elle devait beaucoup à leurs propres suggestions.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

La routine de l'hôpital me prend tout mon temps. Plus de parties de chasse ni d'explorations solitaires sur le fleuve. Pour ne rien arranger la vie « sociale » de Maadoué me rattrape, doucement mais sûrement. Gonflé par ses succès commerciaux, Pétrissé a fait venir de

métropole Zézette et l'a épousée en grande pompe. Ils ont réussi à inviter les huiles de la côte pour assister à l'événement, célébré par Le Trousec, « l'Administrateur-en-Chef », pour le civil, et par le père Pasquelær côté religieux. Ils avaient même invité Duthréhault, le « Résident-Supérieur », qui s'est excusé. Pétrissé et sa nouvelle épouse prétendent maintenant inventer une vie mondaine à Maadoué. Ils lancent des invitations à dîner au cours desquelles ils étalent sans lésiner leur aisance nouvellement acquise.

Pétrissé n'est pas un mauvais bougre pourtant. Pris à part il peut même être intéressant. Ses tribulations anciennes au séminaire lui ont laissé un petit vernis dont il se sert habilement. Il imite les Noirs avec beaucoup de drôlerie et, en fin de repas, il raconte des histoires qui font s'écrouler de leur chaise les assistants. Il possède là un réel talent. Dommage que seules les anecdotes qui lui permettent d'extérioriser son racisme lui donnent de l'inspiration. Il ne manque pas de répartie non plus. À quelqu'une qui le traitait de nouveau riche à Port-la-Ville, il aurait prétendument répondu : « Non, Madame, je ne suis pas un nouveau riche, je suis un ancien pauvre ! » ce qui n'est pas mal trouvé.

*

* *

Clauvyssse semble avoir de plus en plus de mal à vivre son grand écart entre deux cultures. Nos relations

ont sans doute accentué son désir de se « libérer ». Il est très fier d'être mon ami et se croit obligé à cause de cela, de paraître plus émancipé qu'il ne l'est réellement. Je ne sais pas comment l'aider. Si je lui disais véritablement ce que je pense, cela achèverait probablement de le déstabiliser. Depuis quelque temps, il se plaint de douleurs au ventre. Bien sûr, il m'a demandé de l'examiner. Rien d'organique apparemment : je penche pour un syndrome lié à ses problèmes psychologiques. J'espère qu'il ne va pas en faire un ulcère ! Je détesterais être obligé d'opérer un ami.

Je lui ai prescrit un léger calmant accompagné d'un placebo. Cela a fait effet quelque temps, puis les douleurs ont repris. Il parle maintenant, sans doute sous la pression de sa famille, d'avoir recours à la médecine locale. Il m'a annoncé cela, mi-figue, mi-raisin, craignant visiblement de se déconsidérer à mes yeux. Je l'ai assuré qu'il faisait bien, que la médecine « scientifique » n'est pas plus infallible qu'une autre et que, dans certains cas, les remèdes traditionnels peuvent faire beaucoup de bien. Je le pense d'ailleurs : l'accompagnement psychologique des pratiques traditionnelles est certainement plus efficace que celui que je peux lui offrir. J'ai cependant l'intention de surveiller cela discrètement. Je sais par expérience que la pharmacopée de village peut utiliser des substances très puissantes qui peuvent se révéler dangereuses. D'autant plus que, dans ce cas particulier, les « charlatans », comme les appelle Grozalez, ne peuvent manquer de se sentir en compétition avec mon propre

traitement. Il est possible qu'ils soient tentés d'en rajouter, dans leur volonté d'avoir raison à tout prix.

*

* *

Je n'ai pratiquement plus revu Dorothée. Curieusement, la séparation ne m'a pas coûté, et j'ai l'impression qu'à elle non plus. C'est sans doute mieux comme ça... Dans les premiers temps de mon retour à Maadoué, c'est Morné qui m'a hébergé. Quant à la nouvelle maison que m'a construite Gaston, elle est à quelques dizaines de mètres de l'hôpital. Elle ressemble, en un peu plus grand, à toutes celles qui l'entourent et qui sont habitées par les commerçants et leurs commis Européens. Plus question de recevoir chez moi qui je veux, quand je le veux !

*

* *

La délégation allait reprendre la route de la côte. Les solennités d'inauguration de l'hôpital (qui fonctionnait depuis plus de six mois, mais les autorités portlavilloises avançaient au rythme administratif) avaient laissé une impression mitigée. L'incident sur le bac avait irrité ces messieurs, atteints dans leur dignité face à la foule de leurs administrés. Conscients d'avoir été ridiculisés, mal à l'aise en brousse, où tout leur paraissait dangereux et malsain, ils en voulaient évidemment

au principal responsable : le Dr Grozalez était donc en disgrâce. Mais ce voyage dans l'intérieur leur avait également permis de mesurer le degré d'indépendance auquel avaient atteint les maîtres d'œuvre maadouésiens. Gaston, toujours très occupé et peu enclin aux mondanités, avait quasiment disparu une fois l'inauguration terminée. Retiré dans sa maison de l'autre côté du fleuve, il n'avait même pas assisté aux banquets organisés par les commerçants. Justin, soucieux d'éviter un affrontement avec Grozalez, s'était comme à son habitude retranché derrière ses nombreuses occupations professionnelles pour se tenir à l'écart. Morné, malgré sa prudence, n'avait pu cacher sa réussite au père Pasquelær. Le nouveau Comptoir, flambant neuf, perché sur sa colline, faisait grande impression. Dans cette région à majorité Farang, le père était chez lui ; le respect et l'affection que lui témoignait spontanément la population avait contrarié son chef. Tous, finalement, s'étaient rendu compte que, hors Port-la-Ville, personne ne se souciait d'eux. Pas même les Africains qui, le soir à la veillée, faisaient encore des gorges chaudes des péripéties de l'enlèvement.

Comme Gaston avait resurgi brièvement pour dire adieu à la délégation, Le Trousec et Duthréhault, croyant avoir trouvé le moyen de se débarrasser de Grozalez, en même temps que d'introduire des ferments de zizanie dans une entreprise dont la réussite les contrariait, firent la proposition suivante :

« Nous avons bien reçu votre requête concernant la nomination d'un nouveau praticien. L'activité de l'hôpital le justifie certainement. Néanmoins, il va falloir un certain délai. Que diriez-vous, en attendant, d'une affectation provisoire du Dr Grozalez à l'hôpital de Maadoué ? D'autre part, l'administration est prête à faire un effort pour moderniser l'hôpital : nous songeons fortement à mettre Maadoué en première ligne pour l'acquisition d'un groupe électrogène, ce qui permettrait au Dr Dugoujon d'opérer dans de bien meilleures conditions et de pouvoir ainsi donner le plein de ses capacités. »

Cette conversation se déroulait en aparté : ils craignaient Gaston, qui avait la réputation d'être un homme entier et ne mâchant pas ses mots. Ils avaient raison. On les vit ressortir quelques minutes plus tard, l'air faussement dégagé et affectant la plus grande cordialité vis-à-vis du « Cher Monsieur Bajazet », et « Encore bravo pour votre magnifique réussite, qui fait honneur à toute la Colonie ». Mais aux alentours tout le monde avait entendu les éclats de voix et le regard fixe de Gaston en disait long, pour ceux qui le connaissaient bien. Justin, qui sortait du bâtiment où il avait eu une longue conversation avec le Professeur Rondelet, comprit tout de suite que quelque chose s'était passé. Enfin, tous s'entassèrent dans les camions, le Dr Grozalez étant relégué à l'arrière, le plus loin possible des chauffeurs, et la caravane prit la route du bac.

« Bon débarras ! dit Gaston entre ses dents. »

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Enfin, ils ont déguerpi ! Gaston est venu me voir immédiatement après leur départ. Il était furieux : il paraît qu'ils lui ont proposé de nommer Grozalez à Maadoué, puisque nous demandons un second médecin... Pour essayer de faire passer la pilule, ils ont voulu l'allécher en lui promettant un alternateur. D'après ce que j'ai compris Gaston ne s'est pas retenu. Je ne peux pas le lui reprocher, mais nous avons maintenant des ennemis déclarés, et puissants. Quoique, à y bien réfléchir, c'est peut-être mieux ainsi : nous savons que nous devons nous attendre à des coups, et d'où ils viendront. Nous savons également qu'ils cherchent à se débarrasser de Grozalez, après l'avoir longtemps encensé sans retenue. Par chance pour nous, la vie en brousse, ses dangers et ses inforts, les effrayent. Nous ne sommes donc pas près de les revoir. C'est autant de gagné. Mais, pour quoi faire ? Tous les jours je regarde la vie passer sur le fleuve sans pouvoir bouger d'ici. Et, ce n'est pas demain que j'aurais un aide, ou un remplaçant...

*

* *

Pétrissé veut ouvrir un rayon « épicerie fine » à la MGM. Grocemarek n'est, paraît-il, pas de cet avis. Mal-

gré son apparente lenteur et ses airs indifférents, il a certainement les pieds sur terre, lui. Combien de temps ces deux-là vont-ils se supporter ? Laffleur est rentré à Bowindo. Je le comprends, il est chez lui dans l'Estuaire et il semblerait que Célestine soit enceinte. Dans les vapeurs tardives d'un dîner bien arrosé chez Pétrissé, il a annoncé que, si l'enfant était un garçon, il épouserait Célestine pour de vrai. Tout le monde a fait semblant de croire à une plaisanterie. On verra bien : de toute façon il a une chance sur deux.

*

* * *

Je me demandais ce que Rondelet était venu faire ici. Il est arrivé avec la délégation, sans que personne ne nous éclaire sur les raisons de sa présence, et a passé une grande partie de son temps sur le fleuve, soi disant pour ramasser des fleurs et des papillons. Ce qu'il a fait d'ailleurs, et il est reparti, apparemment satisfait, avec un assez grand nombre d'échantillons soigneusement rangés et étiquetés. Il a eu beaucoup de succès auprès des enfants qui l'ont abondamment approvisionné, d'autant plus qu'il s'est mis à les rétribuer. Dans ce pays où beaucoup d'adultes vivent complètement sans argent, c'est un excellent moyen de se rendre populaire.

Ce n'est que le dernier jour qu'a eu lieu la conversation qu'il m'avait demandée. J'avoue que j'étais très curieux de ce qu'il allait dire. Il m'a longuement interro-

gé sur mes expériences en forêt. Qui a pu le renseigner ? Les enfants, peut-être... Contrairement à ce que ses activités de ramassage m'avaient laissé croire, il n'est pas spécialiste des papillons, mais des fourmis. Il envisage de revenir à Maadoué avec des étudiants de son université et même de faire séjourner certains d'entre eux pendant d'assez longues périodes. Morné, auquel il a demandé de leur offrir l'hébergement moyennant finance, a accepté. Mais la nouvelle la plus stupéfiante est venue lorsque je lui ai fait remarquer que ses projets nécessiteraient de longues périodes d'absence hors de la métropole. Il m'a tout simplement annoncé que des lignes aériennes seraient bientôt ouvertes ! Le voyage en bateau prend presque un mois : on pourra désormais venir à Port-la-Ville en quelques jours. La partie la plus hasardeuse du voyage restera le trajet par la route jusqu'à Maadoué : lorsque tout va bien deux ou trois jours sont nécessaires, mais il suffit qu'un bac tombe en panne pour que l'on reste bloqué une semaine. Je n'ai pas osé lui demander comment tout cela serait financé : ça va forcément coûter très cher. Mais c'est un aspect qui n'a pas l'air de le préoccuper. Il est apparemment tout le contraire d'un dilettante, pourtant. J'espère qu'il réalisera son projet, ce qui ferait circuler ici un peu d'air nouveau, mais je n'ai toujours pas compris pourquoi il tenait tant à m'en parler.

*

* *

La maison occupée par Justin était toute proche de l'hôpital. Elle ressemblait à toutes les maisons alentour, sinon par la taille : Gaston avait voulu que la maison du « Docteur » fasse impression. Elle était assez belle et, Gaston ayant choisi lui-même les bois, les murs intérieurs lambrissés et les meubles construits par les menuisiers de la scierie luisaient, dans la pénombre des persiennes à demi-fermées, des teintes multiples de différentes variétés d'acajous.

Trop grande ! Elle était trop grande pour lui : Justin n'en occupait que quelques pièces, les autres restant perpétuellement fermées. Lorsqu'il ouvrait une porte condamnée, une odeur désagréable d'humidité et de moisissure le prenait au nez et il refermait précipitamment. Il regrettait sa première habitation et surtout le mode de vie auquel elle était associée. Clauvysse, lui-même vissé à Andoche, venait rarement à Maadoué. Ses problèmes de santé n'avaient évolué ni dans un sens, ni dans l'autre : il y avait des hauts et des bas. Les relations avec Gaston s'étaient ralenties. Gaston était un broussard : hormis quelques bons repas espacés dans le temps, avec des amis ou des visiteurs de passage, il ne vivait que pour ses activités, confortablement retiré dans sa maison de l'autre côté de la rivière. Justin soupçonnait, en outre, que Dorothee n'avait rien fait pour empêcher les liens de se distendre.

*

* *

La promiscuité avec les autres Européens gênait Justin. Ensemble, leurs habitations formaient une sorte de hameau, d'où chacun pouvait à loisir observer ou deviner ce que faisaient les autres. Il avait pratiquement cessé de recevoir des visiteuses depuis qu'il s'était aperçu que, quelles que soient ses précautions, dès le lendemain les commérages allaient bon train. Ceux des Blancs, sournois et animés de sous-entendus racistes, lui étaient particulièrement insupportables. Mais les éviter le réduisait à un régime sans femme qui ne lui convenait pas du tout. Il était de plus en plus souvent maussade et tout le monde à Maadoué avait fini par craindre ses réactions et ses réparties à l'emporte-pièce.

Restaient la lecture et les visites au Comptoir. Désormais, ses loisirs se limitaient à quelques parties d'échec le soir, avec Morné. Une demi-douzaine de religieuses étaient venues rejoindre le père. Elles travaillaient à l'hôpital et avaient entrepris de créer une école. Les cours y étaient réduits à leur plus simple expression, l'essentiel de l'apprentissage, destiné à former des infirmières locales, se déroulant par démonstration et imitation. Il y avait une dizaine de ces auxiliaires à présent. Les sœurs leur avaient inventé un uniforme : une robe bleu clair à longues manches et longue jupe, une coiffe blanche faite d'un tissu noué. Sœur Cécile dirigeait ce petit monde, sans que Justin ait pu comprendre si cela tenait à un « grade » particulier, que rien ne rendait apparent, à son ancienneté ou à son autorité naturelle. Elle était métisse quarteronne, les

autres religieuses étaient noires : c'est peut-être là que résidait l'explication.

Sous ce climat, les sœurs avaient renoncé à la coiffe. La plupart portaient un simple carré autour de la tête. Sœur Cécile ne portait rien : ses cheveux souples, coupés court, encadraient un visage aux traits particulièrement fins. Justin appréciait de pouvoir parler avec elle. Il y avait longtemps qu'il n'avait pu parler avec une femme d'autre chose que des péripéties de la Colonie. Au fil de ces conversations, devenues une habitude, la familiarité s'était installée. Il arrivait à Justin de regretter que cette jolie femme, avec laquelle il parlait parfois si librement, soit définitivement inaccessible. Un certain soir, comme il la regardait, après une conversation au cours de laquelle il s'était senti particulièrement proche, cette pensée apparut sans doute trop clairement, car elle rougit brusquement. Il prit congé rapidement et resta quelques jours sans lui rendre visite. Mais quand il revint, ils retrouvèrent très vite le ton libre de leurs échanges précédents. Elle ne rougit jamais plus et il en conclut qu'elle l'avait accepté comme il était. Ses regrets n'en furent que plus grands.

*

* *

Un soir, quelqu'un frappa à sa porte. Il ouvrit pour se trouver vis-à-vis d'un Noir curieusement attifé de vêtements disparates et multicolores, en loques, por-

tant autour du cou et du torse des colliers de perles de bois, et coiffé d'une sorte de bonnet militaire rouge et noir.

« Bonsoir, dit l'inconnu, c'est moi : « l'Artiste » !

– Oui ? répondit Justin.

– Toi tu veux les petites statues en bois, alors moi je suis venu te voir. »

Justin comprit : il avait récemment acquis une grosse bûche d'ébénier, lourde et noire. L'idée lui était venue de l'utiliser pour la fabrication d'un échiquier, qui lui permettrait de s'entraîner avant d'aller affronter Morné. Restait à trouver un sculpteur. Justin en avait parlé à droite et à gauche : quelqu'un avait dû lui envoyer le personnage pittoresque qui se tenait devant sa porte.

« Tu es sculpteur ?

– Oui, c'est moi, l'Artiste du 14 Kilomètre. »

Le « Kilomètre 14 » était un gros village le long de la route menant au bac. C'était aussi un village de lépreux. La plupart de ses habitants étaient malades, atteints plus ou moins gravement. « L'Artiste » en arborait les séquelles : les extrémités de ses doigts et de ses orteils étaient en partie couvertes de plaies ulcéreuses. Des taches brunâtres parsemaient çà et là son visage. Aux commissures du nez, l'une d'elles avait commencé à se boursoufler et n'allait pas tarder à saigner.

« Quel est ton nom ?

– Augustin, 14 Kilomètre, « Mon Docteur ».

– Qui t’a parlé de moi ?
– C’est le chauffeur de la MGM.
– Et qu’est-ce que tu sais sculpter ?
– Tout ! Moi je fais les grandes statues et aussi les petites... »

Justin alla chercher la lourde bûche et revint sur la terrasse.

« Ça, tu connais ?

– Oui, ça c’est l’ébène, c’est le bois dur.

– Tu peux sculpter ça ?

– Moi je « scupler » tout, bois mou, bois dur, parasol, ébène, tout !

– Je voudrais voir des sculptures que tu as faites.

– Si ! J’ai apporté ça pour toi. »

Il sortit d’un grand sac une série de petits objets oblongs enveloppés dans du papier-journal grisâtre.

« Qu’est-ce que c’est ?

– C’est les petits crocodiles...

– Ah !

– Tiens, tu peux ouvrir, regarde. »

Justin déballa plusieurs petits paquets. Chacun d’eux contenait une sorte de porte-couteau taillé dans du parasolier, en forme de crocodile, en effet. Les écailles étant figurées par un quadrillage de traits évidés.

« Regarde les autres !

– C’est la même chose ?

– Non, ça c’est pas le petit crocodile. Ça c’est le petit caïman !

– Oui, mais moi, je ne veux pas le petit crocodile.
– Je sais faire le grand aussi, ou alors le grand caïman. Je sais faire dans l’ébène, c’est très beau, très solide.

– Oui, bien sûr. Mais moi, je ne veux pas les crocodiles, ni les caïmans. Je veux les petits personnages.

– Les personnages aussi, je peux faire. Et même les cuillers pour la salade.

– Augustin, écoute-moi. Je ne veux pas les couverts à salade, ni les crocodiles, ni les caïmans. Moi je veux les petits personnages. Je vais te montrer. Regarde, j’ai un livre là : est-ce que tu peux faire les mêmes avec l’ébène ?

– Si !

– Tu es bien sûr ?

– Si !

– Il te faut longtemps pour faire ça ?

– Non, pas longtemps beaucoup.

– Combien ?

– ... ??

– Bon, on va faire un essai : tu vas prendre l’ébène, là.

– Oui.

– Tu vas essayer, après moi je vais venir te voir au « 14 Kilomètre ».

– Oui.

– C’est d’accord ?

– Oui.

– Bon, alors tu prends le bois ?

- ... ??
- Ça ne va pas ?
- Si, chef, c'est pour l'avance...
- Quelle avance ?
- Tu dois me payer l'avance.
- Mais tu as l'ébène. Tu sais que l'ébène, c'est cher ?

- Oui, mais moi je veux l'argent maintenant. »

Justin lui donna des petites pièces, représentant les quelques bouteilles de bière qu'il allait sans doute rapporter au village, et le Noir partit, avec l'ébène.

*

* * *

Clauvysse étant intéressé à participer à l'achat d'un petit moteur hors-bord, Justin finança la dépense : Luc et Clauvysse devinrent propriétaires. Profitant d'un congé scolaire, ils décidèrent de partir en campement. Luc, que la chasse et la pêche ne passionnaient guère, resta au village. Clauvysse et Justin s'embarquèrent avec quelques adolescents d'Andoche. Quelques jours avant le départ, Clauvysse avait pris Justin à part :

« Justin, en remontant la rivière nous allons traverser plusieurs grands villages. Comme ils sont loin de la ville, ils manquent de tout. Alors, si nous achetons du vin et de la bière, nous pouvons revendre ça dans les villages. Et ça payera le carburant, et aussi une partie du prix du moteur... »

Justin, ayant acquiescé, il passa à la MGM pour y acheter une dame-jeanne de vin et plusieurs casiers de bouteilles de bière. Ils partirent. Ils s'étaient répartis dans deux pirogues. Les adolescents progressant à la rame, Justin et Clauvysse s'arrêtant dans les villages pour y écouler leur marchandise. Ils y furent reçus à bras ouverts et n'eurent aucune difficulté pour trouver, dans chacun d'eux, des intermédiaires acceptant de prendre en charge une partie de la marchandise. Il était entendu qu'au retour du camp, ils devaient récupérer le prix de la vente, qui leur assurerait un honnête bénéfice, ainsi que les consignes (bouteilles et casiers) que la MGM leur avait facturées.

Arrivés dans un endroit éloigné de tout village, ils s'engagèrent dans les méandres d'un affluent de la rivière. Il était assez encombré de petits arbres tombés et ils durent plusieurs fois utiliser la machette pour progresser puis établir le campement dans un endroit plat et abrité par de grands arbres. Ils restèrent là pendant quelques jours : pêchant dans la journée et chassant à la lampe la nuit, faisant bonne chère, bavardant le soir au coin du feu. Justin, dont c'étaient les premières vacances depuis longtemps, retrouvait avec plaisir la forêt et le fleuve. Tous deux jouissaient, en supplément, de la perspective de voir leur investissement financier donner ses fruits, lorsqu'ils redescendraient la rivière. Vint la date du retour.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent dans le premier village, celui-ci était quasiment désert. Tous les hommes et

toutes les femmes valides étaient partis soigner leur plantation, ou bien relever leurs pièges ou leurs filets. Leur mandataire était, lui aussi, absent. En interrogeant un vieillard quasiment impotent, écroulé sur un tabouret devant un petit feu, ils purent comprendre que leur intermédiaire avait facilement écoulé la marchandise. Attiré hors du village par ses occupations, il avait soigneusement fermé portes et fenêtres de sa maison. Il n'était donc pas possible de récupérer les consignes. Quant au produit de la vente ? Le vieillard n'en avait aucune idée : le type était parti sans informer quiconque de ses intentions à ce propos. Hélas ! La même situation se répéta dans tous les villages. Clauvysse et Justin finirent par comprendre que personne, jamais, n'avait songé à faire commerce des marchandises données en dépôt. Disposant d'une quantité de boisson jamais vue dans aucun village, chacun de leurs « hommes de confiance » s'était empressé d'inviter famille, amis et relatifs pour une « partie » qui devait leur laisser à tous un souvenir impérissable. De fait, des années plus tard, on en parlait encore avec émotion tout au long du fleuve. Alertés en temps utile du retour de leurs « fournisseurs », par le bruit du moteur hors-bord, le « client » disposait de tout le temps nécessaire pour disparaître en brousse, laissant derrière lui des informations volontairement évasives.

*

* *

Comme ils approchaient d'Andoche, se laissant porter par le courant descendant assez fort en cette saison ils avaient coupé le moteur et pagayaient sans effort, ils entendirent tout à coup des cris venant des sous-bois. La première pirogue où s'étaient embarqués les gamins, obliqua immédiatement vers la rive. Clauvysse s'étant tourné vers Justin :

« Ce sont des chimpanzés, et ils ont l'air nombreux ! »

La seconde pirogue changea de direction à son tour. Les adolescents avaient disparu au-delà du rideau de lianes qui borde la rive et s'étaient engagés dans un bras mort : une étendue d'eau calme et de forêt inondée où baignaient les pieds des grands arbres. Les cris des animaux redoublèrent : il s'agissait d'une bande relativement nombreuse et l'on entendait de grands bruits de feuillage remués ainsi que des craquements de branches. Puis, une détonation retentit : les jeunes de la première pirogue avaient tiré. Tout de suite après Clauvysse et Justin arrivèrent au milieu des cris de triomphe de leurs jeunes compagnons. L'un d'eux marchait déjà dans l'eau pour aller récupérer le corps du chimpanzé abattu. C'était une femelle adulte, heureusement sans petit. Elle avait fui la dernière et une décharge de plomb l'avait atteinte, la frappant dans le dos.

Clauvysse regardait Justin d'un air gêné : il savait qu'il n'approuvait pas ce type de chasse. Mais le mal était fait et ils terminèrent le voyage derrière une bande

de jeunes-gens euphoriques clamant le récit de leur exploit, en langue, à tous les vents et s'apprêtant ainsi à se le remémorer devant leurs parents et amis au cours des veillées à venir. Le grand singe avait été allongé sur le dos au fond de la pirogue. Il était encore flasque et sa tête, appuyée à un colis, dodelinait de droite et de gauche. Par instant, on aurait pu le croire encore vivant. Lorsque, par jeu, un des gamins se débarrassa du bonnet qu'il portait et l'en coiffa, l'illusion devint encore plus troublante.

*

* * *

Une soirée comme tant d'autres : après son inéluctable défaite face à Morné, parti se coucher, Justin s'attardait. Rien de bien intéressant ne l'attendait chez lui. Les religieuses avaient disparu depuis longtemps. Sœur Cécile, seule, lui tenait compagnie, silencieuse, occupée à quelques travaux de couture. Justin allait se lever et prendre congé, lorsqu'elle lui demanda paisiblement et sans interrompre son travail :

« Vous ne croyez vraiment à rien ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ? J'aurais plutôt attendu cette question de la part du père.

– Le père Morné ne vous posera jamais la question !

– Ah ?

– Vous le savez très bien. D'ailleurs, il pense connaître déjà la réponse.

- Et vous, non ?
- Je crois savoir ce que vous allez me répondre, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse.
- Quoi, alors ?
- Ce que vous pensez vraiment.
- Pourquoi vous le dirais-je ?
- Vous n'y êtes pas obligé.
- Vous voulez essayer de me convertir ?
- Non. Enfin, pas forcément.
- Et, si c'était le contraire ? Si cette conversation aboutissait à vous faire douter vous-même ?
- C'est impossible !
- Admettons. Mais je ne comprends pas bien ce que vous cherchez à savoir.
- Vous encouragez votre ami l'instituteur à s'initier, non ?
- On ne peut pas dire ça. Mais, je ne l'en ai pas dissuadé. C'est ce qui vous tracasse ?
- Oui. Vous ne pouvez pas ignorer que ces gens sont des charlatans !
- Ils font partie de sa culture, ils existaient avant que nous arrivions et je ne crois pas que tout soit à jeter de la médecine traditionnelle.
- Il s'agit moins de médecine que de rites et de croyances. Il paraît qu'au cours de leurs cérémonies...
- Animistes...
- Si vous voulez. Ils utilisent des symboles chrétiens.
- Je ne me souviens pas d'avoir vu ça.

- Parce que vous y avez assisté ?
- Évidemment.
- Mais ça revient à les encourager.
- Pourquoi dites-vous ça ? Encore une fois ces pratiques existent. Clauvysse souhaitait avoir mon avis et ça m'intéressait de voir comment les choses se passent. Je n'y vois nul encouragement.
- Vous, peut-être, mais eux ne manqueront pas de raconter partout que le Docteur de l'hôpital assiste à leurs cérémonies.
- Eh bien qu'ils le disent, peu m'importe. D'ailleurs j'assiste également à la messe le dimanche...
- Vous n'allez quand même pas comparer...
- Sœur Cécile, il vaut peut-être mieux que nous en restions là. Je n'ai aucunement envie de me fâcher avec vous.
- Non, pas question. Je tiens à mener cette conversation jusqu'au bout.
- Attendez-vous au pire, alors.
- Avec vous, il le faut bien !
- Vous savez très bien que je viens le dimanche, essentiellement pour écouter la musique, qui est très belle. Et pour voir du monde, aussi.
- Je le sais, mais je pensais qu'il pouvait y avoir d'autres raisons. La Religion vous laisse donc complètement indifférent ?
- Indifférent, certainement non ! Mais je n'ai rien en commun avec elle.

– Pourtant, elle fait partie de votre culture et de votre tradition, elle est le soubassement de la société dans laquelle vous êtes né et avez été éduqué...

– Comment pouvez-vous croire cela ? Votre église a progressé au cours des siècles en anéantissant ses concurrents. Elle n’y a pas complètement réussi et les survivants ont fini par rétablir l’équilibre et imposer l’état laïc que je soutiens et respecte.

– Donc vous êtes contre la Religion !

– Je suis contre ses agissements dévastateurs et meurtriers, son mépris des autres croyances et sa conviction de détenir, seule, la vérité, qui explique sans doute le reste...

– Vous pensez que nous sommes ici uniquement pour détruire ?

– Vous avez certainement les meilleures intentions du monde, sœur Cécile, je ne vous soupçonne d’aucune méchanceté. Mais l’aboutissement de vos démarches de conversion est de nier tout ce qui existait avant, de le dénigrer et de faire passer ceux qui y resteraient attachés comme des attardés ou des rebelles. Votre jugement en ce qui concerne les rites d’initiation, exprime clairement cette attitude. Je sais qu’ici vous ne le faites pas, mais dans d’autres lieux, vos envoyés collectent les objets sacrés des populations locales, ou les achètent à des prix dérisoires, pour ensuite les détruire ou les revendre avec profit à des musées.

– Ces objets sont le support de croyances superstitieuses.

– Je ne fais pas de différence entre les superstitions, en outre beaucoup de ses objets sont de véritables œuvres d'art. En tout cas des témoignages de ce que vous vous acharnez à faire disparaître...

– Mais vous ne pouvez nier les progrès accomplis : la médecine par exemple. Et si vous pensez que notre présence est inutile ou malvenue, que faites-vous ici ? Parmi les « coutumes » que vous nous accusez d'avoir fait disparaître, je vous rappelle que l'une d'elles était l'anthropophagie. Est-ce que vous défendez cette tradition là, aussi ?

– Puisque vous en parlez, je me suis toujours posé une question à ce propos.

– Oui ?

– Lorsque vos prêtres prononcent les phrases rituelles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », puis qu'ils consomment solennellement nourriture et boisson devant les fidèles, à votre avis, est-ce que les Africains peuvent y voir autre chose qu'un simulacre de repas anthropophagique ?

– Vous êtes odieux !

– C'est vous qui aviez désiré cette conversation. Il vaut peut-être mieux, en effet, y mettre fin. Bonsoir ! »

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

J'ai droit à des congés, l'an prochain : trois mois. Nous en avons parlé avec Gaston. Si rien n'a changé

d'ici là, Le Trousec se fera un plaisir de nommer Groza-
lez intérimaire et, en quelques semaines, il aura détruit
tout ce que nous avons construit. L'idéal serait d'avoir
ici un autre médecin, avec lequel je pourrais alterner.
C'était notre idée première, mais vu nos relations avec
les autorités, il ne faut plus y compter. J'ai donc décidé
de ne pas partir, si nous sommes toujours dans la même
situation. Et pourtant, je crois que j'en aurais besoin.
Morné se doute probablement de ce que je ressens et il
est possible qu'il en ait parlé à Gaston : depuis quelque
temps, ils ont, l'un et l'autre, des attentions et cherchent,
comme ils peuvent, à me donner l'occasion de me chan-
ger les idées.

*

* *

Gaston m'a proposé de m'emmener à nouveau à la
chasse dans la savane de Maadoué. Il organisera des re-
lais sur le trajet, pour qu'on puisse me prévenir aussi
rapidement que possible en cas de besoin. J'ai accepté.
Pourtant, j'éprouve une certaine appréhension à l'idée
de me retrouver en tête à tête avec lui, ce qui ne nous est
pas arrivé depuis que je suis revenu habiter à Maadoué.
C'est complètement stupide, mais des récits « d'accidents
de chasse », racontés par Clauvysse, me reviennent en
mémoire. Il semble, qu'ici, ce soit une des façons de ré-
gler les problèmes d'adultère.

Un mari trompé invite à la chasse son rival. Durant
la partie, un accident survient : le rival est expédié d'un

coup de fusil dans le dos. C'est « un accident de chasse ». Une fois rentré au village, le meurtrier explique que, malheureusement, son compagnon s'étant brusquement transformé en gorille, il a craint pour sa vie en le voyant se diriger droit sur lui : il a dû alors tirer pour se défendre. Immédiatement après son décès, la victime ayant repris apparence humaine, il a constaté son erreur, mais trop tard. La situation inverse peut également exister, l'amant avéré ou postulant se débarrassant ainsi du mari (souvent avec l'assentiment plus ou moins actif de sa femme). Les villageois croient dur comme fer à ces histoires et personne ne mettra jamais publiquement en doute la sincérité du survivant. Les autorités ignorent souvent jusqu'à l'existence du meurtre mais, quand elles l'apprennent, il est rare qu'elles entreprennent quelque chose. De toute façon, en l'absence de plaignant et de témoins, l'enquête ne pourrait aller très loin. D'après Clauvysse, il arrive qu'un proche du défunt organise ultérieurement un second accident afin de venger son parent, ou ami. Ce qui doit réclamer pas mal de préparation et de duplicité, car je suppose que la future victime, ayant elle-même organisé le premier accident, doit se tenir sur ses gardes.

*

* * *

Les faits relevant d'infractions ou de délits liés à la vie traditionnelle sont jugés par un tribunal particulier :

le Tribunal Coutumier. Les attendus et les jugements n'en sont pas moins relevés dans des registres. Connaissant mon intérêt pour ce qui relève de la Coutume, Clauvysse m'a procuré la copie du jugement de l'un de ces « accidents » de chasse.

TRIBUNAL COUTUMIER DE MAADOUE, 22 AVRIL 19**,

LE TRIBUNAL,

ATTENDU QUE MENZORE ALPHONSE A ETE CITE A COMPARAITRE DEVANT LE TRIBUNAL COUTUMIER DE CEANS, POUR LA PREVENTION D'AVOIR, PAR IMPRUDENCE, MALADRESSE, NEGLIGENCE, INATTENTION OU INOBSERVATION DES REGLEMENTS, INVOLONTAIREMENT CAUSE UN HOMICIDE SUR LA PERSONNE DU SIEUR JOSEPH ÉKOMO ;

ATTENDU QU'IL RESULTE DES DEBATS QUE MENZORE ALPHONSE, LE 13 SEPTEMBRE, S'EST RENDU, A LA CHASSE DANS L'APRES-MIDI ; QUE VERS 16 H, IL ENTENDIT LES CRIS DES SINGES ; QU'IL SE POSTA ENTRE LA GRANDE FORET ET LES VIEILLES PLANTATIONS D'OU VENAIENT CES CRIS, ESPERANT QUE LES SINGES ALLAIENT PASSER DES VIEILLES PLANTATIONS A LA FORET ; QUE, S'APERCEVANT QU'ILS S'ÉLOIGNAIENT PLUTOT DE LUI, MENZORE DECIDA DE LES SUIVRE QUAND, SOUS LES FEUILLAGES, IL VIT VENIR A LUI UN CHIMPANZE ; QUE CELUI-CI S'APPROCHANT DE PLUS EN PLUS DE LUI EN HURLANT, MENZORE SE VIT DANS L'OBLIGATION DE LE CHARGER A LA TETE D'UN COUP DE FEU ; QUE LE CHIMPANZE TOMBA ET FIT PLUTOT ENTENDRE UN CRI D'HOMME ; QU'IL SE REDRESSA EN HOMME ET PUT ENCORE FAIRE PLUS DE 1000 METRES EN FORET EN COURANT, QUAND OBAME ELIZABETH, QUI LE RENCONTRA, LE PRIT PAR LA MAIN, QUE LA VICTIME

S'AFFAISSA ET MOURUT SANS RIEN DIRE ; QU'APPELES AU SECOURS, LES VILLAGEOIS VINRENT, RECONNURENT ET TRANSPORTERENT AU VILLAGE LE CORPS D'ÉKOMO JOSEPH ;

ATTENDU QU'A L'AUDIENCE, LE PREvenu A SOUTENU QU'IL VOYAIT PARFAITEMENT CLAIR LORSQU'IL AVAIT FAIT PARTIR LE COUP DE FEU ET QU'IL AVAIT BIEN IDENTIFIE SA VICTIME A UN CHIMPANZE, QU'IL NE CHASSE D'AILLEURS PAS POUR LA PREMIERE FOIS, EN AYANT DEJA CAPTURE QUATRE DEPUIS QU'IL CHASSE ;

ATTENDU QU'UN HOMICIDE INVOLONTAIRE N'EST PUNISSABLE QUE SI C'EST BIEN UN HOMME QUI A ETE TUE PAR MALADRESSE, IMPRUDENCE OU NEGLIGENCE ; QUE DANS LE CAS D'ESPECE MENZORE A VISE EN PLEIN JOUR ET A TIRE SUR UN CHIMPANZE ET NON SUR UN HOMME ; QUE SI LE CHIMPANZE EST DEvenu HOMME APRES LE COUP DE FEU, MENZORE NE PEUT PLUS ETRE RETENU DANS LA PREVENTION D'HOMICIDE INVOLONTAIRE ;

ATTENDU QU'IL EST DE NOTORIETE PUBLIQUE QUE, DANS NOTRE PAYS, LES HOMMES SE CHANGENT SOIT EN PANTHERE, SOIT EN GORILLE, SOIT EN ELEPHANT, ETC., POUR ACCOMPLIR DES EXPLOITS, ELIMINER LES ENNEMIS OU DEFENDRE LEURS PLANTATIONS ; QUE CE SONT DES FAITS QUI SONT INCONNUS DU DROIT OCCIDENTAL ET DONT LE JUGE COUTUMIER DOIT TENIR COMPTE ;

ATTENDU QU'IL N'EST PAS AUSSI DE LA COMMUNE MESURE QU'UN INDIVIDU AYANT REÇU UNE CHARGE DE PLOMB DANS LA TETE, ET APRES ETRE TOMBE, S'EST RELEVE ET ARRIVE ENCORE A FAIRE PLUS DE 1000 METRES EN FORET EN COURANT ; QUE TEL A ETE LE CAS D'ÉKOMO JOSEPH ;

ATTENDU QU'IL FAUT ENCORE FAIRE SAVOIR QUE LES HOMMES PEUVENT SE TRANSFORMER EN ANIMAUX FEROCES,

EN VUE DE NE PAS EFFRAIER LE GIBIER, POUR S'EN SAISIR PLUS FACILEMENT ;

ATTENDU QU'ÉKOMO JOSEPH, QUI EST PARTI EN CHASSE SANS ARME, N'EN AVAIT DONC PAS BESOIN PUISQU'IL POUVAIT PRENDRE DU GIBIER AUTREMENT QU'AVEC UNE ARME ;

ATTENDU QUE, S'IL FAUT PUNIR LES HOMICIDES INVOLONTAIRES DE CHASSE, IL Y A LIEU TOUTEFOIS DE CONSIDERER LES CAS ET DE SEVIR CONTRE CES PRATIQUES MAGIQUES ET SORCIERES QUI RETARDENT ENORMEMENT L'ÉVOLUTION DE NOTRE PEUPLE ;

ATTENDU QUE LE TRIBUNAL A L'ENTIÈRE CONVICTON QU'ÉKOMO JOSEPH S'EST TRANSFORMÉ EN CHIMPANZÉ EN FORÊT OU IL AURAIT ÊTÉ EN CHASSE SANS ARME ET A L'INSU DE PERSONNE, ET QUE MENZORE, NOTABLE, ANCIEN COMBATTANT, LARGEMENT DÉCORÉ, PLUSIEURS FOIS VAINQUEUR DES CHIMPANZES, NE POUVAIT PAS TIRER EN PLEIN JOUR SUR UN HOMME CONTRE LEQUEL IL N'AVAIT AUCUN ANTECEDENT DÉFAVORABLE ;

PAR CES MOTIFS, DÉCLARE MENZORE ALPHONSE NON COUPABLE DES FAITS QUI LUI SONT REPROCHÉS.

On peut se demander dans quelle mesure les explications des faits, données par les protagonistes, sont véritablement crues par les juges et les témoins. Quoiqu'il en soit, ce texte, plus qu'un long discours, montre un aspect de ce qui sépare nos cultures. Ce Menzoré est par ailleurs un curieux personnage. C'est un chasseur très efficace et capable de capturer des gibiers inattendus. Un jour, au petit marché qui s'est créé à proximité de la MGM, il m'a fait signe de m'approcher. Il était debout devant un grand panier d'osier tressé :

« Regarde ce que j'ai attrapé m'a-t-il dit. »

Comme je me penchais, il a soulevé le couvercle : trois têtes triangulaires en ont immédiatement surgi, celles de vipères Bitis qu'il avait collectées. Le panier en était plein. Une bonne dizaine de reptiles s'y contorsionnaient. Comme je n'ai pu contrôler un mouvement de recul, il s'est mis à rire bruyamment : il avait visiblement obtenu ce qu'il cherchait, effrayer un Blanc. Il n'a d'ailleurs pas plus de respect pour ses compatriotes. Ridiculiser certains aspects de leurs coutumes est un de ses amusements préférés.

*

* * *

J'ai fini par engager un cuisinier. Une expérience très peu satisfaisante : Saturnin n'avait de cuisinier que le nom. De plus, chaque matin, après avoir saboté mon petit-déjeuner (pain brûlé, café ignoble dans lequel il avait réussi à renverser la moitié du marc de la cafetière), son obsession était de me faire avouer ce que je désirai qu'il prépare pour le déjeuner. Avec acharnement, et malgré mes exhortations à le laisser faire ce qui lui passait par la tête, il insistait jusqu'à ce que, pour m'en débarrasser, je lui dise n'importe quoi. Ce à quoi il se tenait scrupuleusement : sa tambouille, c'est vraiment n'importe quoi ! Il semble que sa véritable vocation soit la musique. Un jour, il m'a demandé des congés pour al-

ler participer à une fête où l'on comptait sur lui comme joueur de tam-tam :

« Il faut que tu viennes aussi, m'a-t-il dit, tu verras comme je tape bien sur ça ! »

Dans ce domaine, je lui fais entièrement confiance ! Le jour de son départ, je lui ai remis une gratification importante en le prévenant que, célibataire, je n'avais pas suffisamment de travail pour occuper à plein temps un travailleur tel que lui : je lui donnais par conséquent son congé. Il m'a regardé avec un air de profonde déception, puis ayant jeté un regard sur la liasse que je venais de lui remettre, il est parti et je ne l'ai jamais revu.

*

* *

Cette fois-ci Clauvysse s'est décidé. Il va subir un traitement dans un village : il appelle ça « l'initiation ». Il s'agit donc d'adhérer à une sorte de secte, le ou les « M'Bouiti ». Les « thérapeutes » sont en même temps les grands prêtres. Les postulants subissent ensemble une mise en condition qui peut durer deux à trois semaines : régime alimentaire assez proche d'un jeûne complet, interdiction de consommer de l'alcool ou de fumer. À l'issue de cette période, ils sont prêts pour la cérémonie. Elle a lieu la nuit et elle est publique : n'importe qui peut y assister. Clauvysse, qui semble tout de même un peu inquiet, m'a demandé de l'accompagner, pour voir, à

une séance que nous avons l'un et l'autre suivie en simples spectateurs.

Les futurs initiés, habillés de blanc et le visage enduit de kaolin, absorbent au milieu des chants et des danses une mixture dans laquelle des fragments d'écorce d'un bois particulier ont macéré pendant plusieurs jours. Ensuite, ils se mêlent à la danse, au milieu de laquelle ils forment un cercle qui leur est réservé. La musique est produite par des instruments de musique que je voyais pour la première fois. Ce sont des harpes légères. La caisse de résonance est constituée d'une pièce de bois évidée recouverte d'un fragment de peau d'antilope, tendu. Le tout prolongé par un manche de bois recourbé, auquel sont fixées des clés rudimentaires : elles permettent de régler la tension des cordes, faites de boyau séché ou parfois de fibres végétales torsadées. Les cordes sont fixées au fond de la caisse de résonance et traversent donc la peau au moyen de petits trous percés au poinçon.

Les participants chantent à l'unisson une mélodie, accompagnée par les harpes sur lesquelles les instrumentistes reprennent inlassablement le même thème : une gamme ascendante, puis descendante, de quelques notes. Les danseurs ont tous le regard exorbité, sans doute du fait des substances contenues dans le breuvage, et sont dans un état d'excitation qui va croissant au fur et à mesure que la musique amplifie son rythme et augmente en puissance. Bientôt, certains d'entre eux semblent avoir du mal à conserver leur équilibre, mais les autres

danseurs les entourent et les soutiennent. L'aboutissement est un état de transe au cours duquel le « patient » tombe sue le sol, agité de soubresauts et de tremblements qui simulent assez bien une crise d'épilepsie. Le grand prêtre se précipite alors vers lui et l'exhorte à grands cris, sur un rythme qui rappelle celui de la mélopée. D'après Clauvysse, au cours de la crise, le sujet rencontre, ou retrouve, ses ancêtres, ou leurs voix, qui lui donnent l'explication des troubles qu'il ressent. C'est en tout cas ce que je crois avoir compris, car ses indications étaient loin d'être claires.

*

* *

Une nuit, un tambourinage violent réveilla subitement Justin. Celui ou ceux qui cognaient à sa porte n'y allaient pas de main morte ! Lorsqu'il apparut sur la terrasse, à moitié réveillé et sommairement enveloppé dans un pagne froissé, il tomba sur un des nombreux neveux de Clauvysse :

« Justin, Justin, il faut que tu viennes, vite, vite, Clauvysse il est très malade : et il t'appelle !

– Où est-il ?

– Il a fait l'initiation, mais il est très énervé et il est devenu méchant. Les autres ont été obligés de l'attacher sur son lit. »

Justin s'habilla rapidement et se dirigea vers le camion. Il savait dans quel village se rendre. Il était

informé que l'initiation était imminente, mais il avait expliqué à Clauvyse qu'il n'y assisterait pas et ne savait pas quand, exactement, elle devait avoir lieu. Le gamin s'assit à côté de lui et lui donna quelques informations supplémentaires. Le milieu de la nuit était passé et l'essentiel de la cérémonie déjà accompli. Clauvyse s'était mis à délirer. Les « initiateurs » n'avaient pas réussi à le contenir. Progressivement et de plus en plus violemment, il s'en était pris à eux. Avec l'accord de la famille, on l'avait ligoté sur un lit. C'est alors qu'il avait demandé qu'on allât chercher Justin. Sicelle avait pris la décision d'envoyer le petit.

Justin arrêta le camion en catastrophe et se précipita vers le centre du village. La cérémonie se poursuivait et le cercle des danseurs continuait à se trémousser en rythme. Un peu à l'écart, un petit groupe entourait un lit de sangle sur lequel Clauvyse, bavant et émettant des paroles incohérentes, était étroitement garrotté. Lorsque Justin s'approcha, il réussit à lui prendre la main, s'accrocha à lui et le regarda intensément, tout en continuant à émettre des borborygmes. Il avait les yeux vitreux et rouges. À ses côtés, l'initiateur en chef, visiblement mal à l'aise, tentait de faire bonne figure en affichant un aplomb factice.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Justin.

– Rien, lui va bien. Tu vas voir, il va s'arrêter. »

À ce moment, un aide apporta un récipient rempli d'un liquide trouble, qu'ils firent absorber à Clauvyse en le soutenant, tout en en renversant une bonne partie

sur ses vêtements. Sicelle, mortellement inquiète, regardait Justin, n'osant intervenir en sa présence. De toute façon il était trop tard : Clauvyse avait absorbé et dégluti une bonne partie de la tasse. Le résultat ne se fit pas attendre : pris de violentes nausées, il finit par vomir une grande quantité de liquide dans une cuvette que l'aide avait apportée en même temps. Le sorcier en chef se précipita, saisit le récipient, fouilla rapidement avec une branchette. Tout d'un coup, son visage s'éclaira, il mit la main dans la cuvette et en extirpa triomphalement un trombone métallique complètement oxydé, qu'il exhiba aux yeux de tous. La foule des danseurs s'était rapprochée et désormais acclamait le guérisseur, tout en commentant bruyamment son exploit.

« Il dit que c'est ça qui lui faisait mal au ventre, dit Sicelle à l'intention de Justin, maintenant il est guéri. »

Justin avait déjà compris : il dévisagea fixement le charlatan, qui lui répondit par un regard de défi, et il préféra s'inquiéter de Clauvyse, qui semblait maintenant calmé. Peu après celui-ci s'endormait paisiblement. On le détacha et porta son lit à l'intérieur d'une maison. Il n'y avait plus rien à dire ni à faire. Justin remonta dans le camion et rentra chez lui.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Clauvysse est guéri. Enfin, il le croit et toute sa famille avec lui et c'est ce qui compte. Curieusement la ruse du charlatan confirme mon premier diagnostic : il s'agissait bien de troubles psychosomatiques. J'écris « charlatan », mais de fait, il l'a véritablement débarrassé de son problème. Alors, quelle différence avec les recettes de nos psychothérapeutes certifiés ? Sur le moment j'ai très mal pris le regard de défi que le guérisseur m'avait jeté. Il savait pertinemment que je n'étais pas dupe de sa manœuvre, mais il savait également que, pour préserver Clauvysse, je n'en dirais rien à personne. La véritable initiation ayant échoué (Clauvysse m'a confirmé qu'il n'avait eu aucune sorte de communication avec ses ancêtres) il a, avec beaucoup d'aplomb, inventé autre chose. Au-delà de ses boniments, il y a derrière sa pratique une compréhension intuitive, mais efficace, des mécanismes mentaux. Et probablement aussi une bonne connaissance de l'action des substances naturelles qu'il manipule. Encore que la forte dose qu'il a administrée à Clauvysse m'a semblé être à la limite de la dangerosité.

*

* * *

J'ai reçu une lettre de Rondelet. Je ne m'y attendais pas. Il a également écrit à Morné pour le prévenir qu'il reviendrait bientôt. Je savais par « Radio-Portlerville » que la ligne aérienne était maintenant ouverte : c'est donc en avion qu'il effectuera son prochain voyage. Il ne

m'en dit guère plus, sinon qu'il sera accompagné de quelques assistants ou étudiants. Si ce voyage se confirme, je vais l'attendre avec impatience : je me sens si enfermé, ici, que la présence de nouveaux venus me fera grand bien.

*

* * *

*Les autorités ont, semble-t-il, eu la peau de Groza-
lez. Il est parti en congé et il se dit qu'il ne reviendra pas.
Il a encore fait des siennes au moment de son départ.
Comme il devait prendre l'un des premiers vols décollant
de Port-la-Ville, il a œuvré pour obtenir une place en
première classe. Son grade ne lui donne droit qu'à une
place de seconde et l'administration, qui ne l'a pas à la
bonne, ayant refusé toutes les raisons médicales et les
certificats de complaisance qu'il avait lui-même rédigés,
invoquant son état de santé pour justifier un traitement
de faveur. Il s'est alors rabattu sur la compagnie aé-
rienne, qui lui a proposé de payer un supplément : ce
qu'il a refusé avec hauteur. En désespoir de cause il est
allé jusqu'à harceler le commandant de bord, juste
avant le décollage. Rien n'y a fait et il est finalement
monté dans l'avion pour s'installer en seconde classe. Ul-
céré, il a attendu le tout dernier moment et, alors que
l'on fermait les portes, s'est déclaré victime d'un malaise
et a exigé d'être débarqué. Il a bien fallu le faire des-
cendre et vider la soute pour récupérer ses nombreux*

bagages. Finalement l'avion est parti avec plus d'une heure de retard !

*

* * *

J'ai fini par avoir avec Sœur Cécile la conversation que je désirais, depuis si longtemps, avoir avec Morné. De plus, c'est elle qui en a pris l'initiative. Ça a fini en eau de boudin, et nous sommes peut-être fâchés. Je suis déçu : je pensais qu'elle était apte à supporter la contradiction. En fait, elle a commencé par me faire la morale et il n'est pas impossible qu'elle n'ait montré tant de patience depuis plusieurs mois, que dans l'espoir de me faire tomber dans ses rets ! Pour qui me prend-elle ? Heureusement, j'ai interrompu la conversation avant de lui dire le fond de ma pensée. Quoique, je me demande s'il peut encore subsister un doute dans son esprit ! Ces gens sont incroyables de certitude et de suffisance. Même lorsqu'ils se camouflent derrière les oripeaux de l'altruisme et de la charité, ils sont en fait à l'affût d'une conversion, d'autant plus méritoire qu'elle est plus difficile. C'est la véritable explication de leur patience apparente avec les « mauvais sujets ». Seul, peut-être, Morné ? C'est peut-être pour cela aussi qu'il refuse de s'ouvrir. Au fond, il a sans doute raison : il n'y a pas de discussion possible entre eux et nous...

*

* * *

« Justin, réveille-toi ! Dorothee est en train d'accoucher. Ça ne se passe pas bien... »

« Pourquoi les urgences surviennent-elles surtout la nuit ? » pensa Justin en cherchant la lumière de sa chambre à tâtons. Il avait lu très tard et venait de s'endormir. Puis la réalité de la situation lui apparut progressivement : il allait devoir accoucher son ancienne... « Maîtresse » ? Le mot ne lui plaisait pas. Il en chercha un autre, tout en s'habillant.

« J'arrive, une petite minute ! Cria-t-il, comme Gaston frappait à nouveau à la porte. »

Et l'accoucher devant Gaston, probablement. À moins que ce géant n'ait des pieds d'argile et ne supporte pas la vue d'une femme en travail. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas revue, d'ailleurs ? Justin ne savait même pas qu'elle était enceinte. Décidément, leurs relations s'étaient profondément distendues. Une autre idée lui traversa alors l'esprit et il entreprit de faire ses comptes mentalement. Voyons, quand exactement était-il venu habiter Maadoué ? Non, il y avait très peu de chance. Encore que... « Eh bien, ça, ce serait vraiment le bouquet ! » pensa-t-il en ouvrant enfin la porte.

Gaston était devant lui. Ils ne s'étaient pas vus depuis si longtemps. Justin évita le regard de Gaston, qui lui tendit une main un peu molle. Ne pas le regarder,

surtout : les intuitions surgissent parfois si vite lorsque l'atmosphère est à l'émotion.

« Que se passe-t-il exactement ?

– Elle a des contractions depuis plusieurs heures et rien ne vient.

– Elle a perdu les eaux ?

– Ah, je ne sais pas, je crois...

– Non, Gaston, si elle les a perdues, tu ne peux pas ne pas t'en être aperçu. Tu l'as déposée à l'hôpital ? Tu as bien fait. Allons-y. »

Arrivé là-bas, il fallut bien croiser le regard de Dorothee. Elle paraissait très inquiète. À la façon dont elle le regarda, Justin comprit qu'elle s'était, elle aussi, posé la question. « Ça se corse, pensa-t-il, si elle-même a des doutes... » Puis, une autre idée émergea, si inattendue qu'il dut se détourner pour qu'on ne le vît pas sourire. « Et si ce n'était ni Gaston ni moi ? » Après tout, Dorothee menait sa vie à sa guise et Gaston était fréquemment absent. Tandis qu'il laissait ainsi vagabonder ses pensées, ses automatismes professionnels prenaient les commandes. La jeune infirmière africaine faisait le reste. Sans bien savoir pourquoi, Justin se sentait plutôt soulagé de ne pas avoir comme aide une religieuse, mais une de leurs élèves. Il regarda à nouveau la jeune fille dans sa tenue bleu pâle. Elle paraissait tout à fait calme et lui sourit légèrement. Elle était mignonne en plus... « Bien, résumons nous. Première possibilité, il n'est pas métisse : Gaston va faire une drôle de tête. Deuxième possibilité, il est métis. J'ai

déjà vu des nouveau-nés marquer une ressemblance importante avec un de leurs parents. Imaginons qu'il soit tout mon portrait ? » Puis il réalisa que le temps n'était plus aux atermoiements et termina rapidement d'enfiler ses gants.

Il avait imaginé d'être gêné au moment de l'ausculter, mais dès qu'il s'approcha, il ne vit plus en elle que la patiente. Il sentit tout de suite le relief de la poche, tiède et élastique.

« Elle n'a pas encore fait les eaux dit-il à Gaston.

– Ah... » Il ne savait pas trop si c'était bon signe.

« Tu désires assister à l'accouchement ?

– Si ça te gêne...

– Pas du tout. Mais tu es sûr de tenir le coup ? Je ne voudrais pas avoir à m'occuper de toi au mauvais moment.

– Je me crois capable de supporter ça !

– Comme tu veux », et d'un doigt résolu Justin perça la membrane.

Le col était normalement dilaté et la tête légèrement engagée. C'est au niveau du bassin que ça ne passait pas. Comme quoi, on pouvait avoir de jolies hanches et pourtant un passage trop étroit. La tête paraissait assez grosse : l'option « Gaston » revenait en faveur ! Se tournant à nouveau vers le père pressenti :

« Je vais pratiquer une césarienne. Le bébé est gros et en tergiversant on risque de perdre du temps inutilement.

– Ah bon ? »

Gaston avait pâli. Dorothee releva la tête, l'air anxieux.

« N'aie crainte, dit Justin. Tu souffriras beaucoup moins que si j'essayais de t'accoucher par les voies naturelles. Tout se présente bien, sauf que le bébé est trop gros. Je vais faire une injection rachianesthésique et tu ne sentiras rigoureusement rien. Madeleine ? Vous pouvez aller me chercher Bobébé ? C'est bien lui qui est de garde ? »

Madeleine acquiesça et disparut silencieusement. Elle revint au bout d'un moment, l'air gêné.

« Il est là ?

– Oui, il est là.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Il est fatigué.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Lui, il est fatigué avec la bière.

– Il est fin saoul ? C'est ça ? »

La petite hocha la tête, tout en gardant le regard baissé. C'était elle, maintenant, qui devrait assister l'opération et visiblement elle n'en avait aucune envie. Justin hésita une demi-seconde, puis se tourna à nouveau vers Gaston :

– « C'est toi qui vas m'aider !

– Quoi ? Mais, je ne sais pas...

– Aucune importance, je t'expliquerai au fur et à mesure.

– Mais, qu'est-ce que je dois faire ?

– Pour le moment, t’habiller et te désinfecter les mains. Madeleine, occupez-vous de Monsieur Gaston. Après vous vous occuperez du bébé quand il sera sorti. »

Madeleine avait retrouvé le sourire : ça, elle savait faire.

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Voilà une page définitivement tournée. Gaston est maintenant père d’un beau, gros garçon. Aucun doute sur sa paternité : il est fait comme lui et lui ressemble déjà comme deux gouttes d’eau. Pas étonnant qu’il ait eu du mal à sortir ! Sur le moment j’ai été soulagé. Eux aussi, peut-être. Maintenant, avec le recul, j’ai comme un regret. Pendant quelques dizaines de minutes, j’avais envisagé d’être père. Il faut que je me surveille : je vieillis.

Fin du premier épisode

Table des matières

I – Port-la-Ville	5
II – Maadoué	83
III – L'initiation.....	159

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-332-76738-7

ISBN pdf : 978-2-332-76739-4

ISBN epub : 978-2-332-76737-0

Dépôt légal : août 2014

© Edilivre, 2014

Imprimé en France, 2014

Un petit poste, quelque part en Afrique, au temps de la colonisation. Un jeune homme y débarque. Il va faire connaissance avec la forêt et ses habitants, y compris les grands singes auxquels il finira par s'intéresser particulièrement. Dans ce premier volume c'est sa découverte du pays, de ses populations et de la nature qui y est racontée. Arrivé sur ce territoire comme médecin, il va participer à la création d'un hôpital. Petit à petit pourtant, ses incursions dans la forêt équatoriale et ses contacts avec les biologistes venus faire l'inventaire de la faune et de la flore vont faire naître chez lui une vocation nouvelle. Ce sera le sujet d'un deuxième volume intitulé L'Île aux singes .



Jules Pophilat est vétérinaire et chercheur au CNRS en zoologie. Il travaille au Muséum d'histoire naturelle. Au début de sa carrière il a exercé au parc zoologique de Paris. Il s'est ensuite installé au Gabon pendant quatre ans, où il fut responsable des élevages de primates à la station biologique créée par le CNRS à Makokou.

Ce livre puise une partie de son inspiration dans ses souvenirs de ces époques.



PRIX 18.00 €

ISBN : 978-2-332-76738-7



9 782332 767387